



# Cosmopolite

Méthode de français **C1-C2**

## Transcriptions



# Transcriptions

## DOSSIER 1. Désir de ville(s)

### Leçon 1 : Un nouveau monde urbain ?

#### ► Piste 2. Activité 6

*Bon et maintenant, tous ensemble ! Vous venez avec nous ? Allons ! Bien sûr, l'aventure continue. Maintenant, je fonce, Alphonse. Ah c'est bien là, allez, on y retourne !*

**Daniel Fiévet** : On peut aimer la nature et se passionner pour les villes. C'est le cas de notre invité, le paysagiste et architecte Nicolas Gilsoul : c'est l'observation de la nature qui l'a conduit à l'architecture. Le point commun ? Dans la nature comme dans les villes, tout est histoire d'évolution et d'adaptation ; pour survivre et résister aux nouvelles contraintes de leur environnement, les êtres vivants doivent s'adapter, sans cesse. De la même façon, les villes doivent évoluer pour faire face à la croissance démographique, au changement climatique, à la transition énergétique ou encore à la pollution. Pour survivre, la ville n'a pas de choix, elle doit inventer et se transformer. Pour prendre la mesure des mutations à l'œuvre, Nicolas Gilsoul a parcouru deux cents villes et a décortiqué les stratégies mises en œuvre. Il livre le fruit de ses réflexions dans un ouvrage écrit avec Erik Orsenna intitulé *Désir de villes*, aux éditions Robert Laffont. Cet après-midi, il nous emmène avec lui regarder changer les villes à travers le monde. [...]

#### ► Piste 3. Activité 7

*Bon et maintenant, tous ensemble ! Vous venez avec nous ? Allons ! Bien sûr, l'aventure continue. Maintenant, je fonce, Alphonse. Ah c'est bien là, allez, on y retourne !*

**Daniel Fiévet** : On peut aimer la nature et se passionner pour les villes. C'est le cas de notre invité, le paysagiste et architecte Nicolas Gilsoul : c'est l'observation de la nature qui l'a conduit à l'architecture. Le point commun ? Dans la nature comme dans les villes, tout est histoire d'évolution et d'adaptation ; pour survivre et résister aux nouvelles contraintes de leur environnement, les êtres vivants doivent s'adapter, sans cesse. De la même façon, les villes doivent évoluer pour faire face à la croissance démographique, au changement climatique, à la transition énergétique ou encore à la pollution. Pour survivre, la ville n'a pas de choix, elle doit inventer et se transformer. Pour prendre la mesure des mutations à l'œuvre, Nicolas Gilsoul a parcouru deux cents villes et a décortiqué les stratégies mises en œuvre. Il livre le fruit de ses réflexions dans un ouvrage écrit avec Erik Orsenna intitulé *Désir de villes*, aux éditions Robert Laffont. Cet après-midi, il nous emmène avec lui regarder changer les villes à travers le monde. [...]

**Voix off** : À Singapour, il faut faire vivre un maximum de gens sur un minimum d'espace.

**Journaliste** : Bonjour, comment ça va ?

**Voix off** : La solution, c'est la vie à la verticale.

**M. Chia** : C'est certainement la meilleure solution, l'espace étant toujours limité, lorsque ces immeubles sont bien conçus, c'est très agréable.

**Voix off** : La famille Chia, comme 80 % des Singapouriens, est propriétaire de son logement. Elle l'a acheté à un bon prix : le Pinnacle@Duxton, l'immeuble du futur, est un programme immobilier public, géré par l'État.

**Mme Chia** : On habite ici depuis cinq ans et on s'y plaît vraiment. Ici, tout est centralisé, on a un accès facile à tous les services et à toutes les écoles. [...]

**Daniel Fiévet** : Nous étions donc à Singapour, 5,9 millions d'habitants : c'est énorme, 5,9 millions d'habitants. Mais il y a bien plus peuplé encore à la surface du globe, ne serait-ce que Hong Kong – soixante-cinq millions d'habitants – et dans les alentours de la rivière des Perles. Alors, Nicolas Gilsoul, lorsque l'on entend la description, là, pour Singapour, de ces immeubles gigantesques, on est plutôt saisi d'effroi, on se dit qu'on n'a pas forcément envie de vivre dans ces tours qui font sept fois la tour Montparnasse, avec ces passerelles. Pourtant, pourtant, il semble y avoir de plus en plus de monde pour aller s'agglutiner dans des espaces de plus en plus réduits : c'est un peu un paradoxe ?

**Nicolas Gilsoul** : Oui, c'est fou. Euh... seulement deux pour cent de la surface de la planète qui sont occupés par les villes et une foule pas possible qui grossit, qui grossit, qui grossit de plus en plus parce que notamment le dérèglement climatique, et donc les réfugiés, et donc les mouvements et donc *et cætera*. Et donc les villes grandissent de plus en plus et deviennent tentaculaires, oui. Mais ce qui est intéressant, c'est que Hong Kong – vous parliez de Hong Kong – Hong Kong, c'est la même densité de population que le onzième arrondissement à Paris. Pourtant, c'est pas la même morphologie urbaine. Donc voilà, comment est-ce que Haussmann est arrivé à faire certaines choses qu'on n'arrive pas à faire à Hong-Kong ?

**Daniel Fiévet** : Oui, c'est-à-dire qu'à Hong-Kong, on fait des immeubles très hauts et pourtant, c'est pas plus dense.

**Nicolas Gilsoul** : Oui, on pousse en hauteur, voilà, quarante-quatre mille habitants au kilomètre carré, c'est la ville Lego. Ce que j'avais appelé la ville Lego, c'est une ville verticale, voilà, on empile, on entasse. [...]

#### ► Piste 4. Activité 8

**Daniel Fiévet** : Alors il y a ce besoin de s'agglutiner dans des villes qui parfois ne peuvent pas s'étendre dans l'espace. Alors comme vous le dites, ce sont ce que vous avez déjà mentionné : les villes Lego. On empile, on empile, on empile, on empile et on grimpe et on gagne en hauteur. Il y en a beaucoup de ces villes Lego ?

**Nicolas Gilsoul** : Il y en a énormément et si on prend le Japon comme exemple, parce que c'est un bon exemple pour comprendre pourquoi on ne peut pas grandir. On pourrait prendre Monaco, on pourrait prendre Ramallah. Mais prenons le Japon parce que c'est très grand, c'est une mégalopole et vous avez parlé de gigantisme. Donc la *Taijji belt*, c'est la ceinture du Pacifique qui se trouve... Tokyo est au milieu et puis c'est cent et cinq kilomètres de longueur, donc une grande ville, un grand arc urbain : Tokyo, Osaka, Kobe, puis ça va jusqu'au-dessus de Fukushima. Cette ville-là est sur la côte. Elle ne peut pas s'étendre latéralement vers l'arrière des terres parce qu'il y a les forêts et que les forêts sont protégées. Il y a les camisses, c'est aussi l'exploitation forestière, donc c'est de l'argent. Elles peuvent plus s'étendre vers la mer parce qu'elles ont déjà construit des polders et que aujourd'hui, à chaque séisme, les polders s'enfoncent comme des marécages et des sables mouvants, c'est ce qu'on appelle la liquéfaction des sols. Donc, toute la côte, du reste, est complètement artificielle. Si vous regardez sur Google Earth, c'est très intéressant de voir, c'est vraiment un découpage intrigant. Donc, elles doivent se développer de manière... soit verticalement en hauteur, soit verticalement en creux. Donc en hauteur, il y a un nouveau projet qui s'appelle la Sky Mai Tower, qui va empiler comme ça quatre cent quarante étages, au milieu de la baie de Tokyo sur une mer transformée en culture d'algues. Voilà, un projet très science-fiction mais réel en même temps.

**Daniel Fiévet** : Quatre-vingts pour cent de la population japonaise qui vit sur ces quatre pour cent du territoire de l'archipel. C'est pourtant pas bien grand le Japon mais là, encore, on se concentre, on se condense. [...] Justement, justement, vous le disiez : ville Lego, on s'élève. Il y a aussi les villes terriers et Tokyo est à la fois une ville Lego et une ville terrier parce que on creuse, on creuse, c'est aussi une façon de se protéger des typhons...

**Nicolas Gilsoul** : des séismes...

**Daniel Fiévet** : ... et des séismes, mais alors ça implique quoi, de dire « on creuse, on creuse la terre » ?

**Nicolas Gilsoul** : Alors ces villes terriers, oui, c'est vrai, je les ai découvertes au Japon, maintenant je me suis rendu compte qu'à Helsinki, elles existaient depuis des années puisque quand il y a le grand froid, il faut survivre ; à Paris, le nouveau « réinventer Paris », c'est habiter les sous-sols. Au Japon, pourquoi est-ce que ça a démarré, pourquoi est-ce qu'on a habité, on a commencé à habiter les sous-sols – aujourd'hui, c'est plusieurs milliers de kilomètres carrés qui sont déjà creusés sous la terre – ça a commencé dans les années quatre-vingt avec une crise économique et une crise de foncier. L'argent était tellement... enfin, ça coûtait tellement cher qu'il fallait trouver de la place et donc on a cherché sous terre, c'est-à-dire là où il y en avait encore un petit peu. Et donc aujourd'hui, ce sont des réseaux ferrés qui se sont transformés petit à petit en galeries marchandes, on y a mis des équipements comme on l'a fait à Helsinki, des équipements qui n'avaient pas besoin de lumière naturelle, des cinémas, des choses comme ça, et aujourd'hui toutes les grandes compagnies de construction japonaises ont leurs projets de villes souterraines. Et ça, c'est des projets complètement dingues, mais c'est des projets réalistes. Ils sont capables de le faire avec des bulles : cela ressemble à des navettes spatiales, les parois sont courbes, tout est très blanc ou très souple ou très... Voilà, c'est une ambiance caressante, on va dire, avec une douce musique, parfois il y a des chants d'oiseaux – on aurait pu prendre les bruits et voir ce que ça donnait dans les métros et souterrains japonais – tout ça avec une jungle qu'on a replantée à l'intérieur et qui donne un sentiment de bien-être. [...]

**Daniel Fiévet** : Alors, il y a aussi des projets de villes flottantes. Là aussi, cela paraît étonnant parce qu'on se dit « il y a quand même encore des surfaces sur les continents qui sont disponibles et libres »... alors on préfère imaginer faire flotter des villes.

**Nicolas Gilsoul** : Il y a deux... il y a deux grandes catégories de villes flottantes, enfin il y en a trois même. Il y en a une qui est la nécessité, je pense à Amsterdam, et puis ils sont déjà très loin dans ces questions-là en Hollande puisqu'ils ont construit sous le niveau de la terre et que les digues commencent à être difficiles à entretenir au niveau argent, donc on imagine habiter sur l'eau :

d'abord sur un bateau et puis sur un quartier flottant et puis le quartier devient une ville, et *cætera*. Ça, c'est la première chose. Donc c'est un refuge par rapport à cette montée des eaux. La deuxième catégorie, c'est les villes libertaires et ça, il y en a de plus en plus. Le grand patron de Facebook qui a mis plusieurs millions dans des projets de villes libertaires... Ce sont des villes libertaires qui se trouvent évidemment dans des eaux internationales, des eaux qui sont hors taxes et *cætera*, et qui sont aussi des immenses casinos, par exemple. À Macao, il y a un immense casino qui est imaginé, qui est une ville de quatre kilomètres carrés avec des hôtels sous-marins. On pourrait passer d'un hôtel à un autre sur des petits sous-marins, des petits bathyscaphes individuels comme dans *Spirou et Fantasio*. Et ce projet est allé très très loin.

**Daniel Fiévet** : Mais quelle loi s'applique sur une île qui est construite sur des... qui flotte dans des eaux internationales ?

**Nicolas Gilsoul** : Justement, les villes libertaires font ce qu'elles veulent.

## Leçon 2 : Autogérer son logement

### ► Piste 5. Activités 2 et 3

**Présentateur** : Social Lab, le Social Lab, votre Social Lab : Valère Corréard, bonjour !

**Valère Corréard** : Bonjour Éric.

**Présentateur** : Alors, cette semaine, vous allez nous parler de l'habitat participatif. C'est un moyen pour les habitants de prendre leur logement en main.

**Valère Corréard** : Ah ben oui, voilà une idée pleine d'audace et de bon sens. Plutôt que chacun achète dans son coin et que d'éventuelles règles de copropriété basiques, comme on en connaît tous finalement, soient mises en place pour assurer le minimum syndical, là, il s'agit de réfléchir ensemble et en amont à ce qu'on a envie de faire ou pas, ensemble, en aval.

**Présentateur** : Une approche participative qui est encadrée par la loi.

**Valère Corréard** : Absolument, c'est la loi ALUR de 2014, ALUR pour Accès au Logement et un Urbanisme Rénové. Alors, elle propose un cadre, des véhicules juridiques et puis une définition en précisant qu'il s'agit d'une démarche citoyenne qui permet à des personnes physiques, donc, de s'associer, le cas échéant avec des personnes morales, afin de participer à la définition et la conception de leur logement et des espaces destinés à un usage commun. Cela peut donc concerner du neuf, de l'ancien, le tout est qu'il y ait une collectivité d'habitants et une volonté de construire ensemble. On parle donc d'un projet immobilier, d'un projet aussi de voisinage avec des espaces partagés en extérieur ou en intérieur, mais aussi des projets de solidarité ou d'entraide.

**Présentateur** : Ce type de logement participatif, est-ce une pratique répandue en France ?

**Valère Corréard** : Beaucoup moins que dans d'autres pays, même s'il y a un début de dynamique qui semble s'installer dans l'Hexagone. Alors en Suisse, par exemple, on estime à cinq pour cent le nombre de logements participatifs ; il y en aurait près de deux millions en Allemagne ; en France, ce serait un peu moins de un pour cent des logements voire beaucoup moins selon les sources. Et les motivations peuvent être diverses pour des particuliers qui décident de s'inscrire dans cette démarche, d'après Siham Laux, elle est fondatrice de la start-up « Ô fil des voisins », qui propose justement un service de mise en relation de futurs voisins en habitat participatif.

**Siham Laux** : La première chose qui ressort quand les personnes viennent chez nous, c'est de ne pas être isolées. Donc là, on a des personnes qui vont être des personnes qui vont être à la retraite, ou en tout cas pas loin de la retraite, des jeunes familles avec des jeunes enfants dont les parents sont loin, on se sent un peu seul quand vient l'enfant, ou des mamans divorcées. Donc c'est vraiment ça qui ressort le plus. Après, il y a une motivation financière : même si dans l'absolu le prix au mètre carré ne change pas en fonction de la ville où on est par rapport à un achat traditionnel, par contre le fait de pouvoir mutualiser des espaces du type la chambre d'amis, du type la buanderie, ça permet en fait de pouvoir acheter un logement qui est moins cher si j'ai pas besoin d'avoir mon lave-linge, mon sèche-linge chez moi, si je peux avoir une chambre d'amis en commun avec mes voisins. Et puis il y a une motivation, c'est de se dire que finalement j'ai envie de connaître mes voisins et le fait de connaître ses voisins, cela peut développer l'entraide. Voilà, donc il y a ces trois motivations principales.

**Valère Corréard** : Voilà, vous l'avez entendu, cela peut donc consister à créer une chambre d'amis partagée, une buanderie, se partager un lave-linge ou encore un jardin, mais aussi des réunions ou des réseaux de solidarité. En tout cas, cela s'inscrit dans une communauté de valeurs pour Siham Laux de la société « Ô fil des voisins ».

**Siham Laux** : Globalement, on a des valeurs de partage. Bon ça, cela paraît assez logique, mais c'est vrai que le fait d'avoir envie de partager des espaces avec ses voisins, cela va un peu plus que simplement l'usage, c'est aussi le fait

de se rencontrer physiquement, voilà, d'accepter d'aller aussi vers l'autre, donc c'est une valeur assez forte. Il y a une valeur, je dirais, d'entraide aussi, parce qu'on part du postulat qu'en habitant en participatif, on connaît ses voisins et donc, forcément, il va y avoir derrière plus de solidarité entre les voisins et donc c'est plus facile d'accepter de l'aide de quelqu'un quand on le connaît. Donc je pense par exemple à des copropriétés où des personnes âgées, en tout cas à la retraite, pourront jeter un œil sur les enfants ou les garder, en contrepartie je fais les courses pour ma voisine qui n'a pas forcément la possibilité de se déplacer. Donc voilà, c'est très naturel. Et après, c'est vraiment en fonction des voisins. Est-ce qu'on a envie de manger ensemble tous les vendredis soir, ou pas, est-ce qu'on a envie de partager le lave-linge, ça aussi c'est un grand sujet. Voilà, donc c'est vraiment très variable.

**Valère Corréard** : Et il existe une carte des projets actuels et à venir et un site dédié à l'habitat participatif qu'on va évidemment retrouver sur la page du Social Lab.

## Leçon 3 : Circulez !

### ► Piste 6. Activité 2

**Mathilde Munos** : Il est 6 h 19, Anne Hidalgo veut en finir avec l'anarchie des trottinettes électriques. La maire de Paris vient d'annoncer une série de mesures pour encadrer d'avantage l'utilisation de ces engins à roulette, vitesse limitée à 20 km/h, stationnement interdit sur les trottoirs, circulation interdite dans les parcs et jardins. Bonjour Julien de Labaca.

**Julien de Labaca** : Bonjour.

**Mathilde Munos** : Vous êtes consultant sur les nouvelles mobilités, vous avez même fondé votre propre cabinet, qui s'appelle « Le facilitateur de mobilité », et vous avez également une expérience qui m'intéresse bien, puisque vous avez travaillé pour des collectivités locales pendant une dizaine d'années, notamment en Aquitaine. Donc, Anne Hidalgo qui veut un peu faire le ménage et mettre de l'ordre dans tout ça : il était temps d'agir en effet ?

**Julien de Labaca** : Je pense qu'il était clairement temps d'agir, il y a évidemment un calendrier politique aussi qui est en jeu pour les municipales qui arrivent, qui arrivent très vite... et je pense que ça va être un vrai sujet pour les municipales à Paris mais ailleurs. Il y a la LOM qui arrive...

**Mathilde Munos** : ... la loi mobilité...

**Julien de Labaca** : ... également, tout à fait, la loi d'orientation des mobilités... Il était temps de faire quelque chose, après, il faut vraiment discuter du contenu de ces différentes propositions évidemment.

**Mathilde Munos** : Et pourquoi c'est le bazar exactement à Paris ? C'est un problème de comportement, c'est un problème d'espace public, c'est quoi ?

**Julien de Labaca** : C'est le bazar à Paris, c'est le bazar ailleurs parce que nous ne sommes pas habitués à voir arriver des opérateurs qui viennent de l'extérieur, nous ne sommes pas habitués à gérer l'espace public avec ce type d'opérateurs et de fait les collectivités publiques qui gèrent les trottoirs, qui gèrent les voiries, ne savent pas comment faire, donc c'est plutôt un temps d'adaptation qui est nécessaire, puisque ce n'est pas le foutoir en réalité. C'est : comment est-ce qu'on arrive à s'adapter à tout cela ? Ça prend du temps, ça prend beaucoup de temps.

**Mathilde Munos** : Mais ces opérateurs, ils peuvent venir comme ça, du jour au lendemain, il n'y a pas d'autorisation à demander, il n'y a pas de... il n'y a pas quelque chose à payer pour occuper l'espace public ?

**Julien de Labaca** : Jusqu'à présent, vu que ce sont quand même des nouveaux opérateurs, il faut pas oublier... ça a à peu près un an, c'est extrêmement récent. Non, il n'y avait pas vraiment de réglementation, ce... c'est exactement ce qui est en train de se mettre en place petit à petit. Effectivement ça interroge une vraie question. C'est : comment on fait de la fiscalité sur la mobilité ? Je crois que la trottinette aujourd'hui a au moins une vertu, c'est qu'elle permet de poser les bonnes questions. Elle permet de poser les questions sur la fiscalité des transports, elle permet de poser des questions sur le stationnement qui est un enjeu majeur, et enfin elle permet de poser des vraies questions sur l'intermodalité. Donc finalement, au lieu de les voir comme un grand bazar, on peut peut-être se dire qu'elles sont une espèce de petit rappel de ce qu'il faut qu'on fasse aujourd'hui.

### ► Piste 7. Activité 3

**Mathilde Munos** : Et vous, vous avez quoi comme réponse à ces trois questions ?

**Julien de Labaca** : Je pense que sur la question de la fiscalité, il faut regarder un petit peu ce qui se fait aussi à l'étranger, on va vraiment avancer sur la taxation de certains modes de transport bien évidemment, il faut regarder ce qui se fait du côté des péages urbains, notamment ce qui a été fait à Londres, qui sont des vraies réponses. Euh... En fait, on ne va pas avoir des réponses techniques. Aujourd'hui, on a énormément de modes qui existent déjà. Il va falloir

avancer sur ces enjeux-là : sur l'intermodalité, la trottinette... Elle a quand même un intérêt, c'est que... Quelqu'un qui arrive en train dans votre... dans une grande ville, si elle peut terminer son... Cette personne, si elle peut terminer son trajet avec un mode qui est un mode doux, finalement, qui est un mode de déplacement non polluant, c'est une bonne chose. La vraie question que cela pose derrière, c'est : est-ce que c'est plutôt un loisir ou est-ce que c'est vraiment un mode de transport ?

**Mathilde Munos** : Et ce qui est intéressant aussi, je trouve, c'est que pendant dix, vingt, pendant cinquante ans, grosso modo, il y avait quoi ? Y avait... on n'a pas inventé grand-chose : il y avait des vélos et des voitures, quoi ! Et encore, des vélos, très peu. Là, on est dans un moment de foisonnement. Est-ce que, finalement, c'est tout simplement la rançon du succès ?

**Julien de Labaca** : C'est possible ! Il faut... Après, il ne faut peut-être pas se focaliser sur la trottinette parce que finalement...

**Mathilde Munos** : Je ne parle pas que de la trottinette, quand je parle de foisonnement : il y a donc les vélos partagés, les voitures partagées, les trottinettes aussi, il y a même ces gyroroues qu'on voit, pas partout évidemment, ces espèces de gros pneus avec deux palettes à côté pour mettre les pieds, il y a plein de choses en ce moment qui s'inventent.

**Julien de Labaca** : Ces nouveaux modes sont extrêmement intéressants, encore une fois, à partir du moment où ils permettent de faire en sorte que les gens ne prennent plus leur voiture individuelle, c'est vraiment ça, l'objectif, et c'est en ça que c'est intéressant. Encore une fois, je le redis, là où ces modes ont un vrai intérêt, c'est lorsqu'ils sont couplés, je vais remettre ce mot un petit peu bizarre d'intermodalité, mais c'est lorsqu'ils sont couplés : trottinette plus train, train plus vélo, vélo plus bus, ça fonctionne extrêmement bien. Donc, finalement, c'est vraiment un atout. Et surtout, j'ai tendance à dire très régulièrement, aujourd'hui l'utilisateur, le citoyen est opportuniste dans sa mobilité. C'est-à-dire qu'il a énormément de choix et finalement, d'un jour à l'autre, il peut changer. Et ça, je pense que c'est vraiment une chance. Évidemment, comment est-ce qu'on l'organise ? Et c'est là où on est dans une vraie complexité et on a du mal à le faire.

**Mathilde Munos** : Donc ces nouveaux besoins, ces nouveaux moyens de transport, pardon, répondent à un vrai besoin ? C'est pas juste parce que c'est rigolo, c'est tout nouveau de se balader avec une trottinette ?

**Julien de Labaca** : Alors là, c'est justement extrêmement compliqué de savoir. Il y a une étude qui est sortie hier – hasard des calendriers, ou pas, je ne pense pas – qui dit que la trottinette aujourd'hui, d'abord, c'est du fun, quasiment 70 %. Elle dit aussi que si on n'avait pas utilisé une trottinette, on aurait plutôt pris des transports en commun ou on aurait marché. Donc si on a une approche posée sur l'innovation ou sur la liberté, on peut se dire que c'est extrêmement bien. Si on a une approche basée vraiment sur les transports, sur le report modal, on peut être un peu plus circonspect. Donc, aujourd'hui, c'est quand même assez difficile d'avoir du recul, ensuite, il faut quand même avoir une autre approche, c'est que là, on parle de trottinettes en libre-service, en *free floating* comme on dit aujourd'hui...

**Mathilde Munos** : ... les trottinettes électriques, c'est pas les...

**Julien de Labaca** : Tout à fait, exactement !

**Mathilde Munos** : ... c'est pas les anciennes trottinettes de nos enfants...

**Julien de Labaca** : Et justement, il faudrait aussi avoir une approche sur les trottinettes qui ne sont pas en *free floating*. Ce qu'on est en train de voir aussi, c'est que les gens commencent par les trottinettes sans station. Et petit à petit... Moi, j'ai été il n'y a pas très longtemps à Valence : en Espagne, les gens s'achètent des trottinettes. Donc là aussi, il y a encore un autre effet qui est intéressant, c'est que les gens commencent par des systèmes en libre-service, le vélib, la trottinette et finalement après s'équipent. Et en ça aussi, ça a un côté positif. Et donc il n'y pas que des côtés négatifs dans ces nouveaux modes.

**Mathilde Munos** : Est-ce que ça dépend aussi de la taille de la ville ? Ou c'est vraiment clairement qu'une question de volonté politique ?

**Julien de Labaca** : La volonté politique qui joue, la taille de la ville, évidemment. Encore une fois, quand je vous dis que... J'étais à Eindhoven en début de semaine : Eindhoven, deux cent mille habitants, et le vélo, il y en a partout, partout. Il y a encore des voitures, évidemment, mais il y a du vélo partout. La taille y joue fondamentalement. Moi, je pense qu'après c'est une question de culture et je crois que les Français, j'ai l'impression qu'ils sont prêts à passer à ça.

**Mathilde Munos** : Et en quoi les nouvelles technologies peuvent aider justement à gérer toutes ces nouvelles mobilités ? Ça, c'est votre expérience de consultant. Vous avez utilisé, vous, cet aspect-là, c'est les data-données, les choses comme ça.

**Julien de Labaca** : Les nouvelles technologies ont deux avantages qui me semblent extrêmement intéressants. Le premier, c'est qu'elles vont aider

les usagers, elles vont faciliter l'usage de toutes ces nouvelles... toutes ces nouveautés, tous ces modes de déplacement, parce que finalement avec des applications, vous pouvez choisir, vous pouvez faire de l'intermodalité, gérer plusieurs modes. Le deuxième avantage, qui est énorme à mon sens, c'est qu'elles vont aussi aider la puissance publique, les collectivités publiques, parce qu'avec les données que nous générons, parce que finalement nous générons des données, on va permettre d'améliorer les politiques publiques sur ces nouvelles mobilités. Ce sont des enjeux fondamentaux et en plus c'est plutôt bien pour les élus, parce que ça coûte pas très cher et ça permet de faire beaucoup de communication.

**Mathilde Munos** : Eh bien voilà. Vous êtes super optimiste. C'est parfait. Merci beaucoup Julien de Labaca d'être venu ce matin sur France Inter. Vous avez fondé, donc, je le rappelle, votre cabinet sur les mobilités qui s'appelle « Le facilitateur de mobilités ».

#### ► Piste 8. Activité 4

**Mathilde Munos** : Il est 6 h 19, Anne Hidalgo veut en finir avec l'anarchie des trottinettes électriques. La maire de Paris vient d'annoncer une série de mesures pour encadrer d'avantage l'utilisation de ces engins à roulette, vitesse limitée à 20 km/h, stationnement interdit sur les trottoirs, circulation interdite dans les parcs et jardins. Bonjour Julien de Labaca.

**Julien de Labaca** : Bonjour.

**Mathilde Munos** : Vous êtes consultant sur les nouvelles mobilités, vous avez même fondé votre propre cabinet, qui s'appelle « Le facilitateur de mobilité », et vous avez également une expérience qui m'intéresse bien, puisque vous avez travaillé pour des collectivités locales pendant une dizaine d'années, notamment en Aquitaine. Donc, Anne Hidalgo qui veut un peu faire le ménage et mettre de l'ordre dans tout ça : il était temps d'agir en effet ?

**Julien de Labaca** : Je pense qu'il était clairement temps d'agir, il y a évidemment un calendrier politique aussi qui est en jeu pour les municipales qui arrivent, qui arrivent très vite... et je pense que ça va être un vrai sujet pour les municipales à Paris mais ailleurs. Il y a la LOM qui arrive...

**Mathilde Munos** : ... la loi mobilité...

**Julien de Labaca** : ... également, tout à fait, la loi d'orientation des mobilités... Il était temps de faire quelque chose, après, il faut vraiment discuter du contenu de ces différentes propositions évidemment.

**Mathilde Munos** : Et pourquoi c'est le bazar exactement à Paris ? C'est un problème de comportement, c'est un problème d'espace public, c'est quoi ?

**Julien de Labaca** : C'est le bazar à Paris, c'est le bazar ailleurs parce que nous ne sommes pas habitués à voir arriver des opérateurs qui viennent de l'extérieur, nous ne sommes pas habitués à gérer l'espace public avec ce type d'opérateurs et de fait les collectivités publiques qui gèrent les trottoirs, qui gèrent les voiries, ne savent pas comment faire, donc c'est plutôt un temps d'adaptation qui est nécessaire, puisque ce n'est pas le foutoir en réalité. C'est : comment est-ce qu'on arrive à s'adapter à tout cela ? Ça prend du temps, ça prend beaucoup de temps.

**Mathilde Munos** : Mais ces opérateurs, ils peuvent venir comme ça, du jour au lendemain, il n'y a pas d'autorisation à demander, il n'y a pas de... il n'y a pas quelque chose à payer pour occuper l'espace public ?

**Julien de Labaca** : Jusqu'à présent, vu que ce sont quand même des nouveaux opérateurs, il ne faut pas oublier... ça a à peu près un an, c'est extrêmement récent. Non, il n'y avait pas vraiment de réglementation, ce... c'est exactement ce qui est en train de se mettre en place petit à petit. Effectivement ça interroge une vraie question. C'est : comment on fait de la fiscalité sur la mobilité ? Je crois que la trottinette aujourd'hui a au moins une vertu, c'est qu'elle permet de poser les bonnes questions. Elle permet de poser les questions sur la fiscalité des transports, elle permet de poser des questions sur le stationnement qui est un enjeu majeur, et enfin elle permet de poser des vraies questions sur l'intermodalité. Donc finalement, au lieu de les voir comme un grand bazar, on peut peut-être se dire qu'elles sont une espèce de petit rappel de ce qu'il faut qu'on fasse aujourd'hui.

**Mathilde Munos** : Et vous, vous avez quoi comme réponse à ces trois questions ?

**Julien de Labaca** : Je pense que sur la question de la fiscalité, il faut regarder un petit peu ce qui se fait aussi à l'étranger, on va vraiment avancer sur la taxation de certains modes de transport bien évidemment, il faut regarder ce qui se fait du côté des péages urbains, notamment ce qui a été fait à Londres, qui sont des vraies réponses. Euh... En fait, on ne va pas avoir des réponses techniques. Aujourd'hui, on a énormément de modes qui existent déjà. Il va falloir avancer sur ces enjeux-là : sur l'intermodalité, la trottinette... Elle a quand même un intérêt, c'est que... Quelqu'un qui arrive en train dans votre... dans une grande ville, si elle peut terminer son... Cette personne, si elle peut terminer son trajet avec un mode qui est un mode doux, finalement, qui est un mode de déplacement non polluant, c'est une bonne chose. La vraie question que cela pose derrière,

c'est : est-ce que c'est plutôt un loisir ou est-ce que c'est un mode de transport ?

**Mathilde Munos** : Et ce qui est intéressant aussi, je trouve, c'est que pendant dix, vingt, pendant cinquante ans, grosso modo, il y avait quoi ? Y avait... on n'a pas inventé grand-chose : il y avait des vélos et des voitures, quoi ! Et encore, des vélos, très peu. Là, on est dans un moment de foisonnement. Est-ce que, finalement, c'est tout simplement la rançon du succès ?

**Julien de Labaca** : C'est possible ! Il faut... Après, il ne faut peut-être pas se focaliser sur la trottinette parce que finalement...

**Mathilde Munos** : Je ne parle pas que de la trottinette, quand je parle de foisonnement : il y a donc les vélos partagés, les voitures partagées, les trottinettes aussi, il y a même ces gyroroues qu'on voit, pas partout évidemment, ces espèces de gros pneus avec deux palettes à côté pour mettre les pieds, il y a plein de choses en ce moment qui s'inventent.

**Julien de Labaca** : Ces nouveaux modes sont extrêmement intéressants, encore une fois, à partir du moment où ils permettent de faire en sorte que les gens ne prennent plus leur voiture individuelle, c'est vraiment ça, l'objectif, et c'est en ça que c'est intéressant. Encore une fois, je le redis, là où ces modes ont un vrai intérêt, c'est lorsqu'ils sont couplés, je vais remettre ce mot un petit peu bizarre d'intermodalité, mais c'est lorsqu'ils sont couplés : trottinette plus train, train plus vélo, vélo plus bus, ça fonctionne extrêmement bien. Donc, finalement, c'est vraiment un atout. Et surtout, j'ai tendance à dire très régulièrement, aujourd'hui l'utilisateur, le citoyen est opportuniste dans sa mobilité. C'est-à-dire qu'il a énormément de choix et finalement, d'un jour à l'autre, il peut changer. Et ça, je pense que c'est vraiment une chance. Évidemment, comment est-ce qu'on l'organise ? Et c'est là où on est dans une vraie complexité et on a du mal à le faire.

**Mathilde Munos** : Donc ces nouveaux besoins, ces nouveaux moyens de transport, pardon, répondent à un vrai besoin ? C'est pas juste parce que c'est rigolo, c'est tout nouveau de se balader avec une trottinette ?

**Julien de Labaca** : Alors là, c'est justement extrêmement compliqué de savoir. Il y a une étude qui est sortie hier – hasard des calendriers, ou pas, je ne pense pas – qui dit que la trottinette aujourd'hui, d'abord, c'est du fun, quasiment 70 %. Elle dit aussi que si on n'avait pas utilisé une trottinette, on aurait plutôt pris des transports en commun ou on aurait marché. Donc si on a une approche posée sur l'innovation ou sur la liberté, on peut se dire que c'est extrêmement bien. Si on a une approche basée vraiment sur les transports, sur le report modal, on peut être un peu plus circonspect. Donc, aujourd'hui, c'est quand même assez difficile d'avoir du recul, ensuite, il faut quand même avoir une autre approche, c'est que là, on parle de trottinettes en libre-service, en *free floating* comme on dit aujourd'hui...

**Mathilde Munos** : ... Les trottinettes électriques, c'est pas les...

**Julien de Labaca** : Tout à fait, exactement !

**Mathilde Munos** : ... c'est pas les anciennes trottinettes de nos enfants...

**Julien de Labaca** : Et justement, il faudrait aussi avoir une approche sur les trottinettes qui ne sont pas en *free floating*. Ce qu'on est en train de voir aussi, c'est que les gens commencent par les trottinettes sans station. Et petit à petit... Moi, j'ai été il n'y a pas très longtemps à Valence : en Espagne, les gens s'achètent des trottinettes. Donc là aussi, il y a encore un autre effet qui est intéressant, c'est que les gens commencent par des systèmes en libre-service, le vélib, la trottinette et finalement après s'équipent. Et en ça aussi, ça a un côté positif. Et donc il n'y pas que des côtés négatifs dans ces nouveaux modes.

**Mathilde Munos** : Est-ce que ça dépend aussi de la taille de la ville ? Ou c'est vraiment clairement qu'une question de volonté politique ?

**Julien de Labaca** : La volonté politique qui joue, la taille de la ville, évidemment. Encore une fois, quand je vous dis que... J'étais à Eindhoven en début de semaine : Eindhoven, deux cent mille habitants, et le vélo, il y en a partout, partout. Il y a encore des voitures, évidemment, mais il y a du vélo partout. La taille y joue fondamentalement. Moi, je pense qu'après c'est une question de culture et je crois que les Français, j'ai l'impression qu'ils sont prêts à passer à ça.

**Mathilde Munos** : Et en quoi les nouvelles technologies peuvent aider justement à gérer toutes ces nouvelles mobilités ? Ça, c'est votre expérience de consultant. Vous avez utilisé, vous, cet aspect-là, c'est les data-données, les choses comme ça.

**Julien de Labaca** : Les nouvelles technologies ont deux avantages qui me semblent extrêmement intéressants. Le premier, c'est qu'elles vont aider les usagers, elles vont faciliter l'usage de toutes ces nouvelles... toutes ces nouveautés, tous ces modes de déplacement, parce que finalement avec des applications, vous pouvez choisir, vous pouvez faire de l'intermodalité, gérer plusieurs modes. Le deuxième avantage, qui est énorme à mon sens, c'est qu'elles vont aussi aider la puissance publique, les collectivités publiques, parce qu'avec les données que nous générons, parce que finalement nous générons des

données, on va permettre d'améliorer les politiques publiques sur ces nouvelles mobilités. Ce sont des enjeux fondamentaux et en plus c'est plutôt bien pour les élus, parce que ça coûte pas très cher et ça permet de faire beaucoup de communication.

**Mathilde Munos** : Eh bien voilà. Vous êtes super optimiste. C'est parfait. Merci beaucoup Julien de Labaca d'être venu ce matin sur France Inter. Vous avez fondé, donc, je le rappelle, votre cabinet sur les mobilités qui s'appelle « Le facilitateur de mobilités ».

## Leçon 4 : La ville et le fantastique

### ► Piste 9. Activités 2 et 3

**Mathieu Garrigou-Lagrange** : C'est vrai que la ville, c'est un des grands thèmes – avant même de parler de Lovecraft – de la littérature fantastique ?

**Gilles Menegaldo** : Oui, absolument. C'est un des grands thèmes de la littérature fantastique : on peut penser à *Petersbourg* d'Andrei Biely par exemple, parce que c'est un exemple de ville justement investie par le fantastique. La littérature russe d'ailleurs en général... Saint-Petersbourg est souvent l'objet de textes, de l'approche de ce type.

**Mathieu Garrigou-Lagrange** : Pourquoi Saint-Petersbourg en particulier ?

**Gilles Menegaldo** : Peut-être parce que c'est une ville qui a été fondée relativement tardivement, qui est aussi, je crois, entre deux fleuves, là j'avoue que je... et donc cela peut jouer sur le rapport justement entre les bâtiments et l'architecture de la ville, et puis les profondeurs aquatiques et *cætera*. Donc, évidemment, Londres a fait l'objet aussi de nombreux textes fantastiques, ou relevant du fantastique peu ou prou. Je pense évidemment à Stevenson, le *Docteur Jekyll et Mister Hyde* qui se déroule à Londres, dans un Londres justement investi par la brume avec des maisons qui sont, dans certains cas, presque anthropomorphisées, enfin c'est le cas en tout cas de la maison du docteur Jekyll et mister Hyde qui est double, en plus, puisqu'elle a une partie disons ouverte au public, puisque c'est un médecin, et d'autre part une partie secrète avec un laboratoire secret. Donc ce sont des éléments déjà qui vont investir... On peut penser aussi au *Dracula* de Bram Stoker, en 1897, puisque bien sûr une partie se passe en Transylvanie, mais toute une partie du roman, notamment la deuxième partie, se passe à Londres. Et donc on voit comment le comte Dracula investit, achète des maisons à Londres, donc agit un peu en tant que... comme quelqu'un qui accumule des propriétés immobilières, et petit à petit, donc, répand la terreur à Londres en s'appropriant les femmes, en particulier de ceux qui sont à la recherche de ce qu'on appelle le groupe... le *quest of light*, enfin ceux qui constituaient un groupe pour lutter justement contre les ténébres. [...]

**Mathieu Garrigou-Lagrange** : Parce que la ville, c'est un lieu qui fait peur, mais c'est aussi le lieu de la civilisation ?

**Gilles Menegaldo** : Absolument. Alors c'est ça, justement. C'est à la fois le lieu de la civilisation, effectivement, il est fascinant par toutes ces réussites architecturales, et Lovecraft évoque cette dimension parvenueuse de la ville, mais en même temps, c'est aussi une ville soit qui se répand horizontalement, soit qui au contraire s'inscrit dans une verticalité avec des profondeurs, des espaces souterrains, des labyrinthes, des églises désaffectées et *cætera*. Donc, ça aussi, d'ailleurs, on le trouve : des cimetières, évidemment, comme chez Bram Stoker, et aussi chez Lovecraft évidemment.

**Mathieu Garrigou-Lagrange** : Et alors chez Lovecraft, et à Providence, qui est donc sa ville natale, il y a à la fois l'horizontalité de la banlieue et puis il y a ce centre-ville avec un building, un gratte-ciel qui est très célèbre puisque c'est celui qui a été à l'origine du gratte-ciel de Superman. C'est un gratte-ciel qui ressemble au gratte-ciel qu'on voit dans les *Superman*. [...] Alors Providence, c'est une ville ouvrière, une ville où il y avait des constructions navales, donc ce n'était pas une ville riche. Est-ce que c'est une ville dans laquelle on peut retrouver l'esprit de Lovecraft ? Est-ce que c'est une ville qui peut aussi être un peu effrayante ?

**Gilles Menegaldo** : Je pense qu'effectivement, on avait fait une visite du cimetière. Je crois, enfin, que Lovecraft fréquentait régulièrement et, selon les conditions atmosphériques évidemment, selon qu'il y a du brouillard ou pas, que ce soit le matin ou le soir, etc., cela peut créer une ambiance... parce qu'il y a ce côté, encore une fois, étroit des petites rues, des maisons donc qui se... qui donnent une impression de resserrement, ce qu'on trouve d'ailleurs dans certains textes de Lovecraft, comme *La Musique d'Erich Zann*, où on découvre justement...

**Mathieu Garrigou-Lagrange** : ... qu'il se passe justement à Providence...

**Gilles Menegaldo** : ... qui se passe, qui se base... non, il se base sur une ville qui n'est pas nommée et qui est censée évoquer un Paris, mais un Paris qui serait complètement fantasmé, à la Poe justement, mais justement, non... *La Musique d'Erich Zann* ne se passe pas à Providence, elle... ça se passe dans un... dans une petite ville qui est innommée. Et c'est peut-être cela aussi qui crée aussi un

insolite dans la ville. Mais par exemple, effectivement, elle peut ressembler à Providence du fait qu'il y a cette opposition entre la ville haute et la ville basse. Donc qui rappelle Providence, donc en fait Providence est onirisée, reconstituée, retravaillée à partir des souvenirs... à partir de l'existence de Lovecraft, de l'expérience de Lovecraft de la ville, justement, de Providence.

## DOSSIER 2. Alimentation, « un plaisir à ras de terre ? »

### Leçon 1 : Faim émotionnelle

#### ► Piste 10. Activités 6, 7 et 8

##### Un banana-split

« On n'en prend jamais. C'est trop monstrueux, presque fade à force d'opulence sucreuse. Mais voilà. On a trop fait ces derniers temps dans le camaïeu raffiné, l'amertume ton sur ton. On a poussé jusqu'à l'île flottante le léger vaporeux, l'insaisissable, et jusqu'à la coupelle aux quatre fruits rouges la luxuriance estivale démesurée. Alors, pour une fois, on ne saute pas sur le menu la ligne réservée au banana-split.

– Et pour vous ?

– Un banana-split.

C'est assez difficile à commander, cette montagne de bonheur simple. Le garçon l'enregistre avec une objectivité déferente, mais on se sent quand même un peu penaud. Il y a quelque chose d'enfantin dans ce désir total, que ne vient cautionner aucune morale diététique, aucune réticence esthétique. Banana-split, c'est la gourmandise provocante et péruille, l'appétit brut. Quand on vous l'apporte, les clients des tables voisines lorgnent avec un œil goguenard. Car c'est servi sur assiette, le banana-split, ou dans une vaste barquette à peine plus discrète. Partout, dans la salle, ce ne sont que coupes minces pour cigognes, gâteaux étroits dont l'intensité chocolatée se recueille dans une étiq soucoupe. Mais le banana-split s'étale : c'est un plaisir à ras de terre. Un vague empiement de la banane sur les boules de vanille et de chocolat n'empêche pas la surface, exacerbée par une dose généreuse de chantilly ringarde. Des milliers de gens sur terre meurent de faim. Cette pensée est recevable à la rigueur devant un pavé au chocolat amer. Mais comment l'affronter devant un banana-split ? La merveille étalée sous le nez, on n'a plus vraiment faim. Heureusement, le remord s'installe. C'est lui qui vous permettra d'aller au bout de toute cette douceur languissante. Une perversité salubre vient à la rescousse de l'appétit flageolant. Comme on volait des confitures dans l'armoire, on dérobe au monde adulte un plaisir indécent, réprouvé par le code – jusqu'à l'ultime cuillerée, c'est un péché. »

### Leçon 2 : Ration journalière

#### ► Vidéo n° 2. Activités 2 et 3

**Danielle Pautrel** : On a tous entendu dire : « T'auras ton dessert si t'as mangé ta soupe. » Donc, de manière inconsciente, l'enfant va associer au dessert... au sucré, en fait, le gentil, le cadeau. Et au contraire, la soupe, c'est l'obligation, c'est la contrainte, c'est parce que c'est bon pour la santé, mais c'est pas [par] plaisir. Et donc ces conditionnements en fait... inconscients et... finalement au départ avec une bonne intention, fait que on crée des ancrages, et ces ancrages, l'enfant devenu adulte a vraiment du mal à lever ces ancrages-là ; on sait la difficulté.

**Daniel Hays** : La source de la malbouffe aujourd'hui est extrêmement liée à des problématiques d'estime de soi, de confiance en soi, qui fait qu'on se sent interdit d'aller vers de nouveaux horizons et que, du coup, de ce fait, on répare... on réduit son répertoire. Y a un type qui s'appelle Hippocrate, qui a dit y a des siècles : « Que ta santé soit ta nourriture, et ta nourriture ta santé. » Une chose qui paraît banale, mais pourtant qui est très importante, c'est que nous incorporons, et à chaque fois qu'on incorpore, eh bien on fait un choix, un choix d'avoir du plaisir ou pas, mais aussi un choix de pouvoir effectivement euh... garder... son capital de santé ou pas. [...]

**Voix off** : Mais quelle réalité pour la population ? Dans la vie de tous les jours, nos choix alimentaires déterminent notre santé. Ces maladies touchent en premier lieu là où le niveau de vie est plus faible et la précarité plus élevée.

**Thierry Poitou** : Alors la perte de nos repères alimentaires chez beaucoup de consommateurs, pour moi, elle est liée à plusieurs facteurs. Le premier facteur, c'est... l'abondance alimentaire : le fait d'avoir le choix, c'est quelque chose qui est souvent facteur de... d'anxiété chez les personnes, donc c'est le cas également dans le domaine alimentaire. Les aliments qu'on classe souvent dans la malbouffe, c'est des aliments qui sont énergétiques au sens où ils amènent beaucoup de calories sous un petit volume, et qui sont... pauvres nutritionnellement, au sens où à part les calories, ils n'amènent pas grand-

chose : peu de vitamines, peu de minéraux, peu de fibres végétales, donc à part les calories, y a pas grand-chose. Et donc on rejoint effectivement le concept de calories vides. On se pose trop de questions sur ce qu'on mange. On veut être trop justement parfois dans... dans le « bien manger », dans la diététique. Il faudrait revenir à quelque chose de plus... spontané, et ça se passerait mieux pour beaucoup de gens. Autant, sauter un repas en disant : « Ben comme ça je vais perdre du poids », ça c'est une très mauvaise idée ; autant, sauter un repas parce que je n'ai pas faim, mon corps ne peut que me remercier de ne pas le gaver au moment où il n'a besoin de rien. Je pense qu'il faut que chacun ait un minimum d'éducation à la diététique pour savoir en gros... ce qu'il faut manger pour avoir une alimentation équilibrée..., vraiment les grandes bases. Je dirais qu'après, surtout, quand on mène des actions plus en direction d'adultes, qui ont ces bases-là, il faut éviter de parler de santé, parce que justement, si on parle santé, on va rentrer à nouveau dans la diététique, on va être à nouveau dans l'intellectuel, alors qu'il faudrait les rapprocher plus des perceptions corporelles et du sensoriel.

### Leçon 3 : La colère des agriculteurs

#### ► Piste 11. Activités 7 et 8

**Journaliste** : Beaucoup de Français ont pris conscience de la crise que traversent les agriculteurs et du bras de fer qui les oppose à la grande distribution. Les mêmes images en boucle. Des paysans en colère qui demandent à pouvoir vivre de leur travail. Un agriculteur sur trois gagne moins de 350 euros par mois. Plutôt que de manifester contre la grande distribution, certains producteurs ont décidé de se passer d'elle et de créer leur propre supermarché. Peuvent-ils menacer le modèle que nous connaissons ? Sont-ils avantageux pour le consommateur ? Et changent-ils vraiment la vie des producteurs ? À Colmar, l'idée d'un supermarché paysan a d'abord germé dans la tête de Denis Digel, un maraîcher de la région.

**Denis Digel** : Je crois qu'elle est beaucoup plus ferme, celle-là. Il y a des différences. Vous avez déjà goûté la... la adora... ?

**Journaliste** : Il y a deux ans, il convainc trente-cinq confrères de se lancer dans l'aventure avec lui. Ensemble, ils réunissent 100 000 euros, empruntent 450 000 euros et rachètent ce local qui possède toutes les commodités d'un supermarché et pour cause, avant, c'était un Lidl.

**Denis Digel** : C'était comme ça, tout au début, quand on a ouvert le... quand on a racheté le magasin. Et en fait, les luminaires, on les a gardés, forcément, ça coûte cher, les luminaires, ça impute dans le budget. Des paysans qui rachètent leur supermarché, il y a une symbolique très forte. Quand je regarde les photos, plus d'un an, presque deux ans après, je vois un peu le chemin parcouru.

**Pascal Terroux** : Salut Denis, *wie geht's?*

**Denis Digel** : Ça va.

**Journaliste** : Désormais heureux propriétaires d'un supermarché, Denis et ses associés ont aussi embauché d'anciens salariés de la grande distrib comme Pascal, le gérant du magasin. Pendant dix-sept ans, il a occupé tous les postes chez Casino et Atac.

**Pascal Terroux** : Ça, je bascule là-bas avec, euh... les bières.

**Journaliste** : Il a été notamment responsable des achats. Et il imposait ses prix aux producteurs.

**Pascal Terroux** : Je sentais cette pression économique de réduction de tarifs d'année en année, cette négociation qui devenait de plus en plus dure. Le fait de savoir que certains producteurs ici vivent complètement de leur production et, grâce au magasin, ça apporte une satisfaction qu'on ne retrouve pas dans la grande distribution.

**Journaliste** : Grâce à son expérience, il a su faire passer quelques idées marketing aux agriculteurs. Comme ces caddies qui facilitent les achats des clients. Ils en ont acquis une vingtaine, des modèles dernier cri aux couleurs flashy.

**Pascal Terroux** : En termes de volume, c'est ce qui nous faut maintenant. On avait commencé avec ça, c'était bien.

**Denis Digel** : On est paysans, on ne connaît pas ces choses-là. Et donc on ne savait pas qu'il fallait des caddies. Beaucoup d'agriculteurs... enfin, on se pose des questions : est-ce qu'il faut le faire ou pas ? Est-ce qu'on n'est pas trop supermarché et pas magasin de producteurs ? Et puis finalement, chez nous aussi, on est entrés dans ce milieu-là, dans ce commerce-là, et puis finalement il faut les mêmes commodités pour nos consommateurs.

**Journaliste** : Pour séduire les clients, Pascal a aussi mis en place une carte de fidélité : pour 300 euros d'achat, 10 euros offerts. En rayon, c'est donc pratique comme un supermarché classique, mais en coulisse, le fonctionnement n'a rien à voir. Chaque matin, avant l'ouverture, ce sont les producteurs eux-mêmes qui s'occupent de l'approvisionnement, c'est plus économique.

**Pascal Terroux** : Bon, Marie-Pierre, bon ça ira pour la mise en rayon, alors... hein ?

**Journaliste** : Ici, les chefs de rayon, ce sont les agriculteurs, alors c'est eux qui décident des produits qu'ils apportent.

**Pascal Terroux** : Est-ce que tu sais, toi, ce qui sort le mieux chez toi ?

**Homme** : C'est vrai que bon, fraise, c'est toujours une confiture qui tourne bien. Après, on a des confitures comme coing mais c'est pas...

**Journaliste** : Une organisation inédite où certains rayons peuvent parfois se retrouver vides, ce qui a tendance à stresser l'ancien de la grande distribution.

**Pascal Terroux** : On intègre plus ça dans la grande distribution puisqu'on n'a aucun souci d'approvisionnement, en général. Quand on a une rupture d'un côté, on va chercher de l'autre. Ici, c'est le cas. J'ai un seul producteur de fraises. Si je suis en rupture de fraises, ben je n'en ai pas.

**Journaliste** : Pascal n'a pas la main sur l'approvisionnement de son magasin. Encore plus étonnant, il ne fixe pas non plus le prix de vente des produits. Là encore, c'est l'agriculteur qui décide. Et ça change tout.

## Leçon 4 : #mieuxmanger

### ► Piste 12. Activités 7 et 8

**Présentateur** : Bonjour Fiona Moghaddam.

**Fiona Moghaddam** : Bonjour.

**Présentateur** : C'est un phénomène qui prend de plus en plus d'ampleur : celui des applications mobiles de consommation. Elles permettent aux consommateurs de vérifier les composants des produits qu'ils achètent en magasin, notamment des produits alimentaires. Des applis jusqu'à présent créées par des particuliers, mais la grande distribution s'y met aussi. Mon appli pour mieux manger, c'est donc le sujet de votre hashtag.

**Fiona Moghaddam** : Alors, comment fonctionnent ces applications ? C'est très simple : vous la téléchargez, vous prenez n'importe quel produit dans votre supermarché, le scannez avec votre appli, et il en ressort, en fonction de celle choisie, une note, la composition ou encore les substances pouvant être nocives dans le produit. Démonstration avec Cécile, qui fait partie des trois pour cent de Françaises et Français qui utilisent quotidiennement l'une de ces applications pour leurs courses.

**Cécile** : Je m'intéresse à des biscuits bien connus pur beurre, je passe le code-barres dans l'application et immédiatement on me dit « mauvais ». C'est le gras, mais surtout il y a aussi trop de sel, trop de sucres, et surtout des additifs dont un douteux, c'est l'arôme opaque. Donc du coup je vais pas le prendre et ce qui est bien, c'est qu'en plus j'ai des alternatives de différentes marques. Là, j'en ai plus de dix qui va du rayon bio, essentiellement, mais pas que, des fois on peut être surpris et avoir des marques de grande distribution. Celui-là, c'est celui qui est recommandé. Voilà, il est excellent. Du coup avec une note de quatre-vingt-dix sur cent, ben celui-là, par exemple, je vais le prendre.

**Fiona Moghaddam** : La jeune femme a changé ses habitudes alimentaires avec cette appli, c'est aussi ce qu'ont fait de nombreux internautes dont vous pouvez retrouver les témoignages sur le site Internet de France Culture. Pour référencer tous ces produits, la plupart des applications se basent sur les données d'une autre application créée en 2012, Open Food Facts, fondée par Stéphane Gigandet : elle référence aujourd'hui trois cent quatre-vingt mille produits en France, six cent mille dans le monde, tout cela grâce aux citoyens.

**Stéphane Gigandet** : Principalement, ce sont les consommateurs qui entrent les données dans la base. C'est comme ça qu'on a commencé. Pendant les cinq premières années, c'était exclusivement comme cela qu'on fonctionnait. Depuis, on travaille aussi en direct avec certains producteurs qui acceptent de nous fournir les données sur leurs produits. Donc, par exemple, Fleury Michon, les magasins U nous envoient des fichiers qui contiennent des informations sur leurs produits avec des photos et on les met directement dans la base Open Food Facts. Ça permet d'avoir des données qui sont à jour et d'avoir des données plus complètes. Donc nous, on encourage bien sûr tous les producteurs à être transparents et à nous transmettre les informations sur leurs produits.

**Fiona Moghaddam** : Stéphane Gigandet, qui raconte en une de franculture.fr comment lui est venue l'idée de référencer les produits alimentaires. Aujourd'hui, les consommateurs réclament donc plus de transparence, ils sont en pleine crise de confiance envers l'industrie agroalimentaire, d'où le succès des applications de consommation pour Nathalie Damery de l'Observatoire Société et Consommation.

**Nathalie Damery** : La méfiance, notamment à l'égard des produits agroalimentaires, s'est fortement accrue ces derniers temps. Elle s'est d'autant plus accrue que, en parallèle est montée une offre de produits locaux, bio, sans gluten ou autres, et donc ça a installé non seulement le sentiment que les consommateurs avaient raison d'être méfiants mais qu'en plus l'offre répondait

à cette attente. Donc c'est un double effet de méfiance qui s'est installé. Ces applications, en fait, fonctionnent comme des garants qui me permettent de savoir si le produit est bon pour ma santé ou pas.

**Présentateur** : Et ces garants n'ont-ils pas leurs limites, Fiona Moghaddam ?  
**Fiona Moghaddam** : Si, il y en a évidemment plusieurs. Peut-être la principale, pour l'UFC-Que Choisir, c'est la vérification des données sur les produits, qu'elles soient indiquées par les consommateurs ou fournies directement par les fabricants. Olivier Andraut est chargé de mission alimentaire et nutrition à l'UFC.

**Oliver Andraut** : Nous militons pour que il puisse y avoir un espace de dialogue sous la responsabilité des pouvoirs publics parce que si ces bases de données ne font, finalement, que ressortir les informations réglementaires qui sont déjà présentes sur les emballages, cela a assez peu d'intérêt. En revanche, si elles permettent de calculer le nutriscore qui est l'étiquetage nutritionnel simplifié officiel en France, malheureusement pas obligatoire, si on peut le calculer de manière plus fiable, ça serait très intéressant. Et pour nous, cela doit se faire sous la responsabilité des pouvoirs publics pour garantir déjà la fiabilité des informations. Imaginez, par exemple, qu'un fabricant donne des informations qui soient plus favorables pour lui ? Donc il est clair qu'il faut qu'il y ait des contrôles aussi.

**Fiona Moghaddam** : Et sur les réseaux sociaux, plusieurs d'entre vous s'inquiètent du devenir de leurs données personnelles avec ces applications. Que deviennent toutes ces listes de produits scannées ? Sont-elles utilisées à des fins publicitaires ? La CNIL, Commission nationale informatique et libertés, rappelle qu'il y a des règles strictes en la matière à respecter sous peine de sanctions.

**Présentateur** : Mon appli pour mieux manger, c'est votre hashtag, Fiona Moghaddam, de cette semaine, donc c'est sur le site Internet de France Culture.

## DOSSIER 3. Prenons soin de nous

### Leçon 1 : Un don d'un genre spécial

#### ► Piste 13. Activité 7

**Documentariste** : « Il était une fois la PMA. » On a vu dans les précédents épisodes ce que signifiaient ces trois lettres et quel parcours du combattant elles impliquaient souvent. On continue notre exploration. Et dans ce troisième épisode, on s'intéresse à la vie des gamètes, de la congélation au don. Un documentaire d'Elodie Font, réalisé par Charlene Nouyoux pour *Cheek Magazine*.

**Générique** : *Où il est le bébé ? Ah, le voilà ! Une question qui est très simple : on a beaucoup de mal à comprendre ce que le président veut sur ce dossier... Alors, je vais vous demander : est-ce qu'en 2018, oui ou non, la PMA sera ouverte à toutes les femmes en France ? Évidemment, c'est un engagement de campagne. Je ne souhaite pas qu'on évolue... J'y suis plutôt favorable, mais il m'a fallu du temps.*

**Céline Dion** : Peut-être que bon, moi, je pensais que d'avoir des enfants, c'était facile. Pour moi, il n'y avait pas de limite. J'arrivais à tout faire puis là, j'ai eu besoin d'aide. Je me sentais un peu mal. Comment ça, je ne peux pas avoir un enfant ? Comment ça, je ne peux pas faire un enfant ? Comment ça, je peux pas faire ça seule ?...

#### ► Piste 14. Activités 8 et 9

**Documentariste** : Ils s'aiment ; ça, c'est sûr. Je vous avais promis qu'il y aurait de nouveau un peu de Céline dans ce nouvel épisode d'« Il était une fois la PMA ». Céline Dion, première artiste au Canada à parler de ses difficultés à avoir un enfant. Cette fois, nous nous intéressons au don. Ce n'est pas l'épisode le plus simple, parce qu'il mérite de se plonger dans des chiffres pour mieux comprendre les arguments des uns et des autres. Quelle est la politique du don en France ? Nous avons rencontré une donneuse : Harmonie a donné une fois ses ovocytes. Je précise « une fois », mais de toute façon, les hôpitaux français encouragent à ne pas faire plus de deux dons. Harmonie a trente-six ans, nous nous sommes donné rendez-vous dans un café à l'ouest de Paris.

**Harmonie** : C'est quelque chose que je ne connaissais pas, dont je n'avais jamais entendu parler, que j'ignorais complètement, jusqu'au jour où j'ai été un peu confrontée à des difficultés pour avoir un enfant. J'ai eu mon fils sans problème, je suis tombée enceinte du jour au lendemain, et quand on a décidé avec mon mari de faire le deuxième, on s'est dit : « Bon, ben ça n'a pas posé de problèmes pour le premier, ça ne posera pas de problème pour le deuxième, tout va bien. » Et en réalité, je suis tombée enceinte très très vite du deuxième et j'ai fait une fausse couche, et derrière j'ai eu pas mal de problèmes, enfin, de pathologies liées à la fausse couche, et donc là je me suis retrouvée dans un parcours de chirurgie réparatrice, entre guillemets, pour remettre un peu tout ça en ordre. Et puis quand tout ça s'est réglé, quand les médecins ont dit « O.K., c'est bon, maintenant vous pouvez réessayer d'avoir un enfant », là, ils ont commencé à me faire des analyses hormonales et là, on m'a dit : « Ah, ouais, mais en fait vous êtes en train de... Vos dosages hormonaux sont pas bons du tout et si ça se



trouve, vous ne pourrez pas avoir d'enfant. »

**Documentariste** : Et vous aviez quel âge à ce moment-là ?

**Harmonie** : Et à ce moment-là, j'ai trente-quatre ans. Et de ce fait, ben ma question a été : « O.K., donc, si ça se confirme, quelle est la solution ? » Ben, la solution, ce serait le don d'ovocytes. Et donc là j'ai commencé à m'intéresser au don d'ovocytes, et là je me suis rendue compte de la galère énorme que c'était côté receveuse pour avoir ce don d'ovocytes. Et donc, à ce moment-là, je me fais la promesse : eh bien si j'arrive à avoir quand même un enfant, je donnerai mes ovocytes. Et ô miracle, l'été, je suis tombée enceinte de jumeaux, naturellement. Donc voilà, donc ça a été le grand coup de bol.

**Documentariste** : Elle accouche et deux mois plus tard, elle dépasse sa phobie des piqûres. Donner, ce n'est pas extrêmement simple. Il y a – que vous soyez un homme ou une femme – un entretien, des examens médicaux, une enquête génétique, un rendez-vous avec un psy, et si vous êtes une femme, la préparation de l'opération et de l'anesthésie et la stimulation hormonale : des médicaments, des piqûres pour que le nombre d'ovules soit le plus élevé possible le jour où ils vous sont prélevés. Il y a aussi un âge limite pour donner ses gamètes : 45 ans pour les hommes, 37 pour les femmes. Être en bonne santé et avoir l'accord de son conjoint si conjoint il y a. Et encore, si ça vous semble compliqué, dites-vous que jusqu'en 2015, il fallait aussi avoir déjà eu un enfant, mais ce n'est plus le cas aujourd'hui. Pour Harmonie, il s'agit juste d'un don de cellules, rien de plus – elle le compare même avec le sang et les plaquettes qu'elle a déjà donnés – mais quand même, il y a une question qui remonte régulièrement.

**Harmonie** : J'espère juste une chose, mais ça je ne le saurai jamais, c'est que mon don d'ovocytes ait abouti à des naissances, voilà. Quitte à encaisser la déception de me dire qu'il y a aucun enfant qui sont issus de ce don d'ovocytes, mais... mais j'aimerais bien savoir. Ça, j'aimerais bien le savoir. J'ai pas du tout la curiosité de savoir où, quand, comment, mais la curiosité de savoir sur ces ovocytes que j'ai donnés, combien ont donné naissance à un enfant. Moi, j'ai cette curiosité après coup, mais pendant toute la démarche, je ne me suis pas posé la question, parce que je savais que j'étais un chapitre dans une démarche qui est celle d'un couple qui galère depuis des années, qui a... qui a fait des tentatives d'autres choses avant d'en arriver au don d'ovocytes, qui a attendu pour son don d'ovocytes et que finalement, mon don, il s'inscrit comme un... ouais, juste un chapitre de toute leur histoire. Après, comment leur histoire elle se termine, ça, c'est leur histoire à eux, en fait, ce n'est pas la mienne, et c'est là où c'est important d'avoir ce recul-là, je pense.

## Leçon 2 : Entre progrès et crainte

### ► Vidéo n°3a. Activité 7

Moi, ça fait vingt ans que je travaille pour essayer de faire émerger la nanomédecine, vingt ans pour essayer de faire émerger un concept, un concept qui est de pouvoir détruire des cellules cancéreuses avec des nanoparticules. [...] Partout, on trouve des nanotechnologies partout. Mais on peut faire autre chose que de développer des objets communs. Avec les nanotechnologies, on peut aussi sauver des vies. Je vais vous raconter aujourd'hui deux expériences, deux événements qui ont marqué ces vingt dernières années dans mon parcours, à commencer par l'idée. Quelle idée ? Il y a à peu près quinze ans, dans mon bain, je réfléchissais et je me suis dit : on peut tuer des cellules cancéreuses avec des nanoparticules. Et tout simplement, ces objets sont tout petits, et si on arrive à les amener à l'intérieur de la cellule et qu'on arrive à les exciter, à les faire tourner, à les faire chauffer, alors, on peut détruire des cellules cancéreuses. C'est une idée toute bête mais si elle marche, on doit pouvoir soigner les gens qui ont un cancer avec ce type d'approche.

### ► Vidéo n°3b. Activité 8

Donc, la première expérience que j'ai réalisée – parce que je me disais : « il faut absolument montrer que ça marche, il faut absolument qu'on sache si c'est possible ou pas » – donc à l'université de Buffalo, j'ai décidé de développer des nanoparticules magnétiques – c'est la même chose que vos aimants que vous avez sur le frigo, sauf que c'est tout petit – et on les a envoyées par centaines de milliers, de milliards, à l'intérieur des cellules. Et ces particules, on leur a demandé deux choses : on leur a demandé d'être magnétiques, bien sûr, mais de pouvoir aller se coller sur le noyau de la cellule et sur la membrane. Et c'est ce que vous voyez ici, sur ce dessin : vous voyez, tout ce qui est en vert, c'est une cellule cancéreuse, et au milieu le noyau, qui est cerclé de rouge, et tous ces petits points verts, ce sont des milliers de nanoparticules. Alors, qu'est-ce que j'ai fait ? J'ai pris un aimant et je me suis dit : « Est-ce que ça va marcher ou pas... ? » J'approche cet aimant, je le fais tourner, et regardez : on arrive à faire tourner le noyau d'une cellule sans toucher à la cellule de l'extérieur parce qu'on a amené des petites particules à l'intérieur. C'est cool, non ? En même temps, vous me direz, à quoi ça sert de faire tourner les noyaux de cellules ? À

pas grand chose. Vraiment. Mais ça montre que ça marche. Et ça, c'est important. Et ça, ça a été un des moments vraiment importants. Parce que ce moment-là, à partir du moment où vous savez que ça marche, alors vous savez que vous avez réussi et vous pouvez continuer. Entre ce moment-là, dix ans plus tard, parce qu'il faut un peu de temps pour développer ce type d'approche, on a décidé de plutôt développer des approches pour soigner les patients, pour le traitement du cancer. Et le cancer, vous savez comment on traite le cancer aujourd'hui, avec de la radiothérapie, de la chirurgie, des chimiothérapies. Et la radiothérapie, c'est une technologie très puissante. On peut détruire n'importe quel type de cellule avec la radiothérapie. Si on envoie toute cette énergie dans la tumeur, c'est pour la détruire. Maintenant, comme vous le voyez sur cette figure, quand on essaye d'irradier une tumeur, on a aussi des tissus sains qui environnent cette tumeur. Donc, on crée des dégâts dans la tumeur, bien sûr, mais aussi à l'extérieur de la tumeur. Et c'est ça la limitation de la radiothérapie. Elle sauve beaucoup de gens aujourd'hui, mais dans un certain nombre de configurations, c'est difficile d'appliquer une dose qui permette de détruire complètement cette tumeur. Donc, la question clé, c'est : comment augmenter la dose dans la tumeur sans l'augmenter dans les tissus sains ? Donc on a décidé de développer des nanoparticules, des petits objets, toujours, pour pouvoir les amener évidemment à l'intérieur de ces cellules mais avec des fonctions bien précises. Ces particules, elles ont deux fonctions. La première, c'est de pouvoir absorber l'énergie des rayons X, et la deuxième, évidemment, c'est d'être le moins toxique possible puisque ce sont des objets qu'on va injecter chez les patients. Eh bien, regardons ce que font ces nanoparticules quand on les met en contact de cellules. Ici, vous avez deux cellules : une cellule cancéreuse à gauche et une cellule à droite, cancéreuse toujours, mais avec des nanoparticules. Donc, quand vous irradiez une cellule cancéreuse, vous allez détruire, créer des dégâts, un petit peu, à l'intérieur de cette cellule, et au final, si vous en mettez suffisamment, vous tuez la cellule. Quand vous mettez des nanoparticules, ce que vous voyez sur la droite, chaque petit point, ici, ce sont des centaines de nanoparticules qui ont pénétré cette cellule. Eh bien, en faisant ça, quand vous appliquez la radiothérapie, vous allez augmenter l'absorption, augmenter les dégâts et détruire plus efficacement cette cellule. Donc c'est une technologie très puissante, parce que ça permet physiquement d'améliorer l'efficacité de la radiothérapie. Et ce que l'on a fait, évidemment, c'est d'essayer de démontrer que ça marchait chez des patients. Et ça, c'est le deuxième moment le plus important. Quand avec toute votre équipe vous avez travaillé pendant dix ans et que vous arrivez au bout de ces dix ans à injecter un premier patient, c'est quelque chose d'assez émouvant.

### ► Vidéo n°3c. Activité 9

Alors, comment ça marche ? Reconnaissons-nous... Le sarcome des tissus mous, c'est l'indication que l'on essaye de traiter. C'est quoi, le sarcome ? Eh bien le sarcome, c'est une tumeur qui se développe dans le gras, dans les muscles, et on a généralement du mal à l'opérer chez certains patients. Donc on fait de la radiothérapie. On fait de la radiothérapie pour détruire cette tumeur, mais chez beaucoup de patients, cette radiothérapie n'est pas assez efficace. Donc je suis sûr que vous me voyez venir... On ajoute nos nanoparticules et l'idée, c'est de rendre la radiothérapie plus efficace pour rendre ces patients opérables. Et c'est ce que vous voyez, ici : vous avez, sur la gauche, un patient qui a reçu une injection de nanoparticules dans sa tumeur, donc la tumeur est en rouge et les nanoparticules en bleu. Et après, vous appliquez vingt-cinq séances de radiothérapie, comme habituellement, et vous arrivez à réduire cette tumeur. Dans ce cadre-là, de 65 %, ou 66 %, pardon. Et ça, c'est un effort énorme. Et ça, c'est vraiment les premiers signes que l'on peut avoir quelque chose qui va aider les patients aujourd'hui. Alors, on peut difficilement dire aujourd'hui qu'on va soigner et sauver tous ces patients, parce qu'on n'a pas encore traité assez de patients, mais c'est ce que l'on est en train de faire et on n'est pas très loin du but.

### ► Vidéo n°3d. Activité 10

Moi, ça fait vingt ans que je travaille pour essayer de faire émerger la nanomédecine, vingt ans pour essayer de faire émerger un concept, un concept qui est de pouvoir détruire des cellules cancéreuses avec des nanoparticules. [...] Partout, on trouve des nanotechnologies partout. Mais on peut faire autre chose que de développer des objets communs. Avec les nanotechnologies, on peut aussi sauver des vies. Je vais vous raconter aujourd'hui deux expériences, deux événements qui ont marqué ces vingt dernières années dans mon parcours, à commencer par l'idée. Quelle idée ? Il y a à peu près quinze ans, dans mon bain, je réfléchissais et je me suis dit : on peut tuer des cellules cancéreuses avec des nanoparticules. Et tout simplement, ces objets sont tout petits, et si on arrive à les amener à l'intérieur de la cellule et qu'on arrive à les exciter, à les faire tourner, à les faire chauffer, alors, on peut détruire des cellules cancéreuses. C'est une idée toute bête mais si elle marche, on doit pouvoir soigner les gens qui ont un cancer avec ce type d'approche.

Donc, la première expérience que j'ai réalisée – parce que je me disais : « il faut absolument montrer que ça marche, il faut absolument qu'on sache si c'est possible ou pas » – donc à l'université de Buffalo, j'ai décidé de développer des nanoparticules magnétiques – c'est la même chose que vos aimants que vous avez sur le frigo, sauf que c'est tout petit – et on les a envoyées par centaines de milliers, de milliards, à l'intérieur des cellules. Et ces particules, on leur a demandé deux choses : on leur a demandé d'être magnétiques, bien sûr, mais de pouvoir aller se coller sur le noyau de la cellule et sur la membrane. Et c'est ce que vous voyez ici, sur ce dessin : vous voyez, tout ce qui est en vert, c'est une cellule cancéreuse, et au milieu le noyau, qui est cerclé de rouge, et tous ces petits points verts, ce sont des milliers de nanoparticules. Alors, qu'est-ce que j'ai fait ? J'ai pris un aimant et je me suis dit : « Est-ce que ça va marcher ou pas... ? » J'approche cet aimant, je le fais tourner, et regardez : on arrive à faire tourner le noyau d'une cellule sans toucher à la cellule de l'extérieur parce qu'on a amené des petites particules à l'intérieur. C'est cool, non ? En même temps, vous me direz, à quoi ça sert de faire tourner les noyaux de cellules ? À pas grand chose. Vraiment. Mais ça montre que ça marche. Et ça, c'est important. Et ça, ça a été un des moments vraiment importants. Parce que ce moment-là, à partir du moment où vous savez que ça marche, alors vous savez que vous avez réussi et vous pouvez continuer. Entre ce moment-là, dix ans plus tard, parce qu'il faut un peu de temps pour développer ce type d'approche, on a décidé de plutôt développer des approches pour soigner les patients, pour le traitement du cancer. Et le cancer, vous savez comment on traite le cancer aujourd'hui, avec de la radiothérapie, de la chirurgie, des chimiothérapies. Et la radiothérapie, c'est une technologie très puissante. On peut détruire n'importe quel type de cellule avec la radiothérapie. Si on envoie toute cette énergie dans la tumeur, c'est pour la détruire. Maintenant, comme vous le voyez sur cette figure, quand on essaye d'irradier une tumeur, on a aussi des tissus sains qui environnent cette tumeur. Donc, on crée des dégâts dans la tumeur, bien sûr, mais aussi à l'extérieur de la tumeur. Et c'est ça la limitation de la radiothérapie. Elle sauve beaucoup de gens aujourd'hui, mais dans un certain nombre de configurations, c'est difficile d'appliquer une dose qui permette de détruire complètement cette tumeur. Donc, la question clé, c'est : comment augmenter la dose dans la tumeur sans l'augmenter dans les tissus sains ? Donc on a décidé de développer des nanoparticules, des petits objets, toujours, pour pouvoir les amener évidemment à l'intérieur de ces cellules mais avec des fonctions bien précises. Ces particules, elles ont deux fonctions. La première, c'est de pouvoir absorber l'énergie des rayons X, et la deuxième, évidemment, c'est d'être le moins toxique possible puisque ce sont des objets qu'on va injecter chez les patients. Eh bien, regardons ce que font ces nanoparticules quand on les met en contact de cellules. Ici, vous avez deux cellules : une cellule cancéreuse à gauche et une cellule à droite, cancéreuse toujours, mais avec des nanoparticules. Donc, quand vous irradiez une cellule cancéreuse, vous allez détruire, créer des dégâts, un petit peu, à l'intérieur de cette cellule, et au final, si vous en mettez suffisamment, vous tuez la cellule. Quand vous mettez des nanoparticules, ce que vous voyez sur la droite, chaque petit point, ici, ce sont des centaines de nanoparticules qui ont pénétré cette cellule. Eh bien, en faisant ça, quand vous appliquez la radiothérapie, vous allez augmenter l'absorption, augmenter les dégâts et détruire plus efficacement cette cellule. Donc c'est une technologie très puissante, parce que ça permet physiquement d'améliorer l'efficacité de la radiothérapie. Et ce que l'on a fait, évidemment, c'est d'essayer de démontrer que ça marchait chez des patients. Et ça, c'est le deuxième moment le plus important. Quand avec toute votre équipe vous avez travaillé pendant dix ans et que vous arrivez au bout de ces dix ans à injecter un premier patient, c'est quelque chose d'assez émouvant. Alors, comment ça marche ? Reconnaissons-nous... Le sarcome des tissus mous, c'est l'indication que l'on essaye de traiter. C'est quoi, le sarcome ? Eh bien le sarcome, c'est une tumeur qui se développe dans le gras, dans les muscles, et on a généralement du mal à l'opérer chez certains patients. Donc on fait de la radiothérapie. On fait de la radiothérapie pour détruire cette tumeur, mais chez beaucoup de patients, cette radiothérapie n'est pas assez efficace. Donc je suis sûr que vous me voyez venir... On ajoute nos nanoparticules et l'idée, c'est de rendre la radiothérapie plus efficace pour rendre ces patients opérables. Et c'est ce que vous voyez, ici : vous avez, sur la gauche, un patient qui a reçu une injection de nanoparticules dans sa tumeur, donc la tumeur est en rouge et les nanoparticules en bleu. Et après, vous appliquez vingt-cinq séances de radiothérapie, comme habituellement, et vous arrivez à réduire cette tumeur. Dans ce cadre-là, de 65 %, ou 66 %, pardon. Et ça, c'est un effort énorme. Et ça, c'est vraiment les premiers signes que l'on peut avoir quelque chose qui va aider les patients aujourd'hui. Alors, on peut difficilement dire aujourd'hui qu'on va soigner et sauver tous ces patients, parce qu'on n'a pas encore traité assez de patients, mais c'est ce que l'on est en train de faire et on n'est pas très loin du but.

## Leçon 3 : Une vie de sacrifice

### ► Piste 15. Activité 2

**Journaliste** : Le médecin qui s'occupera de vous un jour, peut-être, dans quelques années ; le jeune type que vous croiserez à l'hôpital après une opération ou une jambe cassée ; celui qui signera votre ordonnance : là, au moment où on se parle, il est sous l'eau. La rentrée des premières années a à peine eu lieu, mais il a sûrement fait une prépa avant, votre futur médecin. Il ne lèvera... il ne lèvera pas le nez de ses poly jusqu'en juin, il sait que cette année sera un enfer, parce que tout le monde lui a raconté, et qu'il le verra dans un film, donc, à partir d'aujourd'hui. Il rigolera sur certaines scènes, probablement, mais ça le fera beaucoup moins rire quand il le vivra, quand il comprendra que, oui, il faut s'acharner et faire le Jedi. Quand heu... lui aussi, il dira que : « Bah, celui qui pète les plombs, c'est dommage pour lui, mais enfin, ça fait une place de plus. » Quand il mettra ses émotions derrière cette phrase, ses émotions à lui : « Quand t'as envie de pleurer, tu mets ça dans une boîte, puis tu le ressorts après le concours. » Tout ça est extrêmement brutal... au fond, sûrement injuste. Alors, y a pas de relation de cause à effet, mais voilà que justement au moment où sort ce film, *Première année*, on reparle du numerus clausus. Voilà qu'on reparle d'un concours moins abrutissant, voilà qu'on parle de réformer ces études de médecine, voilà qu'on parle aussi de l'avenir des jeunes médecins dans les déserts médicaux. Études de médecine, pour former quoi, à qui, exactement, quel type de médecins veut-on finalement ? Capables d'absorber quoi ? À moins que ce soit pas si grave, finalement, cet abattage du début, parce qu'au final, c'est l'après qui compte... Tout ça, c'est à vous de nous le dire. Bienvenue dans *Le téléphone sonne*. [...] Pour vous répondre et pour discuter ensemble jusqu'à 20 heures ce soir : Thomas Lilti est là, bonsoir.

**Thomas Lilti** : Bonsoir.

**Journaliste** : Vous êtes le fameux réalisateur de *Première année*, en salle ce jour. Vous êtes aussi médecin, vous aviez fait *Hippocrate* avant, le film, et aussi *Médecin de campagne*. Bonsoir Jean-Luc Dumas. Ou Dumass ?

**Jean-Luc Dumas** : Dumas.

**Journaliste** : Eh ben voilà. Sans le « s ». Tiens, je vais l'enlever, d'ailleurs, pour éviter de vous le redire. Vous êtes l'ex doyen de l'UFR Santé de Bobigny. Et bonsoir Sébastien Spatola.

**Bastien Spatola** : Bonsoir. Moi, c'est Bastien.

**Journaliste** : Bastien.

**Bastien Spatola** : C'est pas grave !

**Journaliste** : Je vais vous appeler Sébastien, parce que c'est plus simple pour moi... !

**Bastien Spatola** : Allez-y, c'est pas grave.

**Journaliste** : Vous êtes vice-président du tutorat au C2P1 – on adore les jargons, en fac de médecine, visiblement – ça veut dire que vous aidez les premières années à passer le cap, en gros...

**Bastien Spatola** : C'est ça.

**Journaliste** : ... c'est ça que ça veut dire.

### ► Piste 16. Activité 3

**Journaliste** : Thomas Lilti, moi... moi j'ai une question, et surtout en vous écoutant, monsieur Dumas. Vous, vous dites : « Les étudiants organisent ça très bien, cette première année, c'est pas vraiment une année comme les autres, c'est une année de concours, etc. » Oui, mais quand je vous écoute, j'ai l'impression qu'on le fait exprès, en fait, que cette année soit pas une année comme les autres, donc le système le fait exprès, la fac le fait exprès, pour que cet écrémage existe, en fait, donc on n'aide pas, et c'est les étudiants qui s'aident les uns les autres, au final.

**Jean-Luc Dumas** : Non, y a ... Oui...

**Journaliste** : Je vous ai coupé la parole, monsieur Dumas. Allez-y, allez-y.

**Jean-Luc Dumas** : Déjà, c'est pas tout à fait normal que ce soit aux étudiants d'aider, et notamment les deuxième année, d'aider les première année qui arrivent en effet perdus, sans repères. Et quand on dit « les première année sont perdus, sans repères », on parle des primants, ceux qui arrivent du lycée, mais y a ceux qui redoublent, qui sont extrêmement favorisés sur... sur les primants. Euh... donc se met en place quand même une compétition entre tous ces étudiants, primants et redoublants, euh... qui est relativement injuste. Alors, c'est formidable, évidemment, le tutorat, c'est formidable. Mais on peut... ça soulève quand même le problème de pourquoi on a besoin d'étudiants en deuxième, troisième année qui viennent aider comme ça les première année. Ça prouve bien, quand même, qu'y a un... que cette année n'est pas du tout organisée, préparée pour ce concours qui est d'ailleurs... Et il faut quand même évoquer ce concours, l'absurdité de ce concours : parce que le concours en soi ne prépare pas du tout aux métiers de la santé, c'est vraiment un concours de sélection et d'élimination.

**Journaliste** : Et c'est pour ça qu'on n'aide pas, Jean-Luc Dumas, non ? C'est parce qu'on veut écrémer ? À ce moment-là...

**Jean-Luc Dumas** : Non...

**Journaliste** : ... c'est l'écraimage ? Il y a 2 500 personnes dans l'amphi, y en aura 300 qui passeront en deuxième année...

► **Piste 17. Activité 4**

**Journaliste** : Bonsoir Agnès.

**Agnès** : Bonsoir.

**Journaliste** : On vous écoute Agnès. Soyez la bienvenue.

**Agnès** : Je voulais juste témoigner de mon expérience, qui est un petit peu ancienne puisque j'ai été diplômée... enfin je... j'ai fait ma première année il y a dix ans maintenant, et juste pour... pour rebondir par rapport à cette première année, mais aussi par rapport aux suivantes, parce qu'en fait, c'est vrai que la première année, tout le monde en parle, c'est une année qui est très difficile, etc., mais la suite des études de médecine est pas si simple. Et en fait, elle demande de toute façon énormément de travail, énormément d'investissement. Alors c'est plus du bachotage, mais c'est plus un système d'apprentissage, mais qui va être très très... qui demande énormément d'investissement, et voilà, c'est... Contrairement à ce qu'on peut avoir parfois comme impression, qu'une fois qu'on a passé la première année, tout va bien, on est forcément médecin, ben... c'est des années qui sont difficiles, qui sont fatigantes...

**Journaliste** : Ouais.

**Agnès** : ... qui font qu'on n'a plus beaucoup de vie à côté. Et ça dure dix ans. Voilà.

**Journaliste** : On a bien compris, Agnès, et c'est bien de le rappeler. Heu...

**Bastien Spatola**, on a l'impression, effectivement, que quand on a passé la première année, c'est bon, on est... on est rangé des voitures : loin s'en faut.

**Bastien Spatola** : Eh ben... moi j'ai toujours l'impression que c'est un eldorado, maintenant, heu...

**Journaliste** : Ah oui !

**Bastien Spatola** : Ouais, voilà.

**Journaliste** : Vous avez retrouvé le sommeil...

**Bastien Spatola** : Ouais, c'est ça.

**Journaliste** : Vous lisez des livres qui ne sont pas des livres de médecine...

**Bastien Spatola** : Je sors dans la rue, je vois le soleil, c'est...

**Journaliste** : Le truc de fou !

**Bastien Spatola** : ... incroyable. Non, donc là je suis encore dans mon petit nuage. C'est pas encore la rentrée pour les deuxième année de médecine, donc j'me rends pas compte encore de la charge de travail...

**Journaliste** : Profitez-en, ça ne va pas durer...

**Bastien Spatola** : Carrément ! Heu... j'me rends pas encore compte de la charge de travail donc... Ouais, j'me leurre pas, j'imagine que c'est du travail pendant dix ans et que ça va être conséquent.

**Journaliste** : Mais c'est bien de le rappeler, Thomas Lilti.

**Thomas Lilti** : Oui, les études de médecine sont des études difficiles. Elles sont difficiles à cause de ce qu'on y apprend, le rapport aussi à la maladie, à la mort, dès qu'on arrive à l'hôpital, mais elles sont difficiles aussi parce qu'y a, je crois, hein, c'est mon point de vue en tout cas, une tradition de la formation et de l'enseignement qui se fait de façon un peu violente dans les études de médecine. C'est une tradition qui on retrouve... qui se fait quand même un peu et souvent à base de... d'humiliations, parfois, et je crois que ça participe à la difficulté. Et surtout, il faut rappeler qu'en fin de sixième année, y a à nouveau un examen classant mais qui est un concours, à nouveau, en fait, pour les spécialités qui... Encore deux ans de... où on se confronte, où on rentre en compétition avec les autres étudiants, donc cet esprit de compétition est quand même quelque chose de très répandu tout au long des études de médecine et moi, je pense que c'est pas sans conséquence sur les sujets qu'on a évoqués tout à l'heure : les médecins, les déserts médicaux, le fait qu'on n'a pas de médecin là où faut qu'il y ait des médecins. Je pense que c'est lié aussi à cette façon de les former.

## Leçon 4 : Se soigner au naturel

► **Piste 18. Activités 6, 7 et 8**

**Journaliste** : Et vous accompagner au quotidien dans ces questions que vous pouvez vous poser, avoir des experts qui sont là pour vous répondre, c'est notre but tous les jours dans *La Vie en bleu*, à partir de 9 heures. Aujourd'hui, Frédéric Donatelli, hypnothérapeute, qui est là pour vous accompagner, répondre à vos questions et vous éclairer sur la manière dont vous pouvez utiliser l'hypnose. 03 88 25 15 15 pour toutes vos questions, justement. Vous vous interrogez sur des angoisses que vous avez ? Est-ce que vous pouvez peut-être résoudre cela avec l'hypnose ? Il est là pour vous accompagner, pour vous répondre. On va reprendre peut-être l'explication de ce qu'est l'hypnose à la base, parce que c'est vrai que souvent on a cette image de... perte de contrôle, on va être manipulé par

quelqu'un, ça fait un petit peu peur.

**Frédéric Donatelli** : Oui, c'est ces appréhensions qu'ont certaines personnes, mais... ce qui est totalement faux, en fait. On perd pas le contrôle pendant l'hypnose. L'hypnose, ce qu'il faut rappeler, c'est un état modifié de conscience, c'est quelque chose que vous vivez toute seule, ou tout seul, entre six et huit fois par jour. C'est quelque chose... à un moment donné, dans la journée, dans lequel vous décrochez. C'est souvent quand quelqu'un vous parle, et puis vous lui expliquez : « Ben non, excuse-moi, j'étais dans mes pensées, dans mes songes. » Ou alors lorsque vous êtes en voiture ou lorsque vous lisez un bouquin, à un moment donné, vous reprenez conscience, et en reprenant conscience, on s'aperçoit qu'on a zappé un moment de temps. Voilà. Enfin, quinze, vingt, trente secondes. Et là, vous étiez dans une espèce de dissociation entre le conscient et l'inconscient, ce qui fait que vous étiez dans une espèce d'autohypnose, très légère, mais déjà dans un état de décrochage.

**Journaliste** : Mais dans un cas... dans un cas d'hypnose, on reste quand même conscient de tout ce qui se passe, on n'est pas... on n'est pas, comme on peut l'imaginer, dans un sommeil profond où on n'a aucun souvenir ?

**Frédéric Donatelli** : Non, tout à fait, on reste exactement à l'écoute. Soit les gens s'imaginent, le fait de voir les personnes allongées ou les yeux fermés, qu'ils sont en train de dormir, en fait ils ne dorment pas, ils entendent tout. Et le corps se déconnecte. L'inconscient monte à la surface et prend le contrôle, on va dire quelque part... un petit peu comme ça. Il prend le contrôle du corps, et à partir de là, on peut travailler avec l'inconscient. Et l'inconscient, on va aller voir son réservoir de ressources, on va aller voir ses problématiques et on va travailler effectivement sur des phobies, sur des angoisses, sur le manque de confiance. Beaucoup, beaucoup de personnes ont un manque de confiance. C'est professionnel, personnel, d'ordre même affectif, souvent. Et là, on va aller voir l'inconscient. Les gens se rendent compte qu'effectivement le corps est très très lourd, certains... certaines personnes ont même des fourmillements dans le corps, les mains, les bras, même des fois les jambes. Et en se relevant, eh ben, ils ouvrent les yeux sur un nouveau regard, une nouvelle perception des choses, un nouveau ressenti, et c'est souvent pour eux une très grande surprise. Soit on me dit : « Waouh, c'est une très belle expérience ! » Ils sont partis avec, pour certains, des aprioris, pour se rendre compte qu'après, ben ils vont beaucoup beaucoup mieux. C'est pas de la magie, qu'on soit d'accord, l'hypnose, je rappelle quand même que c'est pas de la magie, c'est pas : on claque des doigts, la personne est transformée. Des fois, il faut quelques séances, quand même.

**Journaliste** : C'est un processus. Et justement, pour avoir eu personnellement la chance de faire un petit peu d'hypnose avec vous, Frédéric, on a à un moment, oui, notre corps qui répond à quelque chose qu'on ne maîtrise pas forcément. Mais ce n'est pas un lâcher-prise total, on reste... enfin, c'est comme vous disiez, c'est un processus, c'est-à-dire au début on va pas forcément réagir d'un coup à tout ce que vous nous proposez.

**Frédéric Donatelli** : Oui, exactement, tout à fait. Le fait que le conscient entend tout, que vous entendez tout, il y a toujours... une sécurité, on va dire, c'est un fusible. Ce qui fait que si demain on vous met en hypnose et qu'on vous demande votre carte de crédit, votre conscient l'analyse, va se dire : « Mais pourquoi il me demande ma carte de crédit ? Qu'est-ce qui se passe sous hypnose ? » Et vous allez remonter, comme... reprendre de l'oxygène quand vous seriez dans une piscine profonde, ben là vous allez reprendre conscience en vous disant : « Non, ça, je ne fais pas. » Automatiquement. Donc on ne fait pas aux gens ce qu'ils ne veulent pas faire, en gros. C'est pour ça qu'il faut qu'il y ait une démarche personnelle, une envie. Comme les gens qui veulent arrêter de fumer : on va pas claquer des doigts, et la personne repart, elle a plus envie de fumer. Oui, c'est l'envie d'arrêter, effectivement, le protocole. Le conscient va valider tout le travail que l'inconscient va faire derrière. C'est pour ça que, souvent, c'est une très belle réussite... « Je vais juste chercher de la magie » parce que le mari ou la femme ont dit : « Va arrêter de fumer ! » Donc voilà, c'est...

**Journaliste** : Il y a un petit peu de magie quand même au final... !

## DOSSIER 4. À corps et à cri

### Leçon 1 : #bodypositive

► **Vidéo n° 4. Activités 2 et 3**

**Journaliste** : Séance photo pour Ely Lemieux, une jeune femme de 26 ans.

Gens clichés se retrouveront sur son profil Instagram qui compte plus de 30 000 abonnés.

**Ely Lemieux** : À un niveau différent, j'ai quand même été une des premières à vraiment faire que bon, ça va vite sur Internet, on partage un petit moment de confiance en soi, là. Que tu fasses large, extra large, 4 X large... C'est normal de s'aimer.

**Journaliste :** Ely Lemieux est ce qu'on appelle une influenceuse. Les influenceurs ont un large auditoire sur les réseaux sociaux. Parfois, ils sont porte-parole d'une entreprise et vantent leurs produits. À d'autres moments, ils affichent simplement ce qu'ils aiment. Ely, elle, veut avant tout faire la promotion d'un corps en santé.

**Ely Lemieux :** 75 % de ce qui est socialement correct, comme le corps très mince, sont encore très présents. Mais je pense que l'autre 25 %, qui est plus des filles comme moi, des filles qui brisent vraiment comme le genre de modèle correct, il y en a de plus en plus, c'est ça qui est fun.

**Journaliste :** En effet, de plus en plus de femmes rondes, des blogueuses, des mannequins, au Québec et partout dans le monde, tentent de redéfinir les standards de beauté sur les médias sociaux. Édith, Emily, Jessica et Vanessa ont cet objectif en commun.

**Vanessa Duchelle :** Quand j'étais jeune, j'avais pas de modèle. Je regardais la télévision, pis je voyais personne qui me ressemblait. Donc avec le temps, je me suis dit : « Je veux créer ça pour la génération des plus jeunes. »

**Édith Bernier :** J'étais tannée de voir toujours la même captation au soleil, au yoga, des filles en bikini sur la plage au coucher du soleil, donc je vais essayer de la recréer, de leur offrir une autre imagerie.

**Journaliste :** De nombreuses études démontrent que les réseaux sociaux peuvent nuire à l'estime de soi. Ces influenceuses sont des exemples à suivre, selon cette psychologue spécialisée dans les problèmes d'image corporelle.

**Stéphanie Léonard :** C'est que ça s'immisce, dans notre authenticité, dans notre unicité, et ça, c'est un message, c'est dommage, mais un peu nouveau : ces personnes-là qui ont une tribune, qui ont cette chance-là en fait de pouvoir promouvoir un message complètement à l'opposé de la pression qu'on ressent.

**Emily Roy :** J'ai commencé à mieux me sentir dans mon corps, à mieux m'accepter, quand j'en ai vu d'autres comme moi, qui reflétaient cette image-là de confiance, d'acceptation.

**Jessica Prudencio :** C'est important de voir tous les types de femmes, dans le fond, parce qu'il y a des femmes grosses, y'en a qui sont belles, mais on les voit très peu.

**Vanessa Duchelle :** On ne veut pas promouvoir ça, l'obésité, nous autres, on veut juste promouvoir le fait d'être bien dans sa peau.

**Journaliste :** Au Québec, un adolescent sur deux n'aime pas son corps. Ely Lemieux leur lance ce message,

**Ely Lemieux :** Tout le temps qu'on perd à focuser sur notre image corporelle, que ce soit positif, négatif, ben, il y a d'autres choses qui se passent pendant ce temps-là et pis c'est là que la vie commence.

**Journaliste :** Ici Marie-Laurence Delainey de Radio Canada, Montréal.

## Leçon 2 : Visibles et invisibles

### ► Piste 19. Activités 7 et 8

J'avais raconté cette histoire sous forme de livre, de roman, et puis voilà, j'avais envie d'y mettre des dialogues, et puis on développe aussi des personnages, on fait le zoom sur certains personnages. C'est vraiment le scénario qui m'intéressait, et puis finalement quand t'écris un scénario, que tu connais bien l'histoire et puis que t'écris chaque dialogue, chaque scène, tu commences à imaginer des mouvements de caméra, des mouvements d'acteurs, tu commences à imaginer des figures, etc. Donc finalement je suis allé au bout du projet et donc j'ai coréaliser aussi le film avec mon pote Medhi Idir.

Le handicap, c'est quand même un sujet un peu tabou encore, qu'on ne connaît pas bien, et là on est au cœur du handicap, on est... voilà, on passe, on est... c'est un huis clos dans un centre de rééducation avec des personnes lourdement handicapées, paraplégiques, tétraplégiques, traumatisés crâniens, voilà. Déjà, c'est faire connaissance avec l'intimité du handicap et notamment le quotidien qu'on ne connaît pas forcément. On n'a pas étudié les sujets les plus intimes, notamment le... voilà, le quotidien, même les gestes les plus élémentaires comme se laver, aller aux toilettes, s'habiller, manger, comment on fait quand on est tétraplégique et qu'on n'est pas autonome. Donc ça, si on refuse de parler de comment on va aux toilettes, on passe à côté de l'essentiel, parce que c'est quoi le premier truc d'un tétraplégique, c'est qu'il ne peut pas être tout seul dans les gestes les plus intimes. Donc ça, évidemment, on tenait à l'aborder, même de manière des fois avec de l'autodérision, en tout cas, voilà, on a essayé d'éduquer aucun sujet lié au handicap.

Mais après, une fois qu'on est dans l'intimité de son handicap, c'est montrer que ce handicap il est aussi plein de vie, plein d'humanité, plein d'énergie, et notamment plein d'humour. Faut savoir que le milieu handicapé, ben voilà, c'est un milieu où on rigole beaucoup, avec un humour des fois très très dur, très noir, mais en tout cas y a énormément d'humour, ça ce n'est pas moi qui l'ai inventé, c'est pas moi qui ai décidé de faire un film drôle sur le handicap : le handicap,

voilà, il regorge de vannes, de chambrettes entre les personnes handicapées, et ça, c'était aussi un des objectifs, de montrer cette vitalité-là.

À un moment, le personnage de Farid, dans le film, il dit ça, il dit à son pote : tu verras... tu verras, le handicap restera toujours ta première identité et après, seulement, si les gens passent du temps avec toi, ils découvriront que t'es un handicapé qui a de l'humour, un handicapé caillera, un handicapé beauf, un gros con, etc., c'est-à-dire un être humain normal et avec toutes les variétés d'êtres humains qu'on peut trouver, ben c'est les mêmes en fauteuil roulant. Donc voilà, j'espère que les gens en sortant de là se seront dit ben voilà, on a passé une heure quarante de film avec des êtres humains avant tout. Il se trouve qu'ils sont dans un contexte particulier qu'est le handicap, mais c'est avant tout des êtres humains. Et peut-être, quand ils sont sortis du film et qu'ils ont croisé dans la rue quelqu'un en fauteuil roulant, ben peut-être qu'ils l'ont regardé un peu différemment en se disant : tiens, j'ai l'impression d'un peu mieux comprendre ce qu'il peut vivre.

Bien sûr, c'est très important de faire ce genre de journée. Ça me paraît essentiel à la fois pour éveiller les consciences, pour montrer aux personnes dites valides : ah bah tiens, oui, tiens ça, ça je n'avais pas pensé à ça, c'est vrai que les personnes en fauteuil roulant sont confrontées à ça, à ça, ou les personnes aveugles peuvent pas faire ça, voilà, ça continue d'éveiller les consciences, et surtout une journée comme ça, ça permet de mélanger les gens. Le monde du handicap, c'est encore un monde un peu tabou, on n'en parle pas beaucoup, on ne connaît pas bien leur quotidien, et ben si ce genre de journée, voilà, peut permettre d'échanger, que les gens dans les deux sens échangent leurs problématiques, leurs envies, leurs idées, leurs contraintes, ben voilà, j'aime bien que les gens se parlent, donc une journée comme ça, je pense que ça va dans le bon sens.

Et puis surtout, ben voilà, amusez-vous, parce que j'imagine cette journée-là elle est faite pour ça aussi, donc à bientôt, amis courbevoisiens.

## Leçon 3 : Le langage du corps

### ► Piste 20. Activités 2 et 3

**Grand Corps Malade :** Ça s'appelle *Le langage du corps*.

Le corps humain est un royaume où chaque organe veut être le roi  
Y'a le cœur, la tête, les couilles, ça vous le savez déjà  
Mais les autres parties du corps ont aussi leur mot à dire  
Chacun veut prendre le pouvoir et le pire est à venir  
Il y a bien sûr la bouche qui a souvent une grande gueule  
Elle pense être la plus farouche mais se met souvent le doigt dans l'œil  
Elle a la langue bien pendue pour jouer les chefs du corps humain  
Elle montre les dents, c'est connu, mais n'a pas le cœur sur la main  
Seulement la main n'a pas forcément le monopole du cœur  
Elle aime bien serrer le poing, elle aime jouer les terreurs  
Elle peut même faire un doigt, elle ne fait rien à moitié  
La main ne prend pas de gants et nous prend vite à contre-pied  
Le pied n'a pas de poil dans la main mais manque d'ambition  
Au pied levé je dirais comme ça que le pied n'a pas le bras long  
Les bras, eux, font des grands gestes pour se donner le beau rôle  
Ils tirent un peu la couverture mais gardent la tête sur les épaules

Quand la bouche en fait trop la main veut marquer le coup  
Pour pas prendre sa giflle la bouche prend ses jambes à son cou  
La bouche n'a rien dans le ventre, elle préfère tourner le dos  
Et la main sait jouer des coudes, la tête lui tire son chapeau  
Mais l'œil n'est pas d'accord et lui fait les gros yeux  
Ils sont pas plus gros que le ventre mais l'œil il sait ce qu'il veut  
Car l'œil a la dent dure, le corps le sait, tout le monde le voit  
À part peut-être la main qui pourrait bien s'en mordre les doigts  
Et la jambe dans tout ça eh bien elle s'en bat les reins  
Elle est droite dans sa botte et continue son chemin  
Personne ne lui arrive à la cheville quand il s'agit d'avancer  
Même avec son talon d'Achille, elle trouve chaussure à son pied  
Les pieds travaillent main dans la main et continuent leur course  
Jamais les doigts en éventail, ils se tournent rarement les pouces  
Ça leur fait une belle jambe toutes ces querelles sans hauteur  
Les pieds se foutent bien de tout ça, loin des yeux loin du cœur

Pour raconter l'corps humain, rien n'est jamais évident  
Je m'suis creusé la tête et même un peu cassé les dents  
Alors ne faites pas la fine bouche, j'espère que vous serez d'accord  
Que c'texte est tiré par les cheveux, mais que petit à petit il prend corps  
J'n'ai pas eu froid aux yeux mais je reste un peu inquiet

Je croise les doigts pour qu'au final je retombe sur mes pieds  
Ne soyez pas mauvaise langue même si vous avez deviné  
Que pour écrire ce poème je me suis tiré les vers du nez

**Augustin Trapenard** : C'est une fable, en fait, Grand Corps Malade ?  
**Grand Corps malade** : C'est une fable, c'est le langage du corps. Dans ce titre-là, sur l'album, il y a aussi un refrain qui dit : « *On peut être timide ou on peut parler fort. D'toutes façons ce qui décide c'est le langage du corps.* » Donc voilà, c'est quand le corps reprend le dessus.

► **Vidéo n° 5. Activités 7 et 8**

**Thibault** : Bonjour Marilène !

**Marilène** : Bonjour Thibault, bonjour Gontran !

**Thibault** : Je parle souvent avec les mains, je croise souvent les bras, je hausse souvent les sourcils, je me touche le menton ou le nez. Qu'est-ce que ça traduit tout ça ? La communication non verbale, c'est vraiment... c'est 60 % de la communication du corps humain, finalement.

**Marilène** : Voilà ! Qui est très importante. Qui est très importante, et on n'a pas tout à fait toujours conscience, justement, des gestes que l'on fait. Mais il faut savoir qu'en fait ça traduit votre état émotionnel en fonction du moment, du contexte où ça se présente. Je pense à quelque chose d'important, un entretien d'embauche, par exemple. Voilà ! Voilà : il réfléchit, Thibault, à ce que je suis en train de dire. C'est quelque chose d'important dans les techniques, quand même, de l'entretien, notamment dans le cadre des soignants, dans le cadre de... d'évaluations, notamment en psychologie, mais je donnais aussi l'exemple dans le cadre des embauches : la gestuelle est quelque chose qui est important et qui traduit ce que l'on ressent. Mais en tant que personne, en tant qu'individu, on n'a pas toujours conscience quand même de... du geste. Donc c'est effectivement... c'est ce qu'on appelle la gestuelle corporelle et qui... Chaque geste, si vous voulez, a un sens symbolique.

**Thibault** : Très bien. On va les décortiquer : certains, pas tous, évidemment, parce qu'il y en a beaucoup. Les bras croisés : les bras croisés, je me protège, je me... je me sens... je me sens agressé, c'est ça ? Je me sens en difficulté...

**Marilène** : Voilà, tout à fait. Ça... ça renvoie à la question de l'hostilité, c'est-à-dire où... effectivement, je me sens agressé, donc je me ferme, je me ferme et je sers, je sers pour contrôler mon émotion négative et j'en ai pas conscience forcément justement quand ça se passe, parce que...

**Gontran** : C'est aussi : j'ai peur, à controverse, d'avoir les... à l'inverse, d'avoir les mains qui bougent de trop... C'est pour se maîtriser soi-même ?

**Marilène** : Alors c'est pour se contenir parce qu'on se sent agressé et on est probablement hostile à ce qui nous est... ce qui nous est destiné, donc en fait on ferme la porte et ça veut dire qu'au niveau de la communication du coup verbale, on reçoit pas... on reçoit pas ce qui est... ce qui est dit.

**Thibault** : Moi j'avoue que je le fais par confort. Je trouve ça confortable, en fait : ça repose sur le bidon, là, tranquille, on est bien...

**Marilène** : C'est pas toujours tout à fait ça !

**Thibault** : Ouais, bon ! Alors, le... la poignée de main. Salut Gontran ! Ça va ? T'es content ? On s'est vus, on se serre la main : ça veut dire quoi, ça ?

**Marilène** : Alors ça, c'est une ouverture, c'est-à-dire que... Alors déjà, c'est un geste amical, hein, c'est le fait de se... quand même de se serrer... exactement, ça également... De se serrer la main, ça veut dire que y a une ouverture et que on va pouvoir être dans un dialogue, on va pouvoir établir quelque chose...

**Thibault** : Même quand on est... parce que... c'est plus lié à une forme de politesse.

**Marilène** : Alors oui. Mais il y a aussi dans la façon dont vous le faites, si vous voulez... Quand on fait la poignée de main au bout des doigts, ça veut dire que, voilà, ça c'est... on est vraiment dans la... voilà, dans la cordialité, c'est-à-dire que c'est parce qu'on est cordial et il faut le faire, mais on n'a vraiment pas envie de le faire. Par contre, dans la poignée de main chaleureuse, comme vous avait fait...

**Thibault** : Elle est franche...

**Marilène** : Elle est franche, et puis on peut aussi remettre l'autre main qui montre un aspect quand même empathique, de bienveillance, voire le côté amical des choses.

**Thibault** : On me disait souvent que quand on se serre la main et qu'on fait ça, il y a un côté un peu « je te... »

**Gontran** : « Je t'écrase. »

**Thibault** : « Je t'écrase, je veux t'écraser ! »

**Marilène** : Y a aussi effectivement tous ces gestes de... d'ordre de la soumission, c'est-à-dire qu'effectivement la façon dont c'est fait, y a le... l'ordre de la soumission.

**Gontran** : Cette poignée de main, on en a beaucoup parlé dans la communication verbale avec le président Trump, avec sa manière à lui de serrer la main, qui a

beaucoup fait parler.

**Thibault** : Il tire à lui !

**Gontran** : C'est ça ! Il ramène... Y a une manière, effectivement... Thibaut parlait de s'imposer...

**Marilène** : Exactement !

**Gontran** : En un coup, on exprime des choses.

**Marilène** : C'est un très bon exemple parce que justement, sachez que les gestes chez les politiques, et qui plus est en ce moment, tout ce qui est la communication non verbale de ce qu'on peut voir justement dans les médias, elle est épluchée justement par les spécialistes de la communication non verbale, parce que ça en dit beaucoup. Et l'exemple de Trump est un vrai exemple, puisque ça montre bien, si vous voulez, dans la personnalité qu'il est, la façon dont... dont il exprime de façon non verbale ce qu'il veut quand même imposer.

**Gontran** : Il a réussi à se faire griller par Justin Trudeau qui a trouvé la technique pour le... pour l'empêcher de faire son geste !

**Thibault** : Quand on se pince le nez ?

**Marilène** : C'est une... c'est une façon de s'extraire de la réalité, c'est-à-dire qu'on a besoin de réfléchir, on a besoin de réfléchir et là on va s'extraire, voilà...

**Gontran** : Ça, c'est le menton, c'est après ça !

**Marilène** : Là, c'est le menton, mais...

**Thibault** : Menton... nez !

**Marilène** : Voilà, le nez, c'est quand... lorsqu'on fait ça, on se pince la racine du nez, et ça veut dire qu'on est en réflexion. On va s'extraire de la réalité et on va réfléchir justement à ce qui... ce qui est en train de se dire et ce qu'on va y répondre.

**Thibault** : Se caresser le menton.

**Marilène** : Alors c'est un geste évaluatif, c'est-à-dire qu'on est en train d'évaluer... on est en train d'évaluer, justement, la mesure : le pour et le contre... le pour et le contre, on est en train...

**Thibault** : On est dans la vraie réflexion, là.

**Marilène** : On est dans la vraie réflexion. Alors là, dans cette photo, il y a quand même les sourcils : vous avez vu aussi ? Ce qu'on appelle la ride du lion, chez la femme, quand même, si vous voulez. C'est que non seulement...

**Gontran** : C'est la ride du milieu, c'est ça ?

**Marilène** : Exactement. Non seulement là, si vous voulez, elle est en train d'évaluer si vous voulez ce qui lui est proposé, mais en plus ça l'inquiète, parce qu'elle fronce ses sourcils. Et il y a surtout cette ride du lion qui montre que ça génère quand même, si vous voulez, de l'inquiétude, du souci, quelque chose effectivement qui est en train de la déranger.

**Gontran** : Cette communication non verbale, ça peut être un problème si on est en négociation ? On peut en dire trop ?

**Marilène** : Oui, alors...

**Gontran** : Il ne doit pas y avoir une espèce de bluff, un peu comme au poker ? On doit éviter cette communication non verbale ?

**Marilène** : Oui, sauf que c'est complètement inconscient puisque c'est... c'est la traduction de nos émotions, de ce qu'on vit, si vous voulez, et c'est-à-dire que c'est pas mis en mots, si vous voulez, c'est mis dans la gestuelle corporelle. Donc c'est quelque chose qu'on ne contrôle pas forcément. Alors dans des entretiens d'embauche, il faut... Quand on le sait, on essaye de se contrôler, justement, mais après on arrive aussi dans... tellement dans le contrôle que on oublie le côté spontané, authentique des choses.

**Thibault** : Alors vous parliez des hommes politiques tout à l'heure, on va associer ça au mensonge, raccourci facile, mais bon voilà c'est une petite anecdote, c'est un petit clin d'œil : comment est-ce qu'on détecte le mensonge dans le regard ?

**Marilène** : Alors le mensonge, c'est quand même quelque chose si vous voulez qui est difficile à mesurer, mais qui est quand même assez... assez présent. Et selon les sujets, c'est traduit de façon différente, mais il y a quand même un signe qu'on retrouve lorsqu'une personne ment, c'est le fait de... de cligner, pardon, les yeux...

**Thibault** : Très fort ?

**Marilène** : Très fort. Voilà. Et on sent, si vous voulez, entre ce qu'elle dit au niveau verbal et ce qu'elle traduit au niveau non verbal que, si vous voulez, ça ne... ça ne colle pas.

**Thibault** : Et le fait de ne pas avoir le regard fixe, aussi, d'être toujours un peu fuyant ?

**Marilène** : De fuir, voilà...

**Thibault** : De pas oser affronter le regard de peur de se faire griller !

**Marilène** : Voilà, c'est-à-dire que c'est... Il y a une fuite, si vous voulez, dans le sens authentique de ce qui est en train de se dire, et ça, si vous voulez, c'est quand même le signe où, probablement, il y aurait un mensonge qui est en train de se dire.

**Thibault** : D'accord, très bien. Il y a plein de signes, y a plein de choses à savoir, on a essayé d'être...

**Marilène** : Oui, parce que ...

**Thibault** : ... d'aborder l'essentiel.

**Marilène** : ... vous avez la joie, vous avez la colère, vous avez la peur, vous avez aussi dans la gestuelle tout ce qui est de l'ordre de la séduction entre hommes-femmes, si vous voulez !

**Thibault** : Les yeux doux ?

**Marilène** : Les yeux doux... Oh, Thibault ! Il me les a faits, les yeux doux, au début de plateau, mais... voilà !

**Gontran** : Chut, faut pas l'dire ! Je crois qu'il y a quelqu'un qui regarde l'émission !

**Thibault** : Merci beaucoup Marilène !

## Leçon 4 : Un corps « animé »

### ► Piste 21. Activités 3 et 4

**Voix femme** : Jean Auguste Dominique Ingres, *La Source*.

Huile sur toile, hauteur 163 cm, largeur 80 cm.

**Voix homme** : Dès l'Antiquité, les éléments naturels comme les fleuves et les notions abstraites comme l'histoire sont personnifiés — on parle dans ce cas d'allégorie — ainsi la jeune femme peinte par Ingres tient une cruche déversant son eau parce qu'elle symbolise une source.

**Voix femme** : Sur cette toile en hauteur est représentée une jeune femme nue, vue de face. Malgré sa station verticale, le corps est animé d'un léger mouvement qui lui donne la sinuosité et la souplesse d'une liane, le poids du corps est basculé sur une seule jambe de manière à faire légèrement monter le bassin et l'épaule du côté de la jambe porteuse qui est un peu abaissée. Cette disposition est directement inspirée du contrapposto de la statuaire antique. Le visage rond et régulier, très jeune, laisse transparaître la gaieté malgré l'absence de sourire ; le regard clair et droit dévisage le spectateur ; les cheveux partagés par une raie médiane sont rejetés derrière les oreilles, ce qui dégage la délicatesse des joues. La petite poitrine bien dessinée est encore juvénile, mais les hanches ont déjà commencé à s'épanouir avec un ventre rond et un pubis renflé. Le bras droit est relevé, passe au-dessus de la tête pour maintenir une amphore calée entre l'épaule et la tête légèrement inclinée ; la main gauche tient l'embouchure de l'amphore vers le bas pour permettre à l'eau de s'en écouler. Ce geste gracieux est fait sans effort : le coude n'est même pas appuyé sur la hanche. La charge semble légère alors que l'eau et la lourde poterie devraient avoir un poids conséquent. [...] L'arrière-plan est sombre, confus, et pourrait représenter un profond sous-bois ou l'anfractuosité d'une paroi rocheuse.

**Voix homme** : Le thème allégorique de la source n'est pas la seule référence à l'Antiquité. En effet, par son traitement inspiré du contrapposto, le corps idéalisé de cette jeune femme évoque la sculpture grecque mais, comme dans le mythe de Pygmalion, la sculpture peinte par Ingres s'est éveillée et le marbre a pris les coloris délicats de la chair. [...] Cette ambivalence entre figure vivante et sculpture est renforcée par la composition statique, qui fait du corps de la jeune femme l'axe central de l'œuvre et lui accorde presque exactement le tiers de la largeur.

**Voix femme** : Présentée dans l'atelier d'Ingres, l'œuvre suscite l'admiration, notamment de Théophile Gautier qui souligne l'incarnation vivante.

**Voix homme** : Jamais chairs plus souples, plus fraîches, plus pénétrées de vie, plus imprégnées de lumière ne s'offrirent au regard dans leur pudique nudité. L'idéal, cette fois, s'est fait trompe-l'œil ; c'est à croire que la figure va sortir du cadre et reprendre ses vêtements suspendus à un arbre.

## DALF C1 n° 2 – Compréhension de l'oral

### ► Piste 22. Document 1

**Journaliste** : Que ce soit donc pour l'information avec le dossier médical partagé ou pour la télésanté, le numérique a profondément modifié notre système de santé. Les nouvelles technologies vont-elles aider les médecins et le système de santé à réaliser ce qu'ils n'arrivent plus ou pas encore à faire et se dirige-t-on vers une médecine sans médecins ? Pour en parler avec nous, ce matin, Lucie Maurou : bonjour.

**Lucie Maurou** : Bonjour.

**Journaliste** : Vous êtes médecin aux urgences pédiatriques d'un hôpital dans l'Aude, vous faites partie de la communauté de médecins ouverts aux nouvelles technologies, c'est ça ?

**Lucie Maurou** : Tout à fait.

**Journaliste** : Françoise Daunet, vous êtes, vous, dirigeante d'une association de patients. Bonjour.

**Françoise Daunet** : Bonjour.

**Journaliste** : Alors, mesdames, les questions de la santé sont parmi les plus

saies ; on entendait, sur Google : « Est-ce que Internet est devenu un moyen de pallier un manque d'information des professionnels du corps médical ? » On va demander d'abord à celle qui représente un peu les patients, ici. Françoise Daunet, selon vous ?

**Françoise Daunet** : C'est vrai qu'Internet, ça a tout changé pour les patients parce qu'avant l'émergence de cet outil, l'accès à l'information médicale était très limité, c'était uniquement ce qu'on pouvait obtenir des médecins, éventuellement de livres, etc., d'émissions de télé, de radio. Et Internet, ça a donné accès au patient à cette information qui est très large, ça leur a ouvert de nouvelles perspectives et probablement que ça modifie de façon assez profonde leur relation avec leur médecin puisqu'ils arrivent en consultation avec des informations, avec des demandes, avec des sujets précis en tête, et ça crée un dialogue qui est tout à fait nouveau, qui n'existait pas jusque-là. Aujourd'hui, une grande proportion de patients sont atteints de maladies chroniques et ce que ça change, les maladies chroniques, c'est qu'il va falloir vivre avec pendant toute une vie, ça ne va pas s'arrêter. Donc ça veut dire que la relation de soin, elle est au long cours, c'est vraiment une nécessité d'accompagnement et de partenariat dans la durée.

**Journaliste** : Alors on passe de l'autre côté de la barrière, sans vouloir en dresser une, mais Lucie Maurou : est-ce que ce n'est pas le revers de la médaille, quand on est médecin, de voir qu'aujourd'hui le patient arrive déjà avec une certaine connaissance, bonne ou mauvaise ?

**Lucie Maurou** : Alors effectivement, il y a quelques réticences de la part des médecins, que j'avoue, moi, ne pas comprendre personnellement. Peut-être que certains ont l'impression que ça nous remet en cause mais moi, je pense que pas du tout. C'est-à-dire que souvent le patient a été voir sur Internet et il arrive en consultation : il a peur d'avoir un cancer, parce qu'on a tapé un petit symptôme et qu'avec Internet on va trouver de tout et n'importe quoi, jusqu'au plus grave, et donc nous, notre rôle de médecin, ça va être d'aider le patient à trier l'information et à l'éclairer dans ce qu'il a trouvé. Et ce qui est très intéressant, c'est que si ce patient a fait la démarche d'aller sur Internet, c'est qu'il s'intéresse à sa santé et donc on va pouvoir partir sur de bonnes bases, on va pouvoir expliquer, éduquer, et ensuite le couple médecin-patient pourra mieux fonctionner.

**Journaliste** : Lucie Maurou, vous avez donc l'impression aujourd'hui qu'il y a une élévation de l'expertise, de la connaissance, de la santé par les patients ?

**Lucie Maurou** : Alors, comme je le disais, il est très important que les patients soient le plus éclairé possible. Je crois que le médecin va être là pour expliquer puisque, généralement, ce que l'on reproche à Internet, c'est que il y a trop d'informations. Le médecin va être là pour guider le patient et c'est vrai que, du coup, on change un petit peu cette interaction. Je pense que c'est extrêmement bénéfique, mais aussi pour les deux parties. Ça implique que le médecin se remette en question, lui-même, qu'il continue à se former et qu'il maîtrise justement ces outils Internet, et donc ça nous oblige à sortir, nous, médecins, aussi de notre cadre qui peut être — même si la pratique au quotidien est assez difficile — qui peut être un petit peu confortable, donc on a dû aussi, nous, se réapproprier ce champ-là.

**Journaliste** : La part de l'humain reste importante dans ce qu'on développe encore aujourd'hui. Où fixer la limite, en fait, dans ce qu'on peut faire ou ne pas faire ? Est-ce que c'est un problème uniquement technologique, Françoise Daunet ?

**Françoise Daunet** : Non, ce n'est pas un problème uniquement technologique, je crois que les patients souhaitent être accompagnés dans leurs problèmes de santé et la part de l'humain, elle est plus que jamais indispensable. Encore une fois, je pense que les nouvelles technologies peuvent servir à la renforcer, à rendre cette dimension encore plus présente, en libérant du temps, en en faisant une priorité, en contribuant aussi, pourquoi pas, à la formation des professionnels de santé et des médecins à cette dimension de la relation soigné-soignant. On sait aujourd'hui que l'empathie, ça s'apprend, ça a été démontré : aux États-Unis, notamment, il y a des facs de médecine qui ont développé des programmes d'enseignement de l'empathie pour les médecins. En France, on sait qu'une des plaintes les plus récurrentes des patients par rapport aux soins qu'ils reçoivent est la difficulté d'écoute, l'impression d'être insuffisamment soutenus ou entendus, et probablement que c'est une dimension extrêmement forte de la médecine de demain, qui peut vraiment être renforcée par l'apport du digital.

**Journaliste** : Lucie Maurou, vous, vous faites partie de ce groupe de médecins favorables aux nouvelles technologies, à l'introduction, au développement des nouvelles technologies : ça veut dire quoi ? Ça veut dire qu'on est 100 % techno ou justement, on dit quand même : « Il faut aussi... », c'est une manière de se dire : « Il faut garder le facteur humain » ?

**Lucie Maurou** : Alors bien sûr, il faut garder le facteur humain et c'est tout le but de l'association. En fait, comment est-ce que j'ai eu l'idée de créer ça :

c'est simplement qu'en ayant un pied dans les deux mondes – puisque je suis à mi-temps à l'hôpital et le reste de mon temps, c'est dédié à des activités de e-santé, en start-up, en journalisme, etc. – et dans le monde de la médecine, je rencontrais en fait beaucoup de médecins qui avaient plein de bonnes idées avec les technologies pour améliorer la médecine, mais simplement ils n'avaient aucune compétence technologique et donc les idées restaient à l'état embryonnaire. Et de l'autre côté, quand je rencontrais des entrepreneurs, ils avaient aussi beaucoup d'idées dans la santé, sauf que c'était un peu « je veux appliquer la techno à la santé mais j'ai pas l'expertise médicale » et donc, comme le disait Françoise tout à l'heure, les outils n'étaient pas forcément adaptés à la pratique. Et je me suis dit : « Mais c'est quand même dommage, si ces deux mondes discutaient, ils pourraient fabriquer de meilleurs outils avec des plus grandes valeurs ajoutées pour les médecins et les patients ».

**Journaliste :** Et alors on a vu pas mal de choses qui étaient bien. Qu'est-ce qui n'est pas bien, selon vous ?

**Lucie Maurou :** Alors je peux vous donner... Alors en fait, si on reste général, ce sont les technologies qui prennent du temps. C'est exactement ce que disait Françoise tout à l'heure : si moi, dans ma pratique, on me rajoute un outil qui me fait passer dix minutes de plus sur mon ordinateur, le dos tourné au patient, moi, ça ne va pas me plaire, mais le patient non plus, ça ne lui plaira pas. Donc toutes les technos, en fait qui ne sont pas là pour soit faire gagner en temps ou en efficacité, ça ne marchera pas. Ce que le médecin et le patient ont besoin, c'est de pouvoir être plus efficaces soit dans la gestion du patient, soit le patient dans la gestion de sa maladie, pour pouvoir avoir plus de temps face à face.

D'après un document audio France Inter.

## DOSSIER 5. Dans quel monde vit-on ?

### Leçon 1 : Le chant des combattants

#### ► Vidéo n° 6a. Activité 5

On n'est pas condamnés à l'échec, voilà l'chant des combattants  
 Banlieusard et fier de l'être, j'ai écrit l'hymne des battants  
 Ceux qui n'ont pas toujours ce qu'on attend d'eux  
 Qui n'ont pas toujours ce que l'on veut entendre d'eux  
 Parce que la vie est un combat (un combat)  
 Pour ceux d'en haut comme pour ceux d'en bas  
 Si t'acceptes pas ça c'est qu't'es qu'un lâche  
 Lève-toi et marche  
 C'est 1 pour les miens, arabes et noirs pour la plupart  
 Et pour mes baltos, prolétaires et banlieusards  
 Le 2, ce sera pour ceux qui rêvent d'une France unifiée  
 Car à ce jour y'a deux France, qui peut le nier ?  
 Et moi j'suis de la deuxième France, celle de l'insécurité  
 Des terroristes potentiels, des assistés  
 C'est c'qu'ils attendent de nous, mais j'ai d'autres projets qu'ils retiennent ça  
 J'suis pas une victime mais un soldat  
 Regarde-moi, j'suis noir et fier de l'être  
 J'manie la langue de Molière, j'en maîtrise les lettres  
 Français, parce que la France a colonisé mes ancêtres  
 Mais mon esprit est libre et mon Afrique n'a aucune dette  
 Je suis parti de loin, les pieds entravés  
 Le système ne m'a rien donné, j'ai dû le braver  
 Depuis la ligne de départ, ils ont piégé ma course  
 Pendant que les keufs me couraient, eux investissaient en bourse  
 J'étais sensé échouer, finir écrasé  
 La peau trouée  
 Et si j'en parle la gorge nouée  
 C'est qu'j'ai nagé dans des eaux profondes sans bouée  
 J'ai le ghetto tatoué, dans la peau, j'suis rebelle comme Ekoué  
 Mais l'espoir ne m'a jamais quitté  
 En attendant des jours meilleurs, j'ai résisté  
 Et je continue encore  
 Je suis le capitaine dans le bateau de mes efforts  
 Je n'attends rien du système, je suis un indépendant  
 J'aspire à être un gagnant donné perdant  
 Parce qu'on vient de la banlieue, c'est vrai, qu'on a grandi, non  
 Les yeux dans les bleus' mais des bleus dans les yeux  
 Pourquoi nous dans les ghettos, eux à L'ENA ?  
 Nous derrière les barreaux, eux au Sénat ?

Ils défendent leurs intérêts, éludent nos problèmes  
 Mais une question reste en suspens, qu'a-t-on fait pour nous-mêmes ?  
 Qu'a-t-on fait pour protéger les nôtres  
 Des mêmes erreurs que les nôtres ?  
 Regarde c'que deviennent nos p'tits frères  
 D'abord c'est l'échec scolaire, l'exclusion donc la colère  
 La violence et les civières, la prison et le cimetière

#### ► Vidéo n° 6b. Activité 6

On n'est pas condamnés à l'échec  
 Pour nous c'est dur, mais ça ne doit pas devenir un prétexte  
 Si le savoir est une arme, sois donc armé  
 Car sans lui nous sommes désarmés  
 Malgré les déceptions et les dépressions  
 Suite à la pression, que chacun d'entre nous ressent  
 Malgré la répression et les oppressions  
 Les discriminations, puis les arrestations  
 Malgré les provocations, les incarcérations  
 Le manque de compréhension, les peurs et les pulsions  
 Leur désir de nous maintenir la tête sous l'eau  
 Transcende ma motivation  
 Nourrit mon ambition  
 Il est temps que la deuxième France s'éveille  
 J'ai envie d'être plus direct, il est temps qu'on fasse de l'oseille  
 C'que la France ne nous donne pas on va lui prendre  
 J'veux pas brûler des voitures, j'veux en construire, puis en vendre  
 Si on est livrés à nous-mêmes, le combat faut qu'on le livre nous-mêmes  
 Y suffit pas d'chanter  
 Regarde comme ils nous malmènent  
 Il faut que t'apprennes, que tu comprennes et que t'entreprennes  
 Avant de crier : « C'est pas la peine ! Quoi qu'il advienne, le système nous freine ! »  
 À toi de voir ! T'es un lâche ou un soldat ?  
 Entrepren et bats-toi !  
 Banlieusards et fiers de l'être  
 On n'est pas condamnés à l'échec  
 Diplômés, éclairés ou paumés  
 En 4x4, en tromé, gentils ou chammé  
 La banlieue a trop chômé, je sais c'que la France promet  
 Et qu'c'est un crime contre notre avenir que la France commet  
 C'est pour les discriminés, souvent incriminés  
 Les innocents, qu'ils traitent comme de vrais criminels  
 On a l'image des prédateurs, mais on est que des proies  
 Capables mais coupables et exclus de l'emploi  
 Si j'rugis comme un lion, c'est qu'j'compte pas m'laisser faire  
 J'suis pas un mendiant, j'suis venu prendre c'qu'ils m'ont promis hier  
 Même si y m'faut deux fois plus de courage, deux fois plus de rage  
 Car y'a deux fois plus d'obstacles et deux fois moins d'avantages  
 Et alors ? Ma victoire aura deux fois plus de goût  
 Avant d'avoir la savourer, j'prendrai deux fois plus de coups  
 Les pièges sont nombreux, il faut qu'j'sois deux fois plus attentif  
 Deux fois plus qualifié et deux fois plus motivé

Si t'aimes pleurer sur ton sort, t'es qu'un lâche  
 Lève-toi et marche  
 Banlieusards et fiers de l'être  
 On n'est pas condamnés à l'échec !  
 On est condamnés à réussir  
 À franchir les barrières, construire des carrières  
 Regarde c'qu'ont accompli nos parents  
 C'qu'ils ont subi pour qu'on accède à l'éducation  
 Où serait-on sans leurs sacrifices ?  
 Comme Mahmoud pour Thays  
 Bien sûr que le travail a du mérite  
 Ô combien j'admire mon père  
 Manutentionnaire mais fier  
 Si on gâche tout, où est le respect ?  
 Si on échoue, où est le progrès ?  
 Chaque fils d'immigré est en mission  
 Chaque fils de pauvre doit avoir de l'ambition  
 Tu peux pas laisser s'évaporer tes rêves en fumée  
 Dans un hall enfumé

À fumer des substances qui brisent ta volonté  
 Anesthésient tes désirs et noient tes capacités  
 Rêve ! On vaut mieux qu'ça !  
 Rien n'arrête un banlieusard qui se bat  
 On est jeunes, forts et nos sœurs sont belles  
 Immense est le talent qu'elles portent en elles  
 Vois-tu des faibles ici ?  
 Je ne vois que des hommes qui portent le glaive ici  
 Banlieusards et fiers de l'être  
 On n'est pas condamnés à l'échec !  
 Ce texte je vous l'avais  
 Même si j'l'écris le cœur serré  
 Et si tu pleures, pleure des larmes de détermination  
 Car ceci n'est pas une plainte, c'est une révolution !  
*Apprendre, comprendre*  
*Entreprendre, même si on a mal*  
*Se lever, pour rêver*  
*Lutter même quand on a mal*  
*On n'est pas condamnés à l'échec*  
*Banlieusards, forts et fiers de l'être*

► **Vidéo n° 6c. Activité 7**

On n'est pas condamnés à l'échec, voilà l'chant des combattants  
 Banlieusard et fier de l'être, j'ai écrit l'hymne des battants  
 Ceux qui n'ont pas toujours ce qu'on attend d'eux  
 Qui n'ont pas toujours ce qu'on veut entendre d'eux  
 Parce que la vie est un combat (un combat)  
 Pour ceux d'en haut comme pour ceux d'en bas  
 Si t'acceptes pas ça c'est qu't'es qu'un lâche  
 Lève-toi et marche  
 C'est 1 pour les miens, arabes et noirs pour la plupart  
 Et pour mes babbous, prolétaires et banlieusards  
 Le 2, ce sera pour ceux qui rêvent d'une France unifiée  
 Car à ce jour y'a deux France, qui peut le nier ?  
 Et moi j'suis de la deuxième France, celle de l'insécurité  
 Des terroristes potentiels, des assistés  
 C'est c'qu'ils attendent de nous, mais j'ai d'autres projets qu'ils retiennent ça  
 J'suis pas une victime mais un soldat  
 Regarde-moi, j'suis noir et fier de l'être  
 J'manie la langue de Molière, j'en maîtrise les lettres  
 Français, parce que la France a colonisé mes ancêtres  
 Mais mon esprit est libre et mon Afrique n'a aucune dette  
 Je suis parti de loin, les pieds entravés  
 Le système ne m'a rien donné, j'ai dû le braver  
 Depuis la ligne de départ, ils ont piégé ma course  
 Pendant que les keufs me couraient, eux investissaient en bourse  
 J'étais sensé échouer, finir écroûé  
 La peau trouée  
 Et si j'en parle la gorge nouée  
 C'est qu'j'ai nagé dans des eaux profondes sans bouée  
 J'ai le ghetto tatoué, dans la peau, j'suis rebelle comme Ekoué  
 Mais l'espoir ne m'a jamais quitté  
 En attendant des jours meilleurs, j'ai résisté  
 Et je continue encore  
 Je suis le capitaine dans le bateau de mes efforts  
 Je n'attends rien du système, je suis un indépendant  
 J'aspire à être un gagnant donné perdant  
 Parce qu'on vient de la banlieue, c'est vrai, qu'on a grandi, non  
 Les yeux dans les bleus! mais des bleus dans les yeux  
 Pourquoi nous dans les ghettos, eux à L'ENA ?  
 Nous derrière les barreaux, eux au Sénat ?  
 Ils défendent leurs intérêts, éludent nos problèmes  
 Mais une question reste en suspens, qu'a-t-on fait pour nous-mêmes ?  
 Qu'a-t-on fait pour protéger les nôtres  
 Des mêmes erreurs que les nôtres ?  
 Regarde c'que deviennent nos p'tits frères  
 D'abord c'est l'échec scolaire, l'exclusion donc la colère  
 La violence et les civières, la prison et le cimetière

On n'est pas condamnés à l'échec  
 Pour nous c'est dur, mais ça ne doit pas devenir un prétexte  
 Si le savoir est une arme, sois donc armé  
 Car sans lui nous sommes désarmés  
 Malgré les déceptions et les dépressions  
 Suite à la pression, que chacun d'entre nous ressent  
 Malgré la répression et les oppressions  
 Les discriminations, puis les arrestations  
 Malgré les provocations, les incarcérations  
 Le manque de compréhension, les peurs et les pulsions  
 Leur désir de nous maintenir la tête sous l'eau  
 Transcende ma motivation  
 Nourrit mon ambition  
 Il est temps que la deuxième France s'éveille  
 J'ai envie d'être plus direct, il est temps qu'on fasse de l'oseille  
 C'que la France ne nous donne pas on va lui prendre  
 J'veux pas brûler des voitures, j'veux en construire, puis en vendre  
 Si on est livrés à nous-mêmes, le combat faut qu'on le livre nous-mêmes  
 Y suffit pas d'chanter  
 Regarde comme ils nous malmènent  
 Il faut que t'apprennes, que tu comprennes et que t'entreprennes  
 Avant de crier : « C'est pas la peine ! Quoi qu'il advienne, le système nous freine ! »  
 À toi de voir ! T'es un lâche ou un soldat ?  
 Entreprends et bats-toi !  
 Banlieusards et fiers de l'être  
 On n'est pas condamnés à l'échec  
 Diplômés, éclairés ou paumés  
 En 4x4, en tromé, gentils ou chanmé  
 La banlieue a trop chômé, je sais c'que la France promet  
 Et qu'c'est un crime contre notre avenir que la France commet  
 C'est pour les discriminés, souvent incriminés  
 Les innocents, qu'ils traitent comme de vrais criminels  
 On a l'image des prédateurs, mais on est que des proies  
 Capables mais coupables et exclus de l'emploi  
 Si j'rugis comme un lion, c'est qu'j'compte pas m'laisser faire  
 J'suis pas un mendiant, j'suis venu prendre c'qu'ils m'ont promis hier  
 Même si y' m' faut deux fois plus de courage, deux fois plus de rage  
 Car y'a deux fois plus d'obstacles et deux fois moins d'avantages  
 Et alors ? Ma victoire aura deux fois plus de goût  
 Avant d'avoir la savourer, j'prendrai deux fois plus de coups  
 Les pièges sont nombreux, il faut qu'j'sois deux fois plus attentif  
 Deux fois plus qualifié et deux fois plus motivé  
  
 Si t'aimes pleurer sur ton sort, t'es qu'un lâche  
 Lève-toi et marche  
 Banlieusards et fiers de l'être  
 On n'est pas condamnés à l'échec !  
 On est condamnés à réussir  
 À franchir les barrières, construire des carrières  
 Regarde c'qu'ont accompli nos parents  
 C'qu'ils ont subi pour qu'on accède à l'éducation  
 Où serait-on sans leurs sacrifices ?  
 Comme Mahmoud pour Thays  
 Bien sûr que le travail a du mérite  
 Ô combien j'admire mon père  
 Manutentionnaire mais fier  
 Si on gâche tout, où est le respect ?  
 Si on échoue, où est le progrès ?  
 Chaque fils d'immigré est en mission  
 Chaque fils de pauvre doit avoir de l'ambition  
 Tu peux pas laisser s'évaporer tes rêves en fumée  
 Dans un hall enfumé  
 À fumer des substances qui brisent ta volonté  
 Anesthésient tes désirs et noient tes capacités  
 Rêve ! On vaut mieux qu'ça !  
 Rien n'arrête un banlieusard qui se bat  
 On est jeunes, forts et nos sœurs sont belles  
 Immense est le talent qu'elles portent en elles  
 Vois-tu des faibles ici ?  
 Je ne vois que des hommes qui portent le glaive ici

1. *Les Yeux dans les bleus* est à l'origine un documentaire consacré à l'équipe de France de football suite à sa victoire en Coupe du monde en 1998. C'est depuis une phrase que reprennent les supporters.



Banlieusards et fiers de l'être  
 On n'est pas condamnés à l'échec !  
 Ce texte je vous l'avais  
 Même si j'ai écrit le cœur serré  
 Et si tu pleures, pleure des larmes de détermination  
 Car ceci n'est pas une plainte, c'est une révolution !  
*Apprendre, comprendre*  
*Entreprendre, même si on a mal*  
 Se lever, pour rêver  
*Lutter même quand on a mal*  
 On n'est pas condamnés à l'échec  
 Banlieusards, forts et fiers de l'être

## Leçon 2 : L'égalité de l'homme

### ► Piste 23. Activités 2 et 3

Ce matin, on a tapoté à la porte de ma chambre-bureau 101 de la rue de l'Université. J'étais encore au lit, j'ai pas réagi. La porte s'est ouverte, j'ai grogné un « j'suis là » et la porte s'est refermée avec un « oh pardon ! » Comme j'étais réveillé, j'suis descendu au petit-déjeuner. Quand je suis remonté, les tapis de douche ne traînaient plus dans la salle de bains, la cuvette des toilettes était récurée, les serviettes changées, les poubelles vidées. Le même miracle se produit tous les jours. Ce n'est pas l'œuvre d'une fée, mais de femmes. J'ai échangé avec elles rapidement dans les couloirs. Elles arrivent à 6 heures, elles repartent à 10 heures, assez tôt pour ne pas déranger le travail des députés. Du lundi au vendredi, ça leur fait une vingtaine d'heures par semaine. À raison de 9 euros de l'heure, leur paye s'élève à 600 euros et quelque par mois. Bénéficiaires de tickets-resto ? Non. Ont-elles un treizième mois ? Non. Des primes de panier, de salissure ? Non. Seulement cinquante pour cent de réduction sur le passe Navigo et tant mieux, parce qu'elles ont une petite heure de transport aller et une autre au retour. Ce pupitre ciré, ici, c'est elles, les cuivres lustrés, c'est encore elles, les marbres luisants, c'est toujours elles. Elles sont partout, et pourtant, elles sont absentes. C'est le propre de la propreté, elles ne laissent pas de traces. Leur travail est invisible, d'autant qu'on s'applique à les rendre, elles aussi, invisibles. Elles viennent ici tôt le matin, je l'ai dit, en horaires décalés, pour nous éviter de les croiser et peut-être pour nous épargner la honte. Car comment n'aurions-nous pas honte ? Honte de ce fossé : sous le même toit, dans la même maison, elles sont payées dix fois moins que nous. Avec toutes des temps partiels contraints, toutes le salaire minimum, toutes sous le seuil de pauvreté. Notre parlement, plein de raisonnements et de bons sentiments, s'accommode fort bien de cette injustice de proximité. Je mentionne ça parce que c'est sous nos pieds, sous notre nez. Je le mentionne également parce que c'est à l'image de la France. Toutes les entreprises, toutes les institutions, les universités, les régions, les lycées maintenant, les collèges, les hôpitaux, les gares externalisent leur entretien. Ça fait moderne, « externaliser ». Ça fait des économies, surtout. Ça signifie que silencieusement, au fil des décennies, à travers le pays, des milliers de femmes, et à vrai dire des centaines de milliers de femmes, ont été poussées vers la précarité, vers des horaires coupés, vers des payes au rabais. Je le mentionne enfin parce que ça vaut pour le ménage, mais au-delà aussi : ça marche pareil pour les AVS, auxiliaires de vie sociale et auxiliaires de vie scolaire, pour les assistantes maternelles, pour les emplois à domicile en tous genres, pour toutes celles – des femmes, le plus souvent – pour toutes celles qui s'occupent de nos enfants, des personnes âgées ou handicapées. Quand ce travail n'est pas purement et simplement gratuit, dans la sphère familiale, compté pour zéro dans un PIB aveugle. Vous savez, j'entends volontiers parler ici, dans cet hémicycle, et ailleurs, d'une société de services, et chaque fois, ça nous est vanté avec gourmandise comme une promesse de bonheur. Forcément, nous sommes du côté des servis. Servis ici à l'Assemblée et aux petits oignons, servis dans les hôtels, servis dans les supérettes, servis jusque chez nous par des nounous. Méfions-nous. Méfions-nous que cette société de services ne soit pas une société de servitude, avec le retour des serfs et des servantes, des boniches, mais sous un nouveau visage, sous un autre nom, plus moderne, plus acceptable, et qui nous laisse à nous la conscience en paix. Avec en prime, en plus de la chemise repassée, de la moquette aspirée, des chèques emploi service défiscalisés. Notre confort est assis sur cette main-d'œuvre bon marché. Alors, depuis cette semaine, l'ambition présidentielle est partout martelée : à travail égal, salaire égal. Fort bien ! Mais ça ne suffit pas. Vous devez, nous devons revaloriser les métiers largement occupés par des femmes, leur bâtir de réels statuts, leur garantir des revenus. D'autant qu'ils sont, ces métiers, bien souvent les plus utiles. Virez les publicitaires ! Virez les traders ! Virez les nuisibles ! Mais payez comme il faut les aides-soignantes, les infirmières, les auxiliaires de puériculture. Avant de légiférer pour le pays, qu'on

me permette de démarrer plus petit, par ici, par la poutre que nous avons dans notre œil. Puisque se mène, nous dit-on, une grande réforme de notre Assemblée, qu'on ne les néglige pas, ces femmes de ménage. Qu'on les intègre au personnel. Qu'elles bénéficient de temps complets, et de primes, et de treizième mois. Qu'elles ne touchent pas, sans doute, nos salaires de parlementaires – oublions l'égalité – mais qu'elles gagnent un revenu décent, digne d'elles et digne de nous. Qu'elles passent au-dessus du Smic et du seuil de pauvreté. Monsieur le ministre, madame la rapporteur, mes chers collègues, j'espère vraiment que pour une fois mon vœu sera exaucé. Je compte sur vous. Ou alors, je vois une autre option. Dans *Tenue de soirée*, Jean-Pierre Marielle demande : « Vous savez à quoi on reconnaît un riche ? C'est quelqu'un qui ne nettoie pas ses toilettes lui-même ! » Une alternative, alors : c'est que les députés et leurs équipes nettoient leurs toilettes eux-mêmes et qu'avec une telle mesure, cette tâche ne soit plus attachée à un genre, que l'on compte parmi nous des hommes de ménage et des hommes-pipi. Je vous remercie.

## Leçon 3 : Terre d'accueil

### ► Piste 24. Activités 2, 3 et 4

**Charline Vanhoenacker** : Chers auditeurs, vous êtes en compagnie, notamment, vous l'avez entendu, de Mélanie Bauer, de Juliette Arnaud, du petit ange trapu. Vous êtes là mon loulou ?

**Guillaume Meurice** : Ah, il est là !

**Pablo Mira** : C'est moi-même !

**Charline Vanhoenacker** : Pablo Mira... et bien sûr de Guillaume Meurice !

**Guillaume Meurice** : Oui, je vais vous parler d'Emmanuel Macron, aujourd'hui, qui a décidé d'apaiser notre pays qui est fracturé... en parlant d'immigration... Ah, bien joué ! Merci docteur Manu, dont vous pouvez d'ailleurs retrouver l'excellent livre en librairie : *Comment soigner ses hémorroïdes au lance-flammes*. Manu, c'est aussi l'homme qui murmure aux oreilles des électeurs de Le Pen, hein, c'est le Robert Redford des charognards. Alors l'immigration, eh ben parlons-en, parlons-en ! Alors l'immigration belge, hein, qui a grand remplacé nos présentateurs et présentatrices ! L'immigration ibérique, qui a remplacé, voilà, grand remplacé les chroniqueurs et les comédiens ! Et y'a même, euh... l'immigration italienne, hein, comme Bardella, qui a carrément grand remplacé notre xénophobie. C'est n'importe quoi ! Alors, comme c'est vraiment le sujet en France, l'immigration, qui met tout le monde d'accord, ça apaise bien tout le monde, j'suis allé faire un tour ce matin dans les rues pour le constater : est-ce qu'il y a trop d'immigration en France ?

**Homme** : C'est évident ! J'ai l'impression qu'on vient de s'en apercevoir, mais ça fait vingt-cinq ans que ça dure !

**Guillaume Meurice** : Est-ce que vous connaissez les chiffres de l'immigration ?

**Homme** : Les chiffres exacts, non. Mais j'vois le... j'vois ce qui se passe, c'est tout.

**Guillaume Meurice** : Combien y'a d'étrangers qui rentrent sur le territoire français ?

**Homme** : Au niveau chiffres, j'suis pas très calé, mais moi, je vois, c'est tout.

**Guillaume Meurice** : Vous faites une estimation visuelle ?

**Homme** : Ouais.

**Guillaume Meurice** : C'est les meilleures, c'est les meilleures ! Ben bien sûr, sinon, les chiffres, ça donne mal à la tête, c'est chiant.

**Pablo Mira** : Y'a chaque œil...

**Guillaume Meurice** : Ouais, voilà. Y'a ceux de l'OFPPA, l'Office de protection des réfugiés, mais moi, j'vois, j'ai un kebab en bas de chez moi, j'regarde à peu près comment c'est rempli, et puis je me fais une idée, quoi... Y'a rien de mieux ! Avant, c'était les gens qui chantaient Faudel dans la rue, mais aujourd'hui, c'est plus compliqué. Alors bon, y'a trop d'immigration, quoi !

**Homme** : Déjà, les Portugais et les Arabes...

**Guillaume Meurice** : Pourquoi principalement les Portugais et les Arabes ?

**Homme** : Non, non, les Arabes...

**Guillaume Meurice** : Les Arabes avant les Portugais ?

**Homme** : Ben oui !

**Guillaume Meurice** : Oui, oui, il faut quand même hiérarchiser, on choisit ceux qui sont plus loin déjà parce que comme ça ils vont mettre plus de temps à venir. Alors ce n'est pas bon pour le bilan carbone, mais vous allez pas commencer à chercher la merde... Et puis les Portugais, ils sont majoritairement pas musulmans. Et ça, c'est quand même assez cool, parce que les musulmans en France : une dame m'a dit qu'ils allaient faire quoi ?...

**Femme 1** : Qu'ils allaient faire une p'tite mosquée au premier étage de la tour Eiffel. Mais attendez, si on arrivait à un truc comme ça... Moi je dis, là c'est grave, quand même !

**Guillaume Meurice** : Mais vous avez lu ça où ?

**Femme 1** : J'ai lu ça dans... dans un journal...

**Guillaume Meurice** : Ah oui ? Et quel journal ?

**Femme 1** : 50... Euh... je sais pu. Enfin... des journaux que j'ai... que j'ai à la maison ! Mais on va où, là ?

**Guillaume Meurice** : Ah bah, on va où ? Ah ben, la question est posée : une mosquée au premier étage de la tour Eiffel, putain. Attends ! Si c'est comme ça, moi, j'avais manger un jambon-beurre dans un minaret. Moi, je vous l' dis, je vous l' dis. On en est là. Parce que là, c'est grave. Alors cette info m'avait échappé, c'est vrai. Charline en a parlé, c'est ça ?

**Charline Vanhoenacker** : Quand je fais une chronique sur ce thème, c'est toujours le truc que j'invente.

**Pablo Mira** : Et oui...

**Guillaume Meurice** : Y'a des gens qui prennent au sérieux !

**Charline Vanhoenacker** : Y'aura une mosquée au premier étage de la tour Eiffel... !

**Pablo Mira** : C'est la névrose des autres, voilà...

**Mélanie Bauer** : Oh la vache !

**Guillaume Meurice** : Mais en tout cas, voilà, c'est une vraie info que cette dame a confirmée. Heureusement qu'elle est là... parce que voilà...

**Charline Vanhoenacker** : Elle m'a piqué ma vanne !

**Guillaume Meurice** : Ce n'est pas Nicolas Demorand, là, le salafiste du 7/9 qui m'aurait expliqué ça. Et encore moins la Libanaise, là, qui sort avec le Robespierre de Saint-Germain-des-Prés. Et heureusement que cette dame est très bien renseignée sur plein de choses...

**Femme 1** : Ça nous coûte combien un migrant ? Les logements ? Six cents euros par mois, par la commune, et tout. On va où, hé ?

**Guillaume Meurice** : On leur donne six cents euros par mois ?

**Femme 1** : Ouais, c'est ce que m'a dit ma cousine.

**Guillaume Meurice** : Elle a dit combien, la cousine ?

**Femme 1** : Peut-être pas six cents euros, mais enfin, on leur donne de l'argent.

**Guillaume Meurice** : Pas six cents euros, alors ?

**Femme 1** : Ben je... Elle m'a dit six cents euros, comme ça.

**Guillaume Meurice** : Oui oh, elle l'a dit comme ça, mais à mon avis, elle est bien renseignée, la cousine. Sinon, elle ne l'aurait pas dit. À mon avis, d'ailleurs, c'est la même qui bosse dans les journaux qui ont révélé l'histoire de la mosquée sur la tour Eiffel. En tout cas, elle ne va pas tarder à foutre le Gorafi au chômage. Mais elle est informée...

**Femme 1** : Elle a probablement... Elle m'a pas dit ça comme ça : elle a dû être informée, en fait.

**Guillaume Meurice** : Est-ce qu'on est sûr du chiffre ?

**Femme 1** : Sûr ? On n'est jamais sûr, mais on leur donne de l'argent, hein, ça, c'est certain ! Ils gagnent plus que nous, en fait.

**Guillaume Meurice** : Mais bien sûr, mais bien sûr, on est à deux doigts de tous prendre un bateau et pis d'aller tous se la couler douce en Syrie, on en est là... Voilà ! En tout cas, la stratégie de monter des pauvres contre des gens encore plus pauvres fonctionne toujours autant. D'ailleurs, j'vous dis en Syrie, mais alors question toute bête : en 2018, de quels pays venaient les principales personnes en demande d'asile ? Allez, disons... le top 3...

**Femme 2** : J peux dire, ben... y'a les Roumains, qui veulent... Après y'a la... les Indes, le Pakistan, tout ça, tous ces gens... qui demandent le plus...

**Guillaume Meurice** : Et un troisième, ce serait quoi ?

**Femme 2** : Un troisième ? Beaucoup d'Africains !

**Guillaume Meurice** : Alors les trois premiers pays, c'est l'Afghanistan, l'Albanie et la Géorgie.

**Femme 2** : Ben oui, voilà, c'est ça !

**Guillaume Meurice** : Hein ? Voilà, en gros, en gros, c'est ça, voilà, on ne va pas commencer à chipoter ! En tout cas, toutes ces demandes d'asile venaient de l'étranger, hein, comme par hasard. Coïncidence ? Je ne crois pas, non ! D'ailleurs, en parlant d'étrangers, cette dame, elle avait des origines étrangères, non ?

**Femme 2** : Ah là là là, ben oui, ah mais bien sûr mes parents étaient ukrainiens, et donc je suis... je suis de parents immigrés.

**Guillaume Meurice** : Mais vous pensez qu'il y a trop d'immigrés en France ?

**Femme 2** : Ha y'en a trop, ben oui !

**Guillaume Meurice** : Selon la fameuse technique du dernier arrivé qui ferme la porte, dite également technique de Rose dans *Titanic*, qui ne veut pas laisser monter Jack sur cette putain de planche ! Macron, quant à lui, continue de tout miser sur le principe des étrangers boucs émissaires, suivi dans son délire par plein de moutons euh... émissaires.

**Charline Vanhoenacker** : Guillaume Meurice. Merci. Y'avait aujourd'hui... y'avait une belle brochette, c'est...

**Guillaume Meurice** : L'immigration, c'est toujours...

**Charline Vanhoenacker** : Ouais...

**Guillaume Meurice** : C'est un sujet gagnant.

## Leçon 4 : À nos âges

### ► Vidéo n° 7. Activités 6, 7 et 8

**Norman** : Aujourd'hui, on est le 14 avril 2017 et c'est mon anniversaire. Et là, je vais peut-être vous choquer, mais j'ai 30 ans. Et ouais ! Mais franchement : je le vis plutôt bien.

**Voix off** : Faux !

**Norman** : Alors, je sais, physiquement, on dirait pas du tout que j'ai 30 ans, mais je vous rassure : dans la vie, on me considère quand même comme un adulte.

**Voix off** (haut-parleur de supermarché) : Le petit Norman est demandé à l'accueil... Si vous trouvez cet enfant, merci...

**Norman** : Deux secondes, j'arrive, j'arrive...

Mais quand même, je sens que j'ai 30 ans. Mon corps change, j'ai un peu de bide, des poils qui sortent d'endroits improbables, comme le nez ou les oreilles. « Aie ! » Je commence à avoir ce qu'on appelle des golfs, enfin, des mini golfs. Et grande nouvelle : j'ai de la barbe, hein, enfin, vite fait. Disons qu'à partir du moment où tu dois faire aux gens : « Mais si si, je te jure, j'ai de la barbe, touche, regarde, de plus près ! », c'est que t'as pas de barbe, hein.

J'ai 30 ans et... je le ressens dans mon comportement. Je commence à acheter des produits bio. Des fois, je m'en fous d'être stylé, je préfère être à l'aise. J'aime de plus en plus acheter des objets... inutiles. « Odeur pluie sous la cabane. » Parfois, je râle en regardant un politique à la télé. « Alors Fillon lui... pffffff. » Parfois, j'utilise un parapluie. Parfois, je fais des brunchs. « Alors ça, c'est du quinoa sans gluten, ça, c'est du tofu detox, et ça, bah... c'est de la pelouse... du Stade de France... qui a été foulée par Antoine Griezmann. » Et puis parfois, je dis des phrases de trentenaires. « C'était quand même pas mal, hein, MC Solar. » « Et si je m'achetais un vélo pliable ? » « À terme, tout le monde sait qu'il vaut mieux acheter que louer, hein... Je pense que je vais investir dans la pierre. » « J'ai un projet : tu vas peut-être me prendre pour un taré, mais je vais peut-être construire mon potager et faire pousser mes propres salades. »

Tu sais, à 40 ans ou 50 ans, les gens n'osent pas trop te parler de ton âge, pour pas te vexer. Mais à 30 ans, tout le monde se fout de ta gueule ouvertement, hein, ce n'est pas un problème.

**Voix off d'homme** : Regardez comme il est vieux, il a 30 ans !

**Voix off de femme** : Sale papi va !

**Voix off d'homme** : Tu vas bientôt mourir euh !

**Norman** : Maintenant que j'ai 30 ans, je commence à avoir les fameux coups de vieux. Par exemple, quand je vais sur un site où tu dois indiquer ton année de naissance. « En fait, j'ai plus envie de m'inscrire ». Ou alors quand je croise des jeunes qui m'appellent « monsieur ». « Ça fait mal ». Mais le pire, c'est quand j'entends des ados parler et qu'il y a une expression que j'ai compris pas. Là je me dis, ça y est, je suis une merde. En même temps, je suis désolé, mais... quand t'es un adulte dans la vie active, tu ne peux pas utiliser des expressions d'ados. « – Alors à s'kip vous cherchez un bail bresson à temps partiel. Haha... quel FDP ! Alors ça sert à rien de forcer hein, c'est la haass. Hum, je suis déso, mais là d'office j'ai rien.

– Vous êtes sûr ?

– Et mais t'es dans l'excès, là, j'te jure... tu me fatigues ! J'en peux plus de toi ! Bon, je vous laisse quand même ma carte, dessus y'a mon snap. M'envoyez pas des nues, hein, j'ai quand même une femme, hein. »

Maintenant que j'ai 30 ans – c'est-à-dire depuis quatre heures – je réalise qu'y'a plein de trucs que je ne pourrai plus jamais faire. Alors astronaute, nan. Entrer dans la NBA, nan. Danseur étoile... ah quoi que, peut-être. Disons que maintenant, quand je parle à quelqu'un, je peux parfois avoir une certaine forme d'autorité. « Bon écoute, j'avais te parler franchement, maintenant tu arrêtes de m' manquer de respect. Et tu manges tes croquettes. Merde. »

Et quand je compare mes 20 ans à mes 30 ans, je trouve que les choses ont beaucoup changé. Avoir 20 ans et avoir 30 ans, c'est pas du tout pareil.

**Voix off** : 20 ans !

**Norman** : Frère, j'ai acheté une nouvelle planche de skate, je vais mettre les roues d'sus, là, pour faire de la rampe : c'est parfait ça !

**Homme** : Oh là... tu vas faire ça sans protection ?

**Norman** : Bah évidemment !

**Voix off** : 30 ans.

**Norman** : Mon gars, j'me suis acheté une nouvelle planche de skate. Elle fait une parfaite étagère pour poser mes livres.

**Homme** : Ah ouais, mais tu l'as installée tout seul ?

**Norman** : Ouais, par contre j'ai mis les genouillères, les coudières, le casque hein.

**Voix off** : 20 ans !

**Homme 1** : 'tain les mecs, camping sauvage pour trois semaines à trois dans la même tente, énorme !

**Homme 2** : Yes, moi j'ai une pierre pointue dans le dos, mais je m'en tape, franchement, je kiffe là.

**Homme 3** : Woh, y'a des mecs bourrés qui tombent sur notre tente là ! Eh, viens prendre une bière mec !

**Voix off** : 30 ans.

**Norman** : Cet hôtel est pas fifou, hein, quand même, hein ?

**Femme** : Ouais, les oreillers sont hyper durs !

**Norman** : Ouais.

**Femme** : Ouais.

**Norman** : Ouais.

**Femme** : Ouais.

**Voix off** : 20 ans !

**Norman** : Mon gars, cette console, c'est ma nouvelle passion, j'arrête pas d'y jouer. Téma les graphismes !

**Homme** : Ahhhh !

**Voix off** : 30 ans.

**Norman** : Mon gars, je me suis acheté un petit mixer fruits et légumes. Je me fais des jus, mais des jus ! Carottes-pamplemousse et là, je viens de tenter euh... pomme-cactus. Ben tiens : goûte en premier !

**Voix off** : 20 ans !

**Norman** : Ok mec, ton manteau, j'le mets là, avec les autres.

**Voix off** : 30 ans.

**Norman** : Comment y va ? Tiens, pour ton manteau, je te donne un petit cintre. Et est-ce que je peux aussi te donner un petit cintre ben... pour le pantalon, parce que ça va... ça va salir les fauteuils...

**Homme** : Oui, bien sûr.

**Norman** : Et est-ce que ton slip est propre ? Parce que j'ai des petits cintres à slip aussi.

**Voix off** : 20 ans !

**Norman** : Ça, ça s'appelle un cercueil. C'est un mélange de tequ...

**Homme** : Arrête !

**Norman** : ... de sky...

**Homme** : Énorme !

**Norman** : ... et d'essence pure.

**Homme** : Mais bois ça direct !

**Amis** : Bois ! Bois ! Bois !

**Voix off** : 30 ans.

**Norman** : Il est surprenant ce petit Bordeaux, hein ?

**Homme** : Hum, très agréable.

**Norman** : Pas plus de deux verres, hein, après, je conduis !

**Amis** : Mange le chèvre ! Mange le chèvre ! Mange le chèvre !

**Homme** : Attention, mâche bien, sinon tu vas mal digérer.

**Norman** : Surtout qu'avec mes brûlures d'estomac... héhé. Allez, je me lance !

**Voix off** : 20 ans !

**Norman** : Hé frère, hier j'étais tellement torché, je me souviens de rien du tout.

**Homme** : C'est clair, on remet ça c'soir ou quoi ?

**Norman** : Sérieux là, on remet ça maintenant ! Ouaiiii !

**Voix off** : 30 ans.

**Norman** : Frère, je suis dans le mal, à la soirée je me suis tellement bourré la gueule !

**Homme** : La soirée, c'était y'à deux mois.

**Norman** : Ouais mais quand même ! Enfin... j'avais quand même bu deux flûtes !

**Norman** : Finalement, quand on a 30 ans, j'ai un peu l'impression qu'on se situe juste là : pile-poil au milieu entre jeune et vieux. Sorte de « jeux », quoi. Je dis pas ça pour me rassurer, mais je trouve que de nos jours, à 30 ans, on est quand même un poil... on est jeune encore. Alors qu'à l'époque, les jeunes étaient très rapidement vieux hein, vraiment.

**Reportage, femme** : Vous avez quel âge ?

**Reportage, homme** : En moyenne 17 ans, 17 ans et demi.

**Norman** : Et puis quand je réfléchis, y'a quand même plein de points positifs à avoir 30 ans. Déjà, je fais partie d'une génération qui a connu des trucs de ouf : la Coupe du monde 98, l'an 2000, *Titanic* au cinéma, la naissance d'Internet et puis, quand même, les pogs. À 30 ans, on a accumulé plein de potes depuis l'école et

puis on sait enfin faire la différence entre les connaissances et les vrais amis. À 30 ans, si t'as de la chance dans la vie, tu fais ce que t'aimes, t'as des projets de plus en plus gros, t'es plus fort, t'as un peu plus confiance en toi et t'es plus convaincant devant les gens. T'as un peu de vécu, alors t'as des choses à raconter et en même temps t'as l'envie et l'énergie de découvrir et d'apprendre encore. Et au final, je pense que le plus important, quand t'as 30 ans, c'est de pas faire semblant d'avoir moins, simplement d'assumer son âge et le vivre pleinement, parce que : cet âge, il est aussi cool que les autres, à sa manière. Et mine de rien, l'expérience qui t'a forgée pendant 30 années a fait du petit garçon qui était en toi... un homme. « Yes ! »

## DOSSIER 6. TAF (travail à faire)

### Leçon 1 : Les bienveillants

#### ► Piste 25. Activités 8, 9 et 10

**Pierre Weill** : Bonjour Frédéric !

**Frédéric Pommier** : Bonjour Pierre, bonjour Patricia et bonjour à tous ! Le travail, c'est la santé... Rien faire, c'est la conserver ! Tout le monde ou presque connaît les paroles de la chanson de Salvador. « Ils bossent onze mois pour les vacances, et sont crevés quand elles commencent... Un mois plus tard, ils sont costauds, mais faut reprendre le... »

**Pierre Weill** : ... le boulot !

**Frédéric Pommier** : Paroles intéressantes car, au fond, elles questionnent le sens de l'existence... À quoi cela rime-t-il de turbiner autant ? À gagner de l'argent, certes, à avoir une fonction, une place dans la société... Mais êtes-vous réellement heureux au travail ? C'est la question qui sous-tend le dossier du dernier numéro du magazine *Kaizen* : « Les clés du bonheur au travail ». Un thème qu'on retrouve d'ailleurs également en une de *La Croix* : « Le bien-être au travail ». Et, dans les deux cas, on évoque précisément cette recherche, cette quête de sens... Une tendance qui conduit des entreprises à repenser leurs manières de motiver leurs salariés. Cela passe notamment par l'aménagement des espaces. On a longtemps vanté les mérites des open spaces... Or, le modèle n'a pas vraiment fait ses preuves : une étude montre qu'il a fait chuter le nombre des interactions, les gens se parlent moins et certains passent leur temps avec des écouteurs pour ne pas être dérangés. Ça et là, on revient aux bureaux cloisonnés... Mais le bonheur au travail passe aussi par de nouvelles formes de management. Moins de hiérarchie verticale et puis surtout moins de pression : « Ce n'est pas en tapant sur les doigts des employés qu'on les rend innovants », analyse un ancien dirigeant de BIC dans *La Croix*. Lui est partisan de ce qu'on appelle « une bienveillance-exigence » : concrètement, il s'agit de fixer des objectifs réalisables, être optimiste, complimenter ses équipes et tenter de repérer les personnes en souffrance. Dans certaines sociétés, on propose d'ailleurs désormais à des salariés de faire office de « bienveillants » : choisis pour leur altruisme, ils proposent leur écoute, leur aide à leurs collègues qui connaissent des difficultés. « Bienveillant » : c'est un nouveau mot !

**Patricia Martin** : Oui, dans le magazine des *Échos*, on trouve aussi de nouveaux mots...

**Frédéric Pommier** : Et, là encore, il est question de boulot. Des mots pour désigner les pathologies qui touchent les entrepreneurs de la technologie... Près d'un sur deux serait atteint de troubles mentaux – lit-on – bien plus que la moyenne de la population. Dépression, bipolarité, hyperactivité... L'addiction au travail, qui conduit parfois au burn out, mais aussi à la zapitte, au zombiquisme, au binarisme ou encore à l'augmentarisme. Alors, à quoi se réfèrent tous ces mots, allez-vous me dire ? Eh bien l'augmentarisme, c'est la psychose liée à l'impression de ne pas être assez intelligent, assez jeune, assez connecté, d'être moins fort que les machines. Le binarisme, c'est le fruit d'une utilisation excessive d'ordinateur ; des gens dont le raisonnement se limite à des réponses binaires : continuer-annuler, ouvrir-fermer, oui-non... Un rationalisme excessif : ils s'expriment comme les machines qu'ils utilisent. Le zombiquisme, c'est un syndrome qui se manifeste par l'incapacité de communiquer directement avec des personnes dans une pièce ; on ne sait plus s'adresser à elles que par messages électroniques. Quant à la zapitte, elle correspond aux crises d'ennui provoquées par l'absence de sollicitations... Des individus devenus totalement accros aux clics. [...] La santé, c'est aussi ça : réussir à déconnecter...

**Pierre Weill** : Frédéric, et comment se connecter avec les débats sur l'Europe ?

**Frédéric Pommier** : Et bien c'est la question que pose *Le Figaro*, ce matin, se désolant que la campagne soit aussi évanescence...

## Leçon 2 : Super candidat

### ► Piste 26. Activité 3

**Journaliste :** Alors vous avez des conseils à nous donner !

**Sébastien Nau :** Alors oui, alors aujourd'hui, j'aimerais profiter pour... Alors c'est plus un conseil côté entreprise, parce que je vois beaucoup beaucoup de candidats qui me disent qu'ils en ont un peu marre, ras-le-bol même, des offres d'emploi dites stéréotypées. Alors, qu'est-ce que j'entends par là ? C'est que, il suffit de vous balader sur les sites de Pôle emploi, que vous allez voir « entreprise en pleine croissance recrute son super candidat », et vous en avez fait une, deux, trois et à la fin vous vous dites : ce n'est pas possible, c'est de la com', est-ce qu'il y a vraiment un poste derrière ? La loi oblige à avoir un poste derrière, mais on en vient à douter. Alors, quand on n'a pas de réponse, en plus quand on a envoyé son CV et sa lettre de motivation, c'est un peu perturbant et c'est même frustrant. Donc, ce que je vous propose en toute humilité, c'est de vous donner des pistes, aux entreprises, entre autres, sur un peu le contexte. Comment écrire vos annonces, déjà, c'est la première question à se poser, c'est de savoir qui vous êtes en tant qu'entreprise, pour donner envie aux personnes de vous rejoindre.

### ► Piste 27. Activité 4

**Journaliste :** Alors vous avez des conseils à nous donner.

**Sébastien Nau :** Alors oui, aujourd'hui, j'aimerais profiter pour... Alors c'est plus un conseil côté entreprise, parce que je vois beaucoup beaucoup de candidats qui me disent qu'ils en ont un peu marre, ras-le-bol même, des offres d'emploi dites stéréotypées. Alors, qu'est-ce que j'entends par là ? C'est que, il suffit de vous balader sur les sites de Pôle emploi, que vous allez voir « entreprise en pleine croissance recrute son super candidat », et vous en avez fait une, deux, trois et à la fin vous vous dites : ce n'est pas possible, c'est de la com', est-ce qu'il y a vraiment un poste derrière ? La loi oblige à avoir un poste derrière, mais on en vient à douter. Alors, quand on n'a pas de réponse, en plus quand on a envoyé son CV et sa lettre de motivation, c'est un peu perturbant et c'est même frustrant. Donc, ce que je vous propose en toute humilité, c'est de vous donner des pistes, aux entreprises, entre autres, sur un peu le contexte. Comment écrire vos annonces, déjà, c'est la première question à se poser, c'est de savoir qui vous êtes en tant qu'entreprise, pour donner envie aux personnes de vous rejoindre.

Alors, j'ai pris quelques exemples si vous êtes une start-up. Alors start-up, c'est à la mode, ce sont les entreprises en plein boom. Je vais donner de la matière à Catherine pour son final, hein, Catherine, écoute bien tout ce que je vais dire ! Donc : tutoiement obligatoire dans l'annonce, on est en mode start-up, forcément... On va utiliser des termes anglophones puisque c'est in. Je peux donner un exemple, on y va plein pot. Donc le type d'annonce, c'est : « Hello, si toi aussi t'es un ninja du dev, t'hésites pas à nous call, pour qu'on se fasse un insta, une storie et qu'on se whatsapp en direct live, histoire de parler de ton new job. »

**Journaliste :** OK, c'est clair.

**Sébastien Nau :** Donc, je signale quand même qu'il y a déjà des entreprises qui le font et ça fonctionne : ils vont attirer des candidats.

**Journaliste :** Ça marche ?

**Sébastien Nau :** Ouais, ouais, ils vont attirer des candidats.

**Journaliste :** Ben oui, forcément... Ils vont attirer que ceux qui comprennent en fait l'annonce...

**Sébastien Nau :** C'est ça : ils vont attirer ceux qui comprennent...

**Journaliste :** Au moins, c'est ciblé !

**Sébastien Nau :** Alors il y en a d'autres qui n'hésitent pas à mettre des références à des séries à la mode, *Game of Thrones*, même à des films culte du style : « T'es un fan de *Star Wars*, tu as toujours rêvé de prendre la place de Luke Skywalker ? Eh bien ça tombe bien, on recherche un business développeur pour diriger la team, ouais ! » Alors forcément ce ne sont pas toutes les entreprises : on va prendre l'inverse, plutôt le côté institutionnel ou le domaine de la finance. Donc là, on va y aller plus soft, on est plus dans le vouvoiement, on va prendre des pincettes, donc ça peut donner des formules littéraires, on évite les smileys, parce que forcément ça ne fait pas... ça fait pas fun. C'est plus du style officiant dans l'univers de la finance : « Notre entreprise recherche son auditeur grand pont de formation bac + 5 : vous êtes rompu au procès interne des PME... » et ainsi de suite et ainsi de suite... Vous avez compris la différence : elle est assez colossale. On a aussi les entreprises en mode « entreprise libérée » : je parlais à l'instant collaboratif, voilà... Donc là, on a fini avec le système pyramidal du patron, des managers ; l'idée, c'est d'adopter le ton un peu « développement personnel », donc ça pourrait donner ça : « Venez rejoindre un collectif de talents qui évolue et développe l'entreprise grâce à l'intelligence collective. Point de patron, mais du collaboratif à tous les étages de manière transversale. On recherche notre happiness manager pour développer le bonheur de nos salariés. »

**Journaliste :** Oh, c'est beau... !

**Sébastien Nau :** C'est beau, mais c'est... ça existe, hein. Y en a qui...

**Journaliste :** Ouais ouais, ça existe !

**Sébastien Nau :** Et ça produit des candidatures, des gens qui ressemblent à ces types d'entreprises. Pour finir, je conclus sur un mode – puisqu'il va y avoir Hugo tout à l'heure – sur un mode compétiteur.

**Journaliste :** Alors le mode sportif : attention !

**Sébastien Nau :** Alors voilà, le mode sportif, limite on va forcer le trait avec du vocabulaire issu des champs de bataille, hein. C'est généralement quand on veut recruter des commerciaux, donc exemple : « Notre entreprise recherche son futur chef de ventes. Nous pensons que rien n'est dû au hasard et que... on récolte ce que l'on sème. Dans cette perspective, il faudra avoir l'âme d'un compétiteur pour démarcher, séduire, accrocher, transformer en clients vos futurs prospects. » Voilà. Donc là, qu'est-ce qu'on va attirer ? On va attirer des commerciaux qui aiment la compète, qui aiment le challenge, qui aiment rentrer là-dedans. Donc en conclusion...

**Journaliste :** Et à la fin, c'est marqué : « Marathoniens bienvenus ».

**Sébastien Nau :** Conclusion, vous l'aurez compris, l'offre d'emploi est un moyen aussi de communiquer, communiquer sur qui on est. Et ça on n'y pense pas, on est toujours dans le stéréotype « entreprise en pleine croissance recrute son super candidat ». Donc s'il vous plaît : adaptez ces textes pour pouvoir attirer ben... des candidats qui vous ressemblent.

**Journaliste :** Et puis ça fait gagner du temps aussi aux recruteurs, parce qu'au moins ils ont des candidats un peu plus ciblés. Donc tout le monde s'y retrouve. C'est ça ?

**Sébastien Nau :** Exactement !

## Leçon 3 : Camarades, camarades !

### ► Vidéo n° 8. Activités 2 et 3

**Journaliste :** 9 heures ce matin, quelques dizaines de minutes ont suffi et la nouvelle tombe : « C'est terminé. » Contactés par SMS, les ouvriers viennent d'apprendre la nouvelle et se rassemblent, la tension monte très rapidement.

**Ouvrier 1 :** Franchement, c'est vraiment honteux de nous demander de faire des heures supplémentaires et qu'après on nous demande... on nous dise... on nous annonce que l'usine ferme. C'est vraiment honteux, honteux ! Mais bon, la direction a préféré monter dans leur voiture et vite partir, au lieu d'affronter ses ouvriers.

**Journaliste :** Personne ne voulait y croire, de nombreux travailleurs avaient encore l'espoir que l'outil allait être préservé. Juste la peur du pire : une fermeture. Ils ne veulent pas y croire, ils sont dégoûtés.

**Ouvrier 2, Salvatore Bellia :** C'est... c'est ma vie qui s'écroule, quoi... Ils nous ont pris comme de la merde, quoi. Comme de la merde, voilà. On est de la merde là-dedans. On n'est pas un numéro, parce qu'un numéro... tu as un numéro : 1, 2, 3, le numéro... tu sais être un numéro. Mais un tas de merde, il pourrit, il est là, allez, dégagez ! C'est dans la merde que vous dégagez. Voilà. C'est tout ce que... c'est tout ce que j'ai à dire, voilà.

**Journaliste :** Dans le parking, les ouvriers se rassemblent, ils veulent faire bloc face à l'inéluctable. Ils le promettent : « Pas une seule machine ne sortira de l'usine. » À la sortie du conseil d'entreprise, les délégués présents lors de la réunion ont rapidement compris.

**Déléguée, Cathy Verhaeghe :** On est arrivés dans la salle, on a déjà vu que le directeur faisait une tête jusque par terre, voire même avait les larmes aux yeux. Et puis on a vu une personne qu'on ne connaissait absolument pas, donc M. Bodson, qui vient expressément de Peoria. Là, on s'est dit : « On va nous annoncer quelque chose de grave », quoi.

**Journaliste :** Face à une direction qu'ils considèrent comme amorphe, ils ont d'ailleurs le sentiment qu'on leur a menti.

**Déléguée, Cathy Verhaeghe :** Dans la salle de réunion, en fait, tout le monde se taisait, tout le monde était vraiment choqué, ému. Personne ne parlait. Donc... ça a été tellement un coup de massue que... qu'on ne savait pas trop... trop quoi dire. Plusieurs directeurs qui sont présents à chaque conseil d'entreprise n'ont pas osé être là. Moi j'ai trouvé que c'était un... que c'était de la lâcheté, qu'ils auraient dû être présents. Ils sont avec nous depuis des années, ils auraient dû au moins être là et nous... et nous affronter vraiment en face.

**Journaliste :** Caterpillar à Gosselies, c'est terminé. Malgré la révolte, tout le monde l'a compris, place sans doute aux négociations pour limiter les dégâts de ce véritable séisme.

## Leçon 4 : Les eldorados de l'emploi

### ► Vidéo n° 9a. Activité 2

**Journaliste :** Le focus : pays recherche main-d'œuvre. Jamais le Canada n'avait autant eu besoin de travailleurs, mais aussi de citoyens : le pays veut tripler

sa population d'ici la fin du siècle. Nous sommes partis dans cet eldorado de l'embauche, qui compte séduire l'Hexagone. Reportage : François Rihouay.

**Voix off** : À Saint-Georges, à une heure de voiture de Québec, Mélanie Poulin est chargée d'une mission devenue un défi au Canada : attirer des chercheurs d'emploi dans les entreprises de sa région.

**Mélanie Poulin** : Ça va bien ?

**Karine Poulin** : Oui, ça va bien, et toi ? Je suis contente de te rencontrer aujourd'hui.

**Mélanie Poulin** : Oui, moi aussi !

**Voix off** : Rendez-vous aujourd'hui dans une entreprise de solution informatique de gestion. Ici, la responsable des ressources humaines, Karine Poulin, doit trouver huit à dix analystes-programmeurs par an.

**Mélanie Poulin** : C'est quoi les initiatives que vous avez mis en place pour encourager les gens, justement, à venir à travailler chez vous ?

**Karine Poulin** : Je dirais le fait qu'on soit partout sur les médias, ça l'a aidé. Mais encore, même à ça, ce n'est pas encore assez. On en voudrait encore vraiment plus. Et puis j'suis consciente que c'est encore pire là, ces temps-ci, la pénurie de main-d'œuvre. Je dirais qu'on signerait cinq demain matin qui cogneraient à ma porte, je les engagerais les cinq. J'en n'ai pas, j'en ai zéro en ce moment.

**Voix off** : Pour trouver de la main-d'œuvre, Karine Poulin s'est rendue elle-même en France pour recruter. Melchior Tetu est arrivé de Normandie en septembre.

**Melchior Tetu** : Le cadre, que ce soit... que ce soit au travail ou même à l'extérieur du travail, c'est différent. Et c'est un choix personnel qu'on a fait pour venir au Canada, et on le regrette pas du tout. On encourage même... on essaie d'encourager des collègues qui sont restés en France de tenter un peu l'aventure.

**Voix off** : Avec soixante-dix employés et une croissance à deux chiffres, CDID n'est qu'un exemple parmi de nombreux autres dans le pays.

**Mélanie Poulin** : Le taux de chômage ici, à Beauce, est rendu à 2.4 % donc on peut parler du plein emploi. On a donc la mission d'aller faire la promotion de la qualité de vie en dehors de notre région. Où on sort notre épingle du jeu, c'est le coût de la vie en Beauce : en bout de ligne, il en reste plus dans les poches des travailleurs ici, dans notre secteur, que dans n'importe quel autre grand centre du Québec.

**Voix off** : Informatique, mais aussi marketing ou électromécanique, les entreprises du réseau de Mélanie Poulin doivent doubler d'imagination pour honorer leurs carnets de commande.

**Mélanie Poulin** : Salut Nicolas !

**Nicolas Jean** : Bonjour.

**Mélanie Poulin** : Ça va bien ?

**Nicolas Jean** : Ben oui, bien sûr !

**Mélanie Poulin** : Oui, je suis venue te parler des dernières embauches que t'as faites en France.

**Nicolas Jean** : Viens, on va aller voir ça.

**Voix off** : Et quand elle ne débauche pas les meilleurs ouvriers en augmentant les avantages d'un poste, les entreprises d'un secteur comme celui de Nicolas Jean ratissent large : jusqu'à six mille kilomètres à la ronde.

**Nicolas Jean** : On est un tissu très manufacturier ici, dans la région, donc les gens s'attachent les ressources. On essaie d'être différents, on essaie d'être les meilleurs. Comme employeur, on se démarque quand même très bien ici, on a déjà gagné des prix nationaux comme meilleur employeur, mais ça ne suffit pas. Le taux de chômage est extrêmement bas, donc il faut innover, il faut sortir des sentiers battus. Actuellement, on fait une mission de recrutement en Colombie. On s'entend, c'est très loin ici du Québec, le climat est différent, la culture est différente et la langue est différente. Mais on est rendu à trouver des solutions originales comme celle-là pour réussir à s'en sortir.

### ► Vidéo n°9b. Activité 3

**Voix off** : Dans cette course à la main-d'œuvre, certaines localités s'en sortent mieux que d'autres. Dans la ville de Québec, où certains restaurants ferment leurs portes faute de personnel, le maire, Régis Labeaume, s'impatiente et exige plus de souplesse du gouvernement pour délivrer des visas de travail.

**Régis Labeaume** : On ne peut pas traiter chaque dossier de nos cousins français qui veulent immigrer ici comme s'ils étaient des terroristes en devenir, ça ne se peut pas. Ce qu'on dit... surtout que le gouvernement du Canada, c'est la paranoïa, et puis laissez entrer ces gens-là, on en a besoin. On a besoin de 74 000 personnes pour non seulement les nouveaux emplois qui vont se créer dans la prochaine année, mais surtout pour remplacer les cinquante et quelques mille personnes qui s'en vont à la retraite.

**La consule générale** : Bonjour ! Je viens vous saluer, Laurence Haguenaer, je suis la consule générale.

**Personnes** : Bonjour.

**Laurence Haguenaer** : Bienvenue au consulat.

**Voix off** : Potentielle bouffée d'oxygène pour le marché québécois, un projet pilote vient d'être lancé en partenariat avec le service public français, Pôle emploi.

**Laurence Haguenaer** : Depuis le 15 novembre, il y a une mise en ligne en continu, sur le site de Pôle emploi international, des offres d'emploi. Et puis sur les offres en ligne, alors par exemple, vous voyez la première que je vois : « Cuisinier, cuisinière, dans un bistrot qui est connu de la ville de Québec ».

**Voix off** : En tout, trente secteurs de métiers doivent permettre une procédure accélérée d'obtention de visa.

**Laurence Haguenaer** : L'idée, c'est de pouvoir avoir une liste de trente emplois qui sont des emplois en demande, ici, qui sont des emplois où il n'y a pas de tension en France – un certain nombre de secteurs, notamment numérique, a été exclu pour éviter d'avoir une attraction de personnes dont nous aurions besoin en France –, donc là, on est sur une situation gagnant-gagnant, pour la France et pour le Québec, donc sur ces emplois-là qui sont aussi des emplois qui figurent dans la liste des emplois qu'Immigration Canada favorise.

**Voix off** : En dix ans, le nombre de Français installés à Québec a plus que doublé, selon le consulat. Juliane Virolle a sauté le pas avec son fiancé, cette année.

**Juliane Virolle** : Envie de nouveau, changer de vie, recommencer pas mal de choses à zéro... Et puis j'ai vraiment envie d'avoir des enfants, et je pense que je leur offrirai un meilleur avenir ici qu'en France actuellement.

**Voix off** : Le Canada accueillera un million d'immigrants d'ici 2020, dont une grande moitié de travailleurs qualifiés.

### ► Vidéo n°9c. Activité 4

**Journaliste** : Le focus : pays recherche main-d'œuvre. Jamais le Canada n'avait autant eu besoin de travailleurs, mais aussi de citoyens : le pays veut tripler sa population d'ici la fin du siècle. Nous sommes partis dans cet eldorado de l'embauche, qui compte séduire l'Hexagone. Reportage : François Rihouay.

**Voix off** : À Saint-Georges, à une heure de voiture de Québec, Mélanie Poulin est chargée d'une mission devenue un défi au Canada : attirer des chercheurs d'emploi dans les entreprises de sa région.

**Mélanie Poulin** : Ça va bien ?

**Karine Poulin** : Oui, ça va bien, et toi ? Je suis contente de te rencontrer aujourd'hui.

**Mélanie Poulin** : Oui, moi aussi !

**Voix off** : Rendez-vous aujourd'hui dans une entreprise de solution informatique de gestion. Ici, la responsable des ressources humaines, Karine Poulin, doit trouver huit à dix analystes-programmeurs par an.

**Mélanie Poulin** : C'est quoi les initiatives que vous avez mis en place pour encourager les gens, justement, à venir à travailler chez vous ?

**Karine Poulin** : Je dirais le fait qu'on soit partout sur les médias, ça l'a aidé. Mais encore, même à ça, ce n'est pas encore assez. On en voudrait encore vraiment plus. Et puis j'suis consciente que c'est encore pire là, ces temps-ci, la pénurie de main-d'œuvre. Je dirais qu'on signerait cinq demain matin qui cogneraient à ma porte, je les engagerais les cinq. J'en n'ai pas, j'en ai zéro en ce moment.

**Voix off** : Pour trouver de la main-d'œuvre, Karine Poulin s'est rendue elle-même en France pour recruter. Melchior Tetu est arrivé de Normandie en septembre.

**Melchior Tetu** : Le cadre, que ce soit... que ce soit au travail ou même à l'extérieur du travail, c'est différent. Et c'est un choix personnel qu'on a fait pour venir au Canada, et on le regrette pas du tout. On encourage même... on essaie d'encourager des collègues qui sont restés en France de tenter un peu l'aventure.

**Voix off** : Avec soixante-dix employés et une croissance à deux chiffres, CDID n'est qu'un exemple parmi de nombreux autres dans le pays.

**Mélanie Poulin** : Le taux de chômage ici, à Beauce, est rendu à 2.4 % donc on peut parler du plein emploi. On a donc la mission d'aller faire la promotion de la qualité de vie en dehors de notre région. Où on sort notre épingle du jeu, c'est le coût de la vie en Beauce : en bout de ligne, il en reste plus dans les poches des travailleurs ici, dans notre secteur, que dans n'importe quel autre grand centre du Québec.

**Voix off** : Informatique, mais aussi marketing ou électromécanique, les entreprises du réseau de Mélanie Poulin doivent doubler d'imagination pour honorer leurs carnets de commande.

**Mélanie Poulin** : Salut Nicolas !

**Nicolas Jean** : Bonjour.

**Mélanie Poulin** : Ça va bien ?

**Nicolas Jean** : Ben oui, bien sûr !

**Mélanie Poulin** : Oui, je suis venue te parler des dernières embauches que t'as faites en France.

**Nicolas Jean** : Viens, on va aller voir ça.

**Voix off** : Et quand elle ne débauche pas les meilleurs ouvriers en augmentant les avantages d'un poste, les entreprises d'un secteur comme celui de Nicolas Jean ratissent large : jusqu'à six mille kilomètres à la ronde.

**Nicolas Jean** : On est un tissu très manufacturier ici, dans la région, donc les gens s'arrachent les ressources. On essaie d'être différents, on essaie d'être les meilleurs. Comme employeur, on se démarque quand même très bien ici, on a déjà gagné des prix nationaux comme meilleur employeur, mais ça ne suffit pas. Le taux de chômage est extrêmement bas, donc il faut innover, il faut sortir des sentiers battus. Actuellement, on fait une mission de recrutement en Colombie. On s'entend, c'est très loin ici du Québec, le climat est différent, la culture est différente et la langue est différente. Mais on est rendu à trouver des solutions originales comme celle-là pour réussir à s'en sortir.

**Voix off** : Dans cette course à la main-d'œuvre, certaines localités s'en sortent mieux que d'autres. Dans la ville de Québec, où certains restaurants ferment leurs portes faute de personnel, le maire, Régis Labeaume, s'impatiente et exige plus de souplesse du gouvernement pour délivrer des visas de travail.

**Régis Labeaume** : On ne peut pas traiter chaque dossier de nos cousins français qui veulent immigrer ici comme s'ils étaient des terroristes en devenir, ça ne se peut pas. Ce qu'on dit... surtout que le gouvernement du Canada, c'est la paranoïa, et puis laissez entrer ces gens-là, on en a besoin. On a besoin de 74 000 personnes pour non seulement les nouveaux emplois qui vont se créer dans la prochaine année, mais surtout pour remplacer les cinquante et quelques mille personnes qui s'en vont à la retraite.

**La consule générale** : Bonjour ! Je viens vous saluer, Laurence Haguenauer, je suis la consule générale.

**Personnes** : Bonjour.

**Laurence Haguenauer** : Bienvenue au consulat.

**Voix off** : Potentielle bouffée d'oxygène pour le marché québécois, un projet pilote vient d'être lancé en partenariat avec le service public français, Pôle emploi.

**Laurence Haguenauer** : Depuis le 15 novembre, il y a une mise en ligne en continu, sur le site de Pôle emploi international, des offres d'emploi. Et puis sur les offres en ligne, alors par exemple, vous voyez la première que je vois : « Cuisinier, cuisinière, dans un bistrot qui est connu de la ville de Québec ».

**Voix off** : En tout, trente secteurs de métiers doivent permettre une procédure accélérée d'obtention de visa.

**Laurence Haguenauer** : L'idée, c'est de pouvoir avoir une liste de trente emplois qui sont des emplois en demande, ici, qui sont des emplois où il n'y a pas de tension en France – un certain nombre de secteurs, notamment numérique, a été exclu pour éviter d'avoir une attraction de personnes dont nous aurions besoin en France –, donc là, on est sur une situation gagnant-gagnant, pour la France et pour le Québec, donc sur ces emplois-là qui sont aussi des emplois qui figurent dans la liste des emplois qu'Immigration Canada favorise.

**Voix off** : En dix ans, le nombre de Français installés à Québec a plus que doublé, selon le consulat. Juliane Virolle a sauté le pas avec son fiancé, cette année.

**Juliane Virolle** : Envie de nouveau, changer de vie, recommencer pas mal de choses à zéro... Et puis j'ai vraiment envie d'avoir des enfants, et je pense que je leur offrirai un meilleur avenir ici qu'en France actuellement.

**Voix off** : Le Canada accueillera un million d'immigrants d'ici 2020, dont une grande moitié de travailleurs qualifiés.

## DOSSIER 7. Vague à l'âme

### Leçon 1 : Bouleversant !

#### ► Piste 28. Activités 7 et 8

**Jérôme Garcin** : Pierrot : Chef d'œuvre ?

**Pierre Murat** : Ben, alors moi j'ai vu le film à Cannes et je l'avais bien aimé et je l'ai revu, là, et je suis sorti enthousiaste. Je suis sorti absolument bouleversé. Je trouve que...

**Danièle Heymann** : Tu en as de la chance.

**Pierre Murat** : Ah oui, je suis sorti bouleversé. Je trouve ça absolument magnifique, ce qu'il fait. Alors j'ai pas vu la pièce sur scène, c'est vrai. Mais son adaptation...

**Jérôme Garcin** : Tu l'as lue au moins, non ?

**Pierre Murat** : Oui. Mais son adaptation telle qu'elle est, me paraît très belle parce que justement, on a l'impression, et ça c'est du cinéma. Je suis pas un fan absolu de Xavier Dolan, moi, le précédent, je l'aurais pas, même le précédent je l'aurais pas qualifié de chef d'œuvre donc celui-là non plus mais, il y a quelque chose qui est très visible pour moi : dès les premières secondes, on sent cinématographiquement que ce type voit les choses pour la dernière fois de sa vie, on le sent. Moi, en tout cas, je l'ai senti.

**Jérôme Garcin** : Là, tu parles de Gaspard Ulliel.

**Pierre Murat** : De Gaspard Ulliel. Et je trouve que tout le début du film, ce regard de témoin qu'il a, de témoin muet qu'il a et par exemple toutes les scènes qu'il a avec Marion Cotillard, qui est pour moi extraordinaire dans le film, au début...

C'est-à-dire, parce que, en fait, personne ne s'entend dans cette famille, sauf, il pourrait peut-être, ce revenant, s'entendre avec la seule qu'il ne connaît pas, c'est-à-dire sa belle-sœur, c'est-à-dire Marion Cotillard, et il y a entre eux des silences, des sourires, des ententes. A un moment donné par exemple, elle arrive et elle lui dit « combien de temps ? » et elle répète : « combien de temps ? » et évidemment, lui, comme il veut dire cet aveu, qu'il n'a pas encore dit à sa famille qu'il va mourir, il entend : « combien de temps il vous reste à vivre ? » Or c'est pas ça qu'elle lui dit. Elle dit à un moment donné : « combien de temps êtes-vous là ? », d'accord, mais, je veux dire que non, peut-être qu'elle l'a dit et il l'a compris. A la fin, non pas à la fin, pardon, je dis pas la fin, mais il y a un moment donné un geste qu'il lui fait lorsque tout est réglé, il lui met juste, Gaspard Ulliel met un doigt sur la lèvre en disant « chut ... » donc autrement dit c'est peut-être la seule qui a tout compris depuis le début mais qui ne dit pas. Et tout le reste de la famille est engoncé dans des haines, dans des rancœurs. Vincent Cassel est...

**Jérôme Garcin** : Que tu n'as pas trouvé excessif ? Dans l'expression je parle, hein !

**Pierre Murat** : Ben, dans les familles, on connaît des haines aussi...

**Danièle Heymann** : Oh ben mon pauvre Pierrot alors ...

**Pierre Murat** : Oh ben surtout chez les Russes, tu sais ...

**Danièle Heymann** : Ben oui alors...

**Jérôme Garcin** : Bon.

**Pierre Murat** : Donc je trouve ça absolument...

**Jérôme Garcin** : Et toi t'as été ému ? Parce que c'est une question ...

**Pierre Murat** : Alors il y a deux trois coquetteries, comme toujours...

**Jérôme Garcin** : Moi je ne l'ai pas été. Toi, toi t'as été ému ?

**Pierre Murat** : Mais bouleversé...bouleversé !

**Jérôme Garcin** : Bon ! Danièle ?

**Danièle Heymann** : Alors, comme Pierrot, parce que je suis vertueuse comme Pierrot est vertueux, je l'avais vu à Cannes...

**Jérôme Garcin** : Il est pas vertueux du tout Pierrot !

**Danièle Heymann** : Mais si, mais si ! Et donc j'étais sortie très dubitative. Et donc, je me dis c'est pas raisonnable... des amis très sûrs me disaient que en effet c'était le nouveau chef d'œuvre de Xavier Dolan, moi je, mon film préféré c'est son premier : *J'ai tué ma mère*, je trouve que ça, c'est un petit chef d'œuvre, voilà. Mais bon, donc, je suis retournée le voir, et effectivement, j'y ai vu des choses que je n'avais pas vues à Cannes. J'ai été d'abord bouleversée par la pièce, par l'auteur, par la part totalement autobiographique de cette histoire, et ça, c'est bouleversant. Et j'ai été très émue par Gaspard Ulliel : par ses silences, par ses regards...

**Jérôme Garcin** : Mais il est très très bien...

**Danièle Heymann** : Par sa fragilité, par tout ce qu'il exprime, et lui sans faire des moulinets. Bon. Alors, je trouve qu'en effet il y a des duos qui tiennent le coup, des tête-à-tête où il se passe vraiment quelque chose. En effet, Marion Cotillard moins énervante que d'habitude.

**Pierre Murat** : Elle est géniale, Marion Cotillard.

**Danièle Heymann** : Géniale, faut peut-être pas exagérer.

**Pierre Murat** : Très souvent...

**Danièle Heymann** : Mais qu'en effet, il y a des scènes à deux qui sont effectivement assez touchantes et qui font avancer cette histoire sans fin qui devrait avoir une fin. En revanche, quand la famille est réunie, quand l'insupportable Cassel est là...

**Pierre Murat** : Cassel, Cassel, t'as envie de le frapper.

**Danièle Heymann** : Et là, et là, mais alors, l'hystérie chorale, j'ai pas supporté une seconde. Je ne veux pas fréquenter ces gens, ces gens sont infréquentables, ils m'emmerdent. Et donc, je regarde en effet les beaux yeux tristes de Gaspard Ulliel et je me réconcilie avec le film.

**Jérôme Garcin** : Michel ?

**Michel Ciment** : Dans ce film, je trouve c'est une hystérie mais permanente, c'est-à-dire que c'est tout le temps en gros plan, c'est... Alors, moi, je suis pas très friand des dispositifs, je sais que c'est un mot très à la mode, on admire le dispositif, j'aime pas tellement les dispositifs parce que je trouve que c'est extrêmement théorique. Ce dispositif qui consiste effectivement à rester tout le temps dans cette pièce avec tout le temps des gros plans, mais sans arrêt, et un dialogue absolument fleuve qui vous envahit, etc., où finalement je décroche, et je suis d'accord avec Danièle : on n'a pas envie d'être autant de temps avec des gens aussi peu sympathiques. Au moins où il n'y a même pas d'empathie. [...] Y a que Gaspard Ulliel qui est vraiment très bien parce qu'il est dans une douleur rentrée, il est dans un, avec un sourire triste. Il veut dire quelque chose, qu'il ne dit jamais, parce que les autres parlent tellement, de toute façon, qu'il n'a pas l'occasion de le dire, et voilà. Mais euh, à part ça, je trouve c'est le film... Je ne comprends pas très bien l'hystérie critique.

**Jérôme Garcin** : Est-ce qu'il fallait à ce point maquiller Nathalie Baye ? Est-ce

qu'il fallait...

**Pierre Murat** : Mais vous aviez envie de rester avec les gens de *Festen* pendant deux heures, vous ?

**Michel Ciment** : Non, mais...

**Pierre Murat** : Ben alors attends, pourquoi on fait tomber le malheureux Dolan, sous prétexte ils sont pas sympathiques pendant 1 heure 35 ?

**Jean-Marc Lalanne** : Non, non pas parce qu'ils sont pas sympathiques... Ils sont pas plus monstrueux en plus que ceux de *Festen*.

**Pierre Murat** : Ils sont pas...

**Jean-Marc Lalanne** : Moi, je trouve qu'ils sont pas si odieux que ça, en fait, ces personnages....

**Michel Ciment** : C'est pas qu'ils sont odieux...

**Jean-Marc Lalanne** : ... ils sont plutôt attachants même.

**Michel Ciment** : Non, je n'ai jamais dit qu'ils étaient odieux. Je dis simplement qu'ils n'arrivent pas à nous faire partager... Les grands artistes nous amènent, Tchekhov, il vous amène à aimer des personnages souvent médiocres, etc. Parce qu'il y a une humanité. Et là, c'est noyé par les particularités esthétiques.

**Pierre Murat** : ...et question gros plans, on a célébré les cinéastes qui faisaient des plans fixes de dix minutes, je vois pas pourquoi la grammaire du cinéma interdirait de faire des films...

**Danièle Heymann** : Ah, ah, ça y est, la grammaire !

**Pierre Murat** : Non mais, j'emploie volontairement la grammaire du cinéma, pourquoi ? Pourquoi on pourrait pas faire des gros plans ? Ça, enfin, c'est une esthétique comme une autre.

**Jean-Marc Lalanne** : D'autant plus que là...

**Pierre Murat** : *La passion de Jeanne d'Arc* est un film en gros plans qui est sublime.

**Jérôme Garcin** : Jean-Marc ?

**Jean-Marc Lalanne** : Moi je pense que l'usage du gros plan est totalement justifié, c'est-à-dire qu'il y a une sorte de gageure qui est de faire un film qui est tout le temps un film choral, choral, un film de groupe, mais de fragmenter cette famille qui ne peut pas tenir ensemble et de le prendre en charge par la mise en scène en ne les filmant jamais ensemble. Et le moindre dialogue, même quand ils ne sont que deux, au lieu de le filmer en champ-contrechamp, systématiquement il découpe, et ne filme celui qui ne parle pas qu'en amorce, c'est-à-dire qu'ils ne sont jamais ensemble dans le même plan et ça a une force.

**Danièle Heymann** : Si pendant les repas, si...

**Jean-Marc Lalanne** : Oh non, il y a énormément de gros plans pendant les repas. Il y a quelques plans larges...

**Pierre Murat** : Très peu, oui.

**Jean-Marc Lalanne** : ... mais c'est vraiment une infime minorité. Il y a 90 % de plans où il isole les personnages. Et même quand il les filme à deux, comme Cassel et Ulliel au bord de la voiture, il fait le point alternativement sur l'un et sur l'autre, pour laisser l'autre dans le flou et systématiquement annuler leur coprésence. Donc c'est un perso... film où les personnages sont toujours seuls. Même lorsqu'ils sont à deux et cette espèce de rigueur dans la mise en scène, moi, je la trouve très impressionnante et très admirable. Après, la question de l'émotion, c'est très subjectif.

**Jérôme Garcin** : Absolument, ça c'est vrai.

**Jean-Marc Lalanne** : Le film est peut-être moins sentimental que *Mommy*. C'est-à-dire qu'on est moins embarqué comme ça tout de suite par les...

**Jérôme Garcin** : Moi, j'étais ému dans *Mommy*.

**Jean-Marc Lalanne** : ... mais moi je suis bouleversé par celui-là, mais presque dans un second temps, c'est-à-dire à la fin, j'étais ... tout à coup c'est monté. Tout à coup, il y a eu comme une décharge, en fait. Et effectivement, le film est plus rêche parce que la toxicité de cette famille, elle est vraiment très grande. Donc, donc, il y a quelque chose d'aride même dans le dispositif, et dans la peinture de ce malaise familial, mais à la fin on est totalement bouleversé. Ulliel est magnifique, mais je pense qu'il est magnifique parce qu'il est tout le temps en retrait, parce qu'il fait rien. On a le sentiment quasiment d'entendre le sang couler dans ses veines, tellement il donne accès à une intériorité.

**Danièle Heymann** : Ben oui.

**Jean-Marc Lalanne** : ...mais je pense que ça existe aussi parce que les autres sont en sur régime et qu'il y a quelque chose d'un point de vue orchestral de très abouti entre le surjeu de tous ses partenaires et la manière dont il est comme une espèce de puits comme ça, de silence et d'intériorité qui l'este le film. Donc moi je trouve vraiment, alors je pense pas que ce soit un chef d'œuvre parce que je pense que Xavier Dolan n'est pas un cinéaste à chefs d'œuvre, il vise pas la perfection, il essaie des trucs tout le temps, il y a des scories, il y a des choses maladroitement mais en même temps, il y a une sincérité, une innocence, même quand il utilise des clichés, il y a une manière naïve et totalement spontanée de

le faire qui moi je trouve, enfin m'emporte absolument.

**Jérôme Garcin** : En tout cas, on lui aura réservé un traitement de chef d'œuvre vu le temps qu'on lui aura consacré.

## Leçon 2 : Routinite aiguë

### ► Piste 29. Activités 7 et 8

**Journaliste** : Bonjour Eva Illouz.

**Eva Illouz** : Bonjour.

**Journaliste** : Alors vous publiez avec le psychologue Edgar Cabanas *Happycratie*, aux éditions Premier Parallèle. C'est un livre passionnant sur l'industrie du bonheur qui contrôlerait nos vies, une industrie défendue par ceux qui prônent ce qu'on appelle « la psychologie positive ». Vous êtes vous-même sociologue professeur à l'université de Jérusalem et puis, surtout, directrice d'études à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales à Paris. Vous avez beaucoup travaillé sur la marchandisation des émotions, ce que vous appelez « le capitalisme affectif ». Alors, à propos de votre livre, ce nouveau livre, donc, *Happycratie* : comment est-ce que vous pourriez définir en quelques mots cette happycratie ?

**Eva Illouz** : Alors il s'agit de... L'idéal du bonheur en tant que tel est un vieil idéal dans la culture occidentale... depuis Aristote : le but de la vie, c'est de vivre la vie bonne. Mais au xx<sup>e</sup> siècle, il s'est produit un changement très important dans cet... dans ce vieux idéal : il s'agit plus de pratiquer les vertus qui nous conduisent à la vie bonne, donc ce serait des vertus qui seraient partagées avec tout le monde. Il s'agit de maximiser son potentiel en tant qu'individu et il s'agirait de vivre une vie qui nous donne donc du plaisir et du bonheur, mais de façon qui ne dépend plus de la définition des vertus.

**Journaliste** : Est-ce qu'on peut parler d'une véritable science de la psychologie positive ? Une science, d'ailleurs, qui est née, je crois, aux États-Unis.

**Eva Illouz** : Alors, on peut parler d'une discipline qui se veut être une science, ça, oui. Est-ce qu'elle l'est ou pas, ça, je laisse le lecteur en décider de lui-même. Mais en fait, alors que jusque dans les années, je dirais soixante-dix, quatre-vingt, le bonheur était une affaire de philosophie, de morale et de spiritualité, vers la fin des années quatre-vingt, quatre-vingt-dix, surtout, c'est la science positive de la psychologie qui s'est saisie de cette idée et qui a commencé à faire des études expérimentales sur le... sur ce qu'il y aurait de plus positif en nous et sur la question de savoir comment activer dans tous les individus leurs traits les plus positifs.

**Journaliste** : L'un des pères de cette discipline, c'est le psychologue américain Martin Seligman.

**Eva Illouz** : Absolument, qui, en 2008, pardon, en 1998, est le président de l'Association américaine de la psychologie et qui déclare que la psychologie a fait fausse route jusqu'à présent. La psychologie et la psychanalyse, donc ensemble, auraient fait fausse route parce qu'elles se seraient focalisées sur les pathologies, sur la souffrance, sur ce qu'il y avait en l'homme de plus négatif. Et lui, il propose de donner une nouvelle direction à la psychologie et cette nouvelle direction, c'est le bonheur, c'est de permettre aux individus de développer en eux leurs traits positifs.

**Journaliste** : Leurs émotions positives, en fait, c'est ça : c'est développer nos émotions positives. C'est, l'idée, c'est : pensez à vous ; votre bonheur, il est à portée de la main.

**Eva Illouz** : Alors il n'est pas exactement à portée de la main...

**Journaliste** : On va vous aider en tout cas à l'atteindre.

**Eva Illouz** : Exactement. Le bonheur demanderait de désapprendre des habitudes de pensées négatives.

**Journaliste** : On pourrait dire que c'est plutôt positif, tout ça ! Qu'est-ce qui vous gêne dans cette discipline, dans cette science, dans cette théorie ?

**Eva Illouz** : Alors, [...] la première chose, c'est que quand elle est appliquée au niveau des nations, ça peut amener certains économistes, qui l'ont dit, à déclarer que l'inégalité n'était pas pertinente, par exemple pour le bien-être général, et en fait ils substituent même, ils disent même que l'inégalité peut-être un facteur de bonheur parce que l'inégalité nous donne l'envie de nous battre et d'avoir l'espoir d'améliorer nos conditions.

**Journaliste** : On peut dire que cette psychologie positive, c'est une théorie qui va de pair avec le libéralisme ou le néolibéralisme économique.

**Eva Illouz** : Oui, tout à fait. Je dirais que c'est vraiment... C'est la philosophie sociale qui aide le mieux le néolibéralisme. Alors, le néolibéralisme, c'est deux choses ; c'est plus, mais c'est deux choses essentielles : la première, c'est comme Margaret Thatcher l'avait dit, l'idée que nous ne sommes, que les sociétés ne sommes que des individus et des familles, donc si nous ne sommes que des individus et des familles, ça veut dire que nous ne devons rien attendre ni des communautés ni de l'État, et ça veut dire que nous sommes tout seuls

face à nos vies, et ça veut dire que nous sommes responsables et coupables, et coupables d'échouer dans nos vies. Donc quelqu'un qui aurait été licencié et qui se sentirait déprimé est coupable et responsable de sa dépression, donc ça, c'est la première chose.

**Journaliste :** Oui, parce que si on n'atteint pas le bonheur, si ça ne marche pas, c'est de notre faute.

**Eva Illouz :** Oui, c'est ça.

**Journaliste :** C'est là, la culpabilité.

**Eva Illouz :** Vous m'avez demandé ce qui me gênait dans cette idée du bonheur : c'est l'idée de la surresponsabilisation de l'individu et le fait qu'on ne parvient plus à comprendre le rapport entre notre souffrance et les institutions. Donc ça, c'est la première chose. Et le néolibéralisme, c'est aussi l'idée que l'humain, l'individu doit maximiser son potentiel, que l'individu est en quelque sorte une machine économique qui doit être maximisée.

**Journaliste :** Alors, heureusement, il y a des gens qui vous regardent, qui vont se dire : « Moi je ne me reconnais pas là-dedans : au contraire, moi, je reste, je suis pas égoïste, je suis solidaire, ça existe encore la solidarité. » Tous les gens ne courent pas derrière le bonheur...

**Eva Illouz :** Non, mais... le bonheur parle... c'est une valeur qui est essentiellement...

**Journaliste :** ... Ou le bonheur passe par la solidarité.

**Eva Illouz :** C'est une valeur qui est essentiellement celle des pays occidentaux, industrialisés. Ce sont des pays qui sont individualistes et le bonheur est une façon, si vous voulez, d'individualiser encore plus et de légitimer encore plus l'individualisme. Et cette solidarité, ces solidarités dont vous parlez, ce sont des solidarités pour, le plus souvent... ce sont des solidarités éphémères et volontaristes.

**Journaliste :** Donc moralité...

**Eva Illouz :** Elles sont choisies.

**Journaliste :** Moralité : il faut se méfier des « apôtres du bonheur », comme vous les appelez dans le livre.

**Eva Illouz :** Pas forcément, mais quand ces apôtres vont servir et se mettre au service de grandes institutions comme l'armée ou les grandes entreprises, il faut se poser des questions.

**Journaliste :** Oui, parce que l'entreprise est aussi concernée par cette...

**Eva Illouz :** Oui, absolument.

## Leçon 3 : Animal-sensible

### ► Vidéo n° 10. Activité 2

**Journaliste :** C'est une élève presque comme les autres. Depuis la rentrée, cette dalmatienne de huit mois a été adoptée par les collégiens.

**Infirmier :** On passe par la permanence ?

**Élève 1 :** Oui, c'est une ado, elle a quelques mois, elle est petite, elle est jeune, elle court partout, donc c'est une responsabilité de devoir s'occuper d'elle et de devoir faire attention.

**Journaliste :** À tour de rôle, les élèves promènent Pollen sur leur temps de pause.

**Infirmier :** Tu tiens la laisse pas trop longue, voilà, et puis tu ouvres un petit peu ta main et tu l'appelles.

**Journaliste :** La chienne vient au collège trois jours par semaine.

**Élève 2 :** Doucement, Pollen. Elle nous aide à être moins timide. Plus envie d'aller vers les autres, parce que quand elle est dans la cour, du coup tout le monde est autour d'elle et ça, vu qu'on a un point commun, on se fait des amis.

**Infirmier :** Tu donnes la patte ?

**Journaliste :** Ce chien pédagogique est utilisé pour la première fois en France dans un collège public. Une idée de cet infirmier scolaire. Grâce à Pollen, la parole des élèves se libère naturellement.

**Infirmier :** On s'est tous confiés quand on était enfant à un animal. Il garde nos secrets. Et c'est vrai que là, pour le coup, Pollen rappelle un petit peu ça. Elle rappelle un petit peu ce... l'animal qu'ils ont chez eux ou celui qu'ils n'ont plus, et elle facilite.

**Journaliste :** Pollen joue aussi un rôle important dans l'inclusion scolaire. Ici dans cette classe ULIS, par petits groupes, des élèves ordinaires viennent jouer à des jeux de société avec des élèves en situation de handicap. Pollen, elle, passe de table en table.

**Professeure :** Ça leur permet aussi de discuter entre eux, c'est un moyen de communication, de langage, voilà. Ils vont être amenés à discuter du chien, de ce qu'ils aiment.

**Élève 3 :** Elle aime bien manger ça, hein. C'est un bon chien, il est attentif, il marche beaucoup, il court beaucoup, je vois il est un peu, il est... des fois il aime quand on le caresse, et tout, et il rigole.

**Professeure :** Tiens, vas-y, donne lui à la place.

**Journaliste :** Comme un trait d'union entre les humains, Pollen est devenue indispensable à la vie de ce collège.

## Leçon 4 : Nouvelles utopies

### ► Piste 30. Activités 7 et 8

Victor Hugo disait : « L'utopie, c'est le futur qui s'efforce de naître. La routine, c'est le passé qui s'obstine. » C'est exactement ça, et même bien plus. L'utopie, c'est le moteur de l'histoire, c'est le germe de toutes les grandes innovations. Ça permet aussi de s'accomplir dans la vie, c'est même parfois une question de survie, parce que vos utopies sont très ancrées sur qui vous êtes et donc renoncer à ses utopies, c'est renoncer un peu à soi. Alors on en parle beaucoup d'utopie, c'est un peu à la mode : donc, euh... ça fait des unes des journaux en ce moment, c'est dans les discours des politiques... Mais cette utopie, c'est un peu la version « divertissement ». Y'a tromperie sur la marchandise. Moi, ça me fait penser à un concept-car, vous savez, ces super bolides qu'on montre au Mondial de l'auto : le super bolide qu'on ne fabriquera jamais. Il est juste là pour démontrer notre génie visionnaire et donner de la matière à rêver à notre pauvre monde lugubre. Mais l'utopie, ça n'a rien à voir avec ça. C'est pas un truc de Bisounours non plus. L'utopie, c'est pas une façon de fuir la réalité, c'est LE moyen de la changer. Alors l'utopie, évidemment, ça fait sourire. C'est rarement gentil, quand on vous traite d'utopistes. Mais derrière ce sourire, en fait, il y a nos peurs. L'utopie, étymologiquement, ça veut dire « qui n'a pas de lieu ». Ça ne veut pas dire qu'il ne peut pas en avoir un jour. Donc nous avons traduit l'irréalisable par l'irréalisable. Comme si un truc qui n'existait pas ne pouvait pas exister. Vous imaginez ? On est incapable de penser l'inconnu. Mais qu'est-ce qui nous fait peur ? Rêver trop grand ? Espérer ? Au pire, ça marche... [...]

Et des utopies, aujourd'hui, on en a besoin. On a... On est confrontés à des tas d'enjeux, des enjeux économiques, on a des inégalités records, on a des désordres écologiques, des dérèglements climatiques, des migrations, on a même des crises philosophiques, puisqu'on est... on a du burn out comme on n'en a jamais eu : on n'a jamais autant vendu d'antidépresseurs. Donc il faut se remettre au boulot : il faut redonner de nouvelles utopies. [...]

C'est de la diversion, c'est même de la désertion : nous désertons notre humanité, nous désertons le présent, nous désertons notre planète, peut-être pour ne pas voir que nous avons abdiqué notre humanité, peut-être pour ne pas voir que... pour ne pas assumer nos responsabilités. Nous fuyons notre humanité, alors qu'il faudrait y revenir, la faire grandir... se recentrer sur le génie humain. Moi je crois beaucoup à l'idée d'être contestataire envers son propre camp. C'est comme ça qu'on le fait grandir, surtout pas en regardant ailleurs. Quand on croit à quelque chose, on lui demande plus d'audace, plus d'ambition, plus de hauteur, on est vigilant, on lui dit quand il va droit dans le mur. Et donc, on pourrait se... se dire qu'on pourrait avoir un numérique conscient. Conscient que les métaux, les ressources, ça appartient à tout le monde, y compris à nos enfants et à leurs petits-enfants. Et que donc : qui peut prendre la décision d'utiliser, de gâcher, plutôt, une ressource rare pour faire un distributeur automatique ou empathique de croquettes pour chats ? Et si cette ressource venait à manquer pour un défibrillateur ? Qui sommes-nous pour prendre cette décision ? Et puis les ondes ? On n'a aucun recul. On pourrait au moins en discuter : ça, c'est important. En fait (pardonnez-moi), on pourrait se dire que... ça paraît gros, cette idée d'un numérique conscient. Mais si on se pose cette question-là, c'est qu'on ne se pose pas la bonne question. Une utopie, ça se réalise en ordre dispersé. On ne va pas révolutionner un secteur du jour au lendemain : ce qu'on fait, c'est qu'on fait des trous dans la coque. Et c'est comme ça que se passe toujours. On ne sait jamais comment une utopie part, hein, on ne sait jamais comment une innovation va marcher, mais par contre on sait que quand on fait des trous, ça va commencer à marcher. La vraie question à se poser en fait, c'est : que voulez-vous accomplir ? Qui voulez-vous être ? Sébastien Kopp est parti il y a une petite quinzaine d'années au Brésil avec son... avec son meilleur ami, avec une utopie qui était un basket écolo et équitable. Aujourd'hui c'est Veja, c'est qui est un succès sans aucun investissement publicitaire. Et je peux vous garantir que l'industrie de la mode, c'est coton aussi, c'est extrêmement marketé. Probablement que l'utopie de Sébastien, qui est aussi celle d'autres personnes, sera un jour une évidence. Aujourd'hui, on voit plein de forums anti-fashion partout. Donc en fait, l'idée, ce serait d'imaginer, nous aussi, une utopie, l'utopie d'un numérique qui serait frugal, qui ne nuirait à personne, qui régènerait les équilibres écologiques, humaniste, qui enrichit les populations, créateur d'une société résiliente, c'est-à-dire qui nous permette d'absorber les chocs et les imprévus à venir, créateur d'êtres libres affranchis qui peuvent être acteurs de la société, créateur de lien avec d'autres peuples, créateur de démocratie directe, participative, citoyenne. L'idée, c'est de se dire à chaque fois qu'on fait un produit ou un service : en quoi



est-ce utile ? Qu'est-ce que ça apporte au monde ? Est-ce que ça lui fait du bien ou du mal ? Et tout ça, est-ce que ça le vaut ? Souvenez-vous de l'esclavage. Il a fallu la machine à vapeur pour que l'utopie se... se réalise. Donc c'est à nous maintenant d'inventer toutes les petites machines à vapeur qui pourraient nous faire passer dans le numérique conscient. On pourrait passer avec une nouvelle utopie de l'ère industrielle à une nouvelle ère.

## DOSSIER 8. D'innombrables langues françaises

### Leçon 1 : Cette langue-là est une reine

#### ► Piste 31. Activité 3

**Patrick Cohen** : Erik Orsenna, cette façon de chasser l'anglicisme, comme le fait... comme le font les autorités publiques au Québec, et la télévision – on vient d'en parler –, c'est ridicule ou c'est utile ?

**Erik Orsenna** : Non, mais on peut chasser d'un côté et puis on peut faire d'une certaine manière son marché de l'autre. Moi, quand je lis Dany Laferrière, quand je vais en Afrique et quand j'écoute... mais ça enrichit ma langue, c'est-à-dire qu'il y a ce mot magnifique, c'est une langue que nous avons en partage. La France n'a pas le monopole de la langue française, elle est nourrie par ces différents regards, ces différentes chaleurs, ces fleuves différents, et comme l'a dit très très bien Bernard Guetta qui va bientôt avoir son siège étant donné tout ce qu'il a dit, je pense que nous avons – et la France est championne du monde dans ce domaine – un trésor que nous ignorons. Regardez comme c'est beau, notre mission. Nous devons avoir, défendre une langue capable de traiter les arts et les sciences. Parce que la langue n'est pas seulement une communication ; la langue, c'est aussi une manière de penser, de découper le monde, d'organiser les interactions entre les différentes réalités du monde. C'est ça, une langue ; une langue, c'est un regard ; une langue qui s'arrête, c'est un regard qui s'éteint ! Et donc quand on a forgé depuis 1 200 ans, ensemble, depuis les gangsters comme Villon jusqu'aux rois et jusqu'aux fonctionnaires, etc., nous avons fait ça ensemble. Et c'est merveilleux, ça ! Et on s'en fiche. On s'en moque, on le dédaigne, on l'oublie parce que, regardez... si on diminue les mots d'amour, on diminue l'amour !

**Patrick Cohen** : Pourquoi voulez-vous diminuer les mots d'amour ?

**Erik Orsenna** : Mais si on restreint la langue ? Si on restreint, si on diminue un peu, si y'a, euh... « ch't' aime », eh ben d'accord, et alors ? Ben, « j't' aime ». Et alors ? « J't' aime. » Et alors ? Et l'inclination ? Et le penchant ? « J'ai un penchant pour toi », ça c'est bon parce que si on continue le penchant, on se retrouve au lit, c'est pas mal !

**Patrick Cohen** : Et « j'te kiffe », vous prenez ?

**Erik Orsenna** : Ah, je prends le « kiffe », je prends le « kiffe » parce que le « kiffe », c'est pas simplement... c'est pas simplement « aimer bien ». Y'a un truc un peu plus fort, donc pourquoi pas l'accueillir ? Moi, j'accueille ce genre de choses. Comme on disait, c'est pas seulement...

**Patrick Cohen** : « Kiffer » n'a pas d'équivalent en français ?

**Erik Orsenna** : Eh bien non, et non, non. Il y a une autre expression que j'adore et que je prends : « j'ai la haine ». Eh bien, y'a pas dans le français. Donc quand le français n'a pas inventé ce genre de mots, on les accueille ! Bienvenue ! Bienvenue au « kiffe » !

**Patrick Cohen** : Dany Laferrière ?

**Dany Laferrière** : On peut mettre une kyrielle de synonymes, pourquoi pas ? Il y a des synonymes, on n'a qu'à choisir comme on veut. De toute façon, en amont, je crois que dès qu'on ajoute, ça diminue. C'est-à-dire : « je t'aime beaucoup », ce n'est pas la même chose que le fameux « je t'aime ».

### Leçon 2 : Décoloniser la langue française

#### ► Piste 32. Activité 7

**Présentatrice** : Et on revient tout de suite sur l'ouverture, ce matin, du XVII<sup>e</sup> Sommet de la francophonie. On en parle avec notre invitée du jour. Françoise Vergès, bonjour.

**Françoise Vergès** : Bonjour.

**Présentatrice** : Merci d'avoir accepté notre invitation. Vous êtes historienne, politologue, par ailleurs ancienne présidente du Comité pour la mémoire de l'esclavage. Vous avez publié récemment dans la *Revue du Créole* un texte concernant la francophonie intitulé « Décoloniser la langue française, pour une politisation de la francophonie », on va y revenir ensemble. Un mot, tout d'abord, des enjeux du rendez-vous qui s'est ouvert aujourd'hui. On a entendu Emmanuel Macron, tout à l'heure, quelles sont vos attentes à vous ?

**Françoise Vergès** : Oh... mes attentes... Ces sommets sont un peu toujours

des choses formelles, un peu officielles qui ne sont... Bon alors évidemment, on regarde ça avec un peu d'intérêt – qui est sur la photo, qui n'y est pas, la disposition, les discours – mais ce qu'on attend en général, c'est : qu'est-ce qui va être mené en pratique, réellement ? Qu'est-ce qui va être donné ? Quel va être le budget ? Quelles vont être les ressources qui vont être données à l'Agence de la Francophonie ?

#### ► Piste 33. Activité 8

**Présentatrice** : Alors, le chef de l'État a parlé une quarantaine de minutes, Emmanuel Macron qui a, je le cite, déclaré que la francophonie, ce n'était « pas un club convenu, un espace fatigué, mais un lieu de reconquête des valeurs comme les Droits de l'Homme ». Ça, c'est pour le beau discours, effectivement ; en termes de budget et d'avancées, on sait qu'Emmanuel Macron s'était engagé il n'y a pas si longtemps que ça à œuvrer, à aider la francophonie : où est-ce qu'on en est aujourd'hui ?

**Françoise Vergès** : Ben écoutez, on sait aussi que, quand même, les lycées français, qui sont les premiers vecteurs dans les pays d'Afrique et d'Asie, ont vu leur budget baisser, leurs frais de scolarité augmenter, ce qui rend plus difficile évidemment pour des familles d'y mettre leurs enfants. Et ça... quelles sont les ressources ? Comment aider les universités, les départements de lettres, les départements d'études francophones, dirions-nous ? Est-ce que c'est vraiment soutenu, est-ce qu'il y a réellement un soutien financier à de tels départements ?

**Présentatrice** : Cette volonté affichée dans le discours, si je vous suis bien, aujourd'hui, elle est pas très concrète dans les faits, sur le terrain ?

**Françoise Vergès** : Sur le terrain en Afrique, en Asie, elle n'est pas encore concrète, et pour ce qui est de la France : quelle est la réelle politique des visas qui sont donnés aux étudiants venant de ces continents ? Quel est le soutien qui leur est apporté ? Est-ce qu'il y a encore dans les universités françaises réellement une ouverture à cette... à ces sujets francophones ? Est-ce que les sujets francophones sont que la littérature ? Ou c'est aussi une manière de voir le monde ? Qu'est-ce que ça signifierait une... des cours de philosophie... ?

**Présentatrice** : On parlait de transmission des valeurs...

**Françoise Vergès** : Des valeurs, ben justement : est-ce qu'il y a de la philosophie qui est transmise ? Est-ce que dans la philosophie, cela veut dire que enseigner Condorcet, Mirabeau ? Mais aussi enseigner des philosophes africains, qui ont écrit en français ? Est-ce que cela veut dire aussi enseigner Fabien Eboussi Boulaga, Léopold Sédar Senghor, Aimé Césaire, dans la question... dans ces cours ? Et ça veut dire, c'est ça aussi l'ouverture dans l'éducation, si on parle simplement de l'enseignement.

#### ► Piste 34. Activité 9

**Présentatrice** : Le chef de l'État a dit ce matin, puisqu'on parle d'Afrique et de valeurs : « La francophonie doit être féministe, l'avenir de l'Afrique sera féministe. » À qui il parlait, là ?

**Françoise Vergès** : Ben écoutez, tant mieux ! Peut-être, oui. Qu'est-ce que ça signifie, encore une fois ? Et est-ce que c'est le français, est-ce que c'est une langue qui apporte ces valeurs ? La question des combats de femmes, ils ont été menés en Afrique, ils sont menés en Afrique, donc, en quelles langues ces femmes expriment ? Enfin, je veux dire : comment ? Quels sont les mots qu'elles utilisent ? Je pense que c'est beaucoup plus important. Et donc, dans ce cas, est-ce que le français est à l'écoute de la manière dont ces femmes parlent de leur but ?

**Présentatrice** : Emmanuel Macron qui a aussi appelé à la reconquête des valeurs de la francophonie en passant par la jeunesse. On parlait d'éducation, à l'instant, de cours de philosophie... C'est un dossier qui est remis entre les mains des jeunes, uniquement aujourd'hui ?

**Françoise Vergès** : Ben, je pense... oui, évidemment, et aujourd'hui, c'est les jeunes, les jeunes, c'est...

**Présentatrice** : C'est quoi, pour eux, la notion de la francophonie ? Ce serait une question, évidemment, qu'on pourrait leur poser ?

**Françoise Vergès** : Oui, alors moi, je [suis] frappée quand on entend des migrants : c'est en fait qu'ils ont une plus grande maîtrise de langues que la plupart des Européens. Ils parlent très souvent trois ou quatre langues très facilement parce qu'ils ont besoin de survivre, ils ont besoin de se débrouiller. Et le français est une langue parmi d'autres ! Le français est une langue dont les personnes qui... je veux dire, c'est une langue dont on peut s'emparer et puis parler, écrire, dans cette langue. C'est pas une langue qui doit... par laquelle qui doit être simplement un vecteur de quelque chose, c'est une langue de création, je veux dire : si je parle en français, c'est pas pour dire les grandes valeurs de la modernité, c'est parce que je parle en français et que je peux donner des idées qui ne sont pas nécessairement les idées de la Déclaration française, c'est peut-être les idées de la déclaration du Mandé, qui est une déclaration des droits humains en Afrique au XI<sup>e</sup> siècle. Donc c'est une langue de communication, c'est une

langue dans laquelle on peut exprimer aussi l'amour, la joie, la peur, le bonheur. Et aussi effectivement le désespoir, c'est-à-dire que... Quel est le français... en quel français les migrants expriment-ils leur trajet et leur vie ?

**Présentatrice** : Vous dites dans la tribune que je citais tout à l'heure : « Il faut décoloniser la francophonie. » Pourquoi ?

**Françoise Vergès** : Parce que la francophonie a été un vecteur de colonisation, le français a été un vecteur de la langue, enfin, la...

**Présentatrice** : C'était une langue imposée, au départ.

**Françoise Vergès** : C'était une langue imposée. Il y avait... Dans les écoles, on n'apprenait pas du tout les langues locales, enfin... les langues nationales, on ne les apprenait pas du tout ! Il fallait le... elles étaient même interdites ! Donc il y a eu... le français a été la langue de la loi coloniale, c'est en français que le code de l'indigénat s'est écrit, ça a été une langue de la hiérarchie raciale. Donc il faut voir comment ça a pénétré dans la langue, ce que... Quand Aimé Césaire parle d'un effet retour sur la manière dont l'Europe se pense, il y a un effet retour du colonialisme. Donc il y a quelque chose qui est transmis, ça ne se passe pas seulement dans la colonie, ça se passe aussi ici. Et donc la décolonisation, ça veut dire de penser à toutes les manières dont ça a pénétré dans la langue française. Pas nécessairement dans le vocabulaire, mais dans la manière de penser et d'utiliser la langue française.

**Présentatrice** : Merci beaucoup, Françoise Vergès, d'avoir été notre invitée du jour à l'occasion de ce XVII<sup>e</sup> Sommet de la francophonie.

## Leçon 3 : Parler le même langage

### ► Piste 35. Activité 7

**Annie Ernaux** : C'était une vie qui a été toujours, vraiment... c'était une toute petite ascension sociale, une vie où il y avait beaucoup de gêne, c'est une vie que j'ai partagée et avec ça, on ne peut pas faire de roman. Je crois que pour retrouver... il fallait que je... que je scrute vraiment dans ma mémoire toutes les choses qui m'avaient marquée, travailler sur la mémoire, travailler aussi beaucoup sur tout ce que j'avais entendu étant enfant. Je pense que les mots, les phrases qu'on emploie retracent vraiment le monde où on vit. Par exemple, très souvent, on disait à la maison : « On n'est pas malheureux, il y a plus malheureux que nous. » Eh bien rien que de dire cela, ça montre, ça montrait déjà notre limitation. Enfin, toutes sortes de phrases qui m'ont beaucoup marquée. On me disait à moi : « Tu ne comptes rien. » « Tu ne comptes », c'était vraiment... c'était une vie où tout coûtait cher, où on était vraiment limités. Et je pense que... le roman, le livre de souvenirs, aussi – et ça, ce n'est pas du tout une critique pour Georges-Emmanuel Clancier – mais ça embellit toujours, c'est au regard des souvenirs, quand on se laisse aller, et moi je ne voulais pas me laisser aller, je voulais à travers l'histoire de mon père, surtout, c'est... je pense que c'est aussi la mémoire de beaucoup d'autres gens que je retraçais.

### ► Piste 36. Activité 8

**Bernard Pivot** : Il y a une phrase qui est terrible. Vous écrivez à un moment : « J'écris peut-être parce qu'on n'avait plus rien à se dire. »

**Annie Ernaux** : Oui, je crois que... oui, c'est vrai.

**Georges-Emmanuel Clancier** : C'est une phrase terrible.

**Annie Ernaux** : C'est parce que mon père ne savait pas parler le beau langage, le langage des classes dominantes. Il parlait encore un peu patois et aussi bien, il désirait par-dessus tout c'est que je fasse des études, que j'aie des diplômes, que j'aie tout ce qu'il n'avait pas eu. Et au fur et à mesure que j'obtenais ces diplômes, que je... en même temps, moi, je changeais de monde. Je n'ai pas été une enfant double, j'ai été une enfant déchirée, je pense, déchirée entre le milieu de mes parents et puis un milieu petit bourgeois qu'automatiquement je me suis mise à fréquenter, et j'avais des intérêts différents des siens, je lisais, on ne se... on ne parlait plus le même langage. Je crois que cette question de langage, entre lui et moi, c'était extrêmement important.

**Bernard Pivot** : Oui, vous dites que c'était peut-être la chose la plus terrible qu'il y avait entre vous.

**Annie Ernaux** : C'était la plus terrible.

**Bernard Pivot** : Oui, mais en même temps, il n'aimait pas que vous dites par exemple... je ne sais pas... « prof », ou bien « bouquin ». Il n'aimait pas ça.

**Annie Ernaux** : Non, parce qu'il pensait que si j'avais eu la chance d'apprendre justement à bien parler, c'était manquer de respect finalement à ce que... à ce qu'on m'apprenait. Il avait un respect très religieux de l'école.

### ► Piste 37. Activité 9

**Annie Ernaux** : C'était une vie qui a été toujours, vraiment... c'était une toute petite ascension sociale, une vie où il y avait beaucoup de gêne, c'est une vie que j'ai partagée et avec ça, on ne peut pas faire de roman. Je crois que pour retrouver... il fallait que je... que je scrute vraiment dans ma mémoire toutes

les choses qui m'avaient marquée, travailler sur la mémoire, travailler aussi beaucoup sur tout ce que j'avais entendu étant enfant. Je pense que les mots, les phrases qu'on emploie retracent vraiment le monde où on vit. Par exemple, très souvent, on disait à la maison : « On n'est pas malheureux, il y a plus malheureux que nous. » Eh bien rien que de dire cela, ça montre, ça montrait déjà notre limitation. Enfin, toutes sortes de phrases qui m'ont beaucoup marquée. On me disait à moi : « Tu ne comptes rien. » « Tu ne comptes », c'était vraiment... c'était une vie où tout coûtait cher, où on était vraiment limités. Et je pense que... le roman, le livre de souvenirs, aussi – et ça, ce n'est pas du tout une critique pour Georges-Emmanuel Clancier – mais ça embellit toujours, c'est au regard des souvenirs, quand on se laisse aller, et moi je ne voulais pas me laisser aller, je voulais à travers l'histoire de mon père, surtout, c'est... je pense que c'est aussi la mémoire de beaucoup d'autres gens que je retraçais.

**Bernard Pivot** : Il y a une phrase qui est terrible. Vous écrivez à un moment : « J'écris peut-être parce qu'on n'avait plus rien à se dire. »

**Annie Ernaux** : Oui, je crois que... oui, c'est vrai.

**Georges-Emmanuel Clancier** : C'est une phrase terrible.

**Annie Ernaux** : C'est parce que mon père ne savait pas parler le beau langage, le langage des classes dominantes. Il parlait encore un peu patois et aussi bien, il désirait par-dessus tout que je fasse des études, que j'aie des diplômes, que j'aie tout ce qu'il n'avait pas eu. Et au fur et à mesure que j'obtenais ces diplômes, que je... en même temps, moi, je changeais de monde. Je n'ai pas été une enfant double, j'ai été une enfant déchirée, je pense, déchirée entre le milieu de mes parents et puis un milieu petit bourgeois qu'automatiquement je me suis mise à fréquenter, et j'avais des intérêts différents des siens, je lisais, on ne se... on ne parlait plus le même langage. Je crois que cette question de langage, entre lui et moi, c'était extrêmement important.

**Bernard Pivot** : Vous dites que c'était peut-être la chose la plus terrible qu'il y avait entre vous.

**Annie Ernaux** : C'était la plus terrible.

**Bernard Pivot** : Oui, mais en même temps, il n'aimait pas que vous dites par exemple... je ne sais pas... « prof », ou bien « bouquin ». Il n'aimait pas ça.

**Annie Ernaux** : Non, parce qu'il pensait que si j'avais eu la chance d'apprendre justement à bien parler, c'était manquer de respect finalement à ce que... à ce qu'on m'apprenait. Il avait un respect très religieux de l'école.

## Leçon 4 : À voix haute

### ► Vidéo n° 11. Activité 3

**Camélia Kheiredine** : J'avais l'impression, l'année dernière, quand je suis arrivée à la fac, que toutes mes origines sociales, la catégorie socioprofessionnelle de mes parents, les établissements quelque peu douteux que j'ai fréquentés, j'avais l'impression que tout ça, ça se dessinait sur mon visage mais surtout sur ma parole.

**Franck Bikpo** : Quand j'étais petit, mon rapport à la parole était vraiment différent de celui qui était... de celui que j'ai actuellement. J'étais un gros moqueur. Je parlais sans prendre en compte l'efficacité et le but de ma parole. L'objectif était de parler le plus possible, un peu comme des éjaculations de poulets, genre euh...

**Camélia Kheiredine** : Je sais pas si vous vous en rendez compte, mais les gens de banlieue, quand on parle, on va des graves jusqu'aux aigus ça fait « ouuuu... », ça fait des « mais oula, voilà », et ça, je sais que les gens ils le remarquent directement.

**Kristina Marcovic** : La première fois que j'ai vraiment pris confiance en moi pour parler, c'était sûrement en seconde quand je suis... enfin plutôt fin seconde, quand je suis arrivée au lycée. En attendant, j'étais très sur la défensive, renfermée, quand on me disait quelque chose, je rougissais, enfin... je rougis toujours.

**Camélia Kheiredine** : Mes professeurs m'ont toujours dit : « Vous, les gens de Champigny, du 94, vous allez vous battre deux fois plus que les autres, c'est sûr, parce que votre capacité à vous exprimer, votre richesse des mots, votre capital social culturel, il sera pas le même que les autres. »

**Kristina Marcovic** : Je veux donner l'impression d'avoir confiance en moi alors que, pour l'instant, c'est pas encore exactement ça.

## DALF C1 n° 4 – Compréhension de l'oral

### ► Piste 38. Document 1

**Journaliste** : Nous allons aujourd'hui vous parler d'un écrivain qui s'est mis en tête de nous prouver que la dictée, ça ne se limite pas strictement aux bancs de l'école. Il en organise en effet des géantes en banlieue ! Rachid Santaki est

écrivain et il s'est fait connaître il y a plusieurs années avec ses romans mettant en scène la banlieue vue du côté de ses habitants. Après la publication de *La Petite Cité dans la prairie*, il a tout de suite compris qu'il pouvait faire tomber les tabous et faire entendre de beaux textes au cœur des cités. Ainsi est venue à ce romancier, scénariste, l'idée d'organiser des rassemblements autour de dictées publiques dans les banlieues. Il en a déjà réalisées plus d'une soixantaine dans toute la France. Que se soit à Vaulx-en-Velin, dans les quartiers nord de Marseille, mais aussi dans les Hauts-de-Seine, comme en banlieue parisienne, ses dictées rassemblent tous les publics, des jeunes comme des vieux. Sa méthode est simple, il parle très doucement pour les plus petits et le rythme s'accélère en fonction des autres catégories, puisque les plus petits font le début de la dictée. Il nous explique qu'il prend le temps, qu'il fait les liaisons, parfois il fait aussi des fautes. Il avoue ne pas être un bon prof ni un bon instituteur, mais l'essentiel, pour lui c'est de s'amuser, de répéter s'il le faut et qu'il y ait une interaction avec le public. Il sélectionne ses textes selon le critère suivant : il va dans le fond documentaire : tout ce qui est XIX<sup>e</sup>, la littérature française, les classiques, il les utilise car il trouve plus intéressant de confronter les plus jeunes aux textes et dans un contexte différent.

D'après un document audio France Inter.

### ► Piste 39. Document 2

**Présentateur :** Bonjour à tous, soyez les bienvenus. C'est Bruno Pons qui est des nôtres aujourd'hui, bonjour.

**Bruno Pons :** Bonjour.

**Présentateur :** Alors vous êtes chercheur en linguistique et vous avez mené une enquête colossale sur le français de nos régions ?

**Bruno Pons :** En effet, on a interrogé les internautes, on voulait leur demander : « Quel est votre usage des mots régionaux ? Comment vous appelez cette pièce de tissu pour nettoyer par terre, cette viennoiserie, ce morceau de crayon, etc. ? »

**Présentateur :** Vous avez vraiment sondé des dizaines de milliers de personnes ?

**Bruno Pons :** Au début, on ne s'attendait pas à un tel engouement de la part du public.

**Présentateur :** Il y a eu une démarche proactive, en fait, des gens ?

**Bruno Pons :** Exactement. Au début, on a simplement partagé des liens via les réseaux sociaux, Facebook, Twitter, etc., puis les gens les ont partagés eux-mêmes et il y a eu un tel engouement qui a fait qu'on a atteint des sommes de participants astronomiques et on a lancé ça sur deux ans et ce qui fait qu'on a eu des dizaines de milliers de participants.

**Présentateur :** Et évidemment, c'est l'avantage d'Internet, des réseaux sociaux, c'est que vous avez pu toucher un panel très représentatif de gens, ce qui n'était peut-être pas possible auparavant quand on menait ce genre d'études.

**Bruno Pons :** Exactement. Ce genre d'enquête aurait pris des années, voire une vie, sans les réseaux sociaux. S'il fallait se déplacer et aller dans tous les villages ou dans toutes les localités où l'on parlait français de France, de Suisse et de Belgique, il aurait vraiment fallu plus de temps que ce qu'on a pris.

**Présentateur :** Ici, combien de temps justement ? Deux ans de travail, globalement ?

**Bruno Pons :** Deux ans de travail, mais une grosse sélection des entrées : on n'a pas pu mettre toutes les cartes qu'on avait générées. Il y a environ trois cents à quatre cents questions qui ont été posées.

**Présentateur :** Est-ce que la mondialisation et puis aussi les réseaux sociaux, forcément, depuis quelques années, ont tendance à lisser un petit peu ces particularismes régionaux ou au contraire à les exporter ?

**Bruno Pons :** J'ai l'impression. Ce qu'on voit sur les réseaux sociaux, c'est vraiment que l'Internet accentue cette différence et que donc les gens les étendent encore plus comme un drapeau ou comme ils défendraient une équipe de foot.

D'après un document audio France Inter.

## DOSSIER 9. Ère numérique

### Leçon 1 : Une immense librairie

#### ► Piste 40. Activités 6, 7 et 8

**Voix-off :** Le Salon du livre sert-il à quelque chose ? C'est la question à laquelle répondent Grégoire Leménager du *Nouvel Observateur* et Jean-Christophe Buisson du *Figaro Magazine*.

**Jean-Christophe Buisson :** Écoutez, aujourd'hui, tout ce qui peut contribuer à sauver le livre en France – qui est dans un état relativement déclinant, voire désastreux, avec ces librairies qui se ferment, ces chaînes de librairies qui se ferment – donc tout ce qui peut contribuer à préserver encore la lecture et donc

la vente de livres en France est bon à prendre, à mon avis. Et l'idée même qu'il y ait une fois par an, à Paris, capitale de la France, une immense librairie de dizaines de milliers de mètres carrés avec des centaines d'auteurs et des dizaines de milliers de gens qui viennent et qui payent pour venir, avoir un sourire, avoir une dédicace, avoir un regard d'un auteur, c'est quelque chose – je trouve – de formidable. Et surtout que les gens se promènent et découvrent le livre, pour certains, qui n'osent pas entrer dans les librairies, ça, c'est la première chose. Deuxième chose : le fait même que des gens fassent la queue pendant des heures, pour aller avoir une dédicace de Anna Galvalda, d'Éric Orsenna, de Pierre Lemaitre, du prix Goncourt, plutôt que de faire les queues pour avoir un tee-shirt de Franck Ribéry ou de Nabila, moi, ça me réjouit. Ça me rassure de me dire que des gens sont capables de faire la queue pour avoir rencontré un écrivain. C'est quelque chose qui me semble primordial.

**Grégoire Leménager :** Ouais, vous avez une vision un peu angélique du truc, quand même, Jean-Christophe, si je puis me permettre.

**Jean-Christophe Buisson :** C'est la première fois qu'on me fait le procès de l'angélisme !

**Grégoire Leménager :** Eh bien je pense que ce ne sera pas la dernière ! Voilà ! Parce que vu comme c'est parti... Non... mais évidemment, c'est très réjouissant qu'il y ait beaucoup de gens qui aillent au Salon du livre, évidemment, c'est très bien, on aime tous les livres et tout ça... Après, il faut voir de quels livres on parle et il faut voir de quels auteurs on parle. Parce que vous parlez de ces queues phénoménales qui s'allongent au Salon du livre devant les stands des écrivains : il se trouve qu'en général, les écrivains devant lesquels il y a des queues interminables sont au mieux Amélie Nothomb et au pire telle ou telle star de télé, voire de télé-réalité, qui a sorti un livre qu'il n'a en général pas écrit lui-même, et voilà, ou alors un homme politique, enfin quelqu'un qui passe à la télé de toute façon et qui en général n'est pas un écrivain.

**Jean-Christophe Buisson :** Attendez, vous voulez quoi : qu'il n'y ait que des académiciens qui écrivent des livres ?

**Grégoire Leménager :** Oh non, ça, ce serait un peu triste. Non, non, non mais, mais plus sérieusement, il y a un problème quand même qui est posé peut-être par la définition même du salon et par son ampleur. C'est à-dire que moi, je pense aux écrivains dans l'histoire. Et vous dites « les livres » : c'est très bien, mais la plupart des livres sont des... Il y a le stand de livres de cuisine, par exemple, qui fonctionne très bien aussi. Il y a...

**Jean-Christophe Buisson :** La BD, la jeunesse... Mais vous avez commencé à lire directement par *Les Illusions perdues* de Balzac ?

**Grégoire Leménager :** Bien sûr.

**Jean-Christophe Buisson :** Ou vous avez commencé par *Le Club des cinq*, la BD... la découverte du livre ? Moi, vous pensez aux écrivains, moi, je pense aux gens qui viennent, je pense aux futurs lecteurs, et c'est ça qui m'intéresse. Et qu'effectivement certains lecteurs viennent chercher des livres de cuisine, eh bien oui, ils viennent chercher des livres de cuisine, mais aussi, au stand d'à côté, ils vont découvrir qu'il y a autre chose que des livres de cuisine et je pense que c'est une introduction au monde du livre qui est tout à fait merveilleuse.

**Grégoire Leménager :** Oui, alors c'est une façon de voir les choses et qui est en partie juste hein, mais d'un autre côté je ne peux pas m'empêcher de penser que ce dispositif, avec son énormité – parce que c'est pas une grande librairie : c'est un hypermarché d'une taille hallucinante –, finit par être contre-productif, si vous voulez, dans la promotion justement des auteurs, etc. C'est à-dire que je pense que les organisateurs se donnent du mal pour apporter un supplément d'âme à tout ça ; par exemple, cette année, ils invitent une quarantaine d'écrivains argentins, c'est très bien. Et en même temps, on sait très bien que sur les deux cent mille personnes qui vont venir, il y en a à peine 5 % – et encore, je suis peut-être optimiste – qui vont y aller pour voir ces auteurs argentins-là.

**Jean-Christophe Buisson :** C'est déjà ça... C'est déjà ça... Enfin, je ne sais pas, moi, à part Borges et Cortázar, je ne connais pas très bien la littérature argentine et je suis ravi de découvrir qu'il y a une littérature argentine, et peut-être que j'irai, alors que je ne serais jamais allé ouvrir un livre argentin spontanément, et là, ça va me donner peut-être envie et rien que ça, si on sauve quelques personnes à découvrir une part de la littérature mondiale méconnue, c'est déjà ça, non ?

**Grégoire Leménager :** Oui, oui, mais encore une fois, on peut voir les choses de cette manière, mais on peut aussi trouver que les auteurs argentins, précisément, vont se trouver noyés dans cette grande foire et que c'est peut-être pas la meilleure manière de les promouvoir, que ce n'est peut-être pas la meilleure manière de les faire découvrir. Il y a souvent des tables rondes qui sont organisées avec des écrivains, etc., il y a certainement des choses intéressantes, mais qui se trouvent complètement noyées dans la masse et c'est un reflet du problème de la... Enfin bon, le Salon du livre, c'est organisé par les éditeurs eux-mêmes, c'est le SNE qui pilote ça, et je pense qu'il reflète tous les problèmes

de la surproduction éditoriale française qui essaye d'aligner des titres dans tous les domaines pour essayer de satisfaire absolument tous les publics et là, on se retrouve avec quelque chose qui effectivement est une fête du livre mais dans laquelle la littérature se trouve perdue.

**Jean-Christophe Buisson** : Non, vous êtes très élitiste, en fait, c'est ça, le problème, c'est que vous n'aimez pas le peuple...

**Grégoire Leménager** : Bien sûr...

**Jean-Christophe Buisson** : ... le peuple de lecteurs, et ça, c'est typique des journaux de gauche qui n'aiment pas le peuple, et qui voudraient qu'on reste entre nous.

**Grégoire Leménager** : Vous aimez tellement le peuple que vous êtes satisfait qu'il se contente de lire Amélie Nothomb.

**Jean-Christophe Buisson** : Non, parce qu'ils ne lisent pas qu'Amélie Nothomb, il y en a pour tout le monde et ça me réjouit, que les gens, encore une fois. Le livre, c'est vaste, et pourquoi, de quel droit on détermine le choix des gens qui doivent lire les livres et quel type de livres ils doivent lire ? Je suis désolé, encore une fois, on peut commencer par lire des BD et finir par lire Proust, Balzac et les grands écrivains argentins, et Borges, qui n'est quand même pas très facile à lire.

**Grégoire Leménager** : D'accord, d'accord... Donc on va voir, on va faire signer son livre par Aymeric Caron, mais on ressort quand même avec un livre de Borges... J'en doute.

**Jean-Christophe Buisson** : Mais pas forcément le même jour...

**Grégoire Leménager** : En tout cas, il y a un fait, qui est quand même un peu inquiétant aussi et qui fait le lien avec ce que vous disiez au début, c'est que les courbes de fréquentation du salon sont plutôt en hausse – le fait que ce soit payant, entre nous, pour une grande librairie, moi, ça me met un peu mal à l'aise – et mais, si les fréquentations sont en hausse, en revanche, il semble que le panier moyen du consommateur qui se rend au salon diminue, c'est-à-dire qu'en fait il y a plus de gens qui viennent et il y en a... ils achètent moins de livres, donc en fait, là aussi, il y a quelque chose de contre-productif qui tient à mon avis à l'énormité du dispositif...

**Jean-Christophe Buisson** : Ben ça veut dire qu'ils sélectionnent mieux...

**Grégoire Leménager** : ... c'est « qui veut trop embrasser mal étreint », quoi.

**Jean-Christophe Buisson** : Ils sélectionnent mieux leur choix.

**Grégoire Leménager** : Oui, c'est ça...

## Leçon 2 : Fais gaffe !

### ► Piste 41. Activités 5 et 6

**Laurent Bignolas et Aude GG** : Bonjour à tous !

**Laurent Bignolas** : Je suis Laurent Bignolas, je présente *Télématin* sur France 2.

**Aude GG** : Et je suis Aude GG, comédienne et créatrice du programme *Virago* sur YouTube !

**Laurent Bignolas** : Voilà, ça, ce sont nos identités réelles. Mais nous avons, et vous aussi, une identité numérique, composée des traces que nous laissons sur Internet, par exemple ce que nous diffusons, comme les partages de photos et de vidéos.

**Aude GG** : Ce que nous pensons : à travers les tweets, les retweets, les commentaires.

**Laurent Bignolas** : Ce que nous aimons : nos loisirs, nos goûts, nos likes.

**Aude GG** : Ce que nous disons de notre identité réelle : nom, localisation, âge, profession, situation familiale, situation amoureuse, « c'est compliqué », tout ça...

**Laurent Bignolas** : Ce que nous montrons, comme nos avatars.

**Aude GG** : Ce que nous écrivons en statut.

**Laurent Bignolas** : Ce que nous achetons.

**Aude GG** : Ce que nous... J'ai plus d'idée.

**Laurent Bignolas** : Et là, vous vous dites : « Et alors ? »

**Aude GG** : Vous savez, toute la journée, vous utilisez des applis et vous passez votre temps sur des sites parfaitement gratuits comme YouTube, Google, Facebook, etc. Mais j'ai une révélation incroyable à vous faire : ils ne vous proposent pas leurs services juste par bonté d'âme.

**Laurent Bignolas** : Il y a un proverbe qui dit : « Si c'est gratuit, c'est que vous êtes le produit. » Si tous ces sites et applis génèrent des milliards de bénéfices alors que vous ne payez rien, c'est principalement grâce aux revenus publicitaires. Et Internet a complètement révolutionné la façon de faire de la pub.

**Aude GG** : Les panneaux publicitaires dans la rue, les encarts dans les journaux ou bien les spots télé s'adressent à tout le monde, sans véritable personnalisation. Mais sur Internet, c'est beaucoup plus ciblé : imaginons que j'aie envie de m'acheter un nouveau smartphone, je fais une recherche sur Google, puis je vais sur Facebook ou YouTube. Eh bien je vous parie qu'on va me proposer

une pub pour un téléphone.

**Laurent Bignolas** : Les pubs Google, Facebook, YouTube sont toutes ciblées en fonction de votre profil numérique. Et c'est logique : si vous avez 15 ans et que vous passez votre temps sur, euh... Frosties...

**Aude GG** : Fortnite.

**Laurent Bignolas** : C'est ça. Eh bien ça n'a aucun intérêt pour un publicitaire d'essayer de vous vendre un lampadaire de jardin, par exemple. C'est beaucoup plus, en revanche, intéressant de vous diffuser des pubs pour un superbe casque audio avec micro intégré. Et là, vous vous dites probablement encore...

**Aude GG** : « Tant mieux si les pubs que je vois me correspondent, elles ont plus de chances de m'intéresser. »

**Laurent Bignolas** : Le souci, c'est que ces données ne représentent pas que des enjeux commerciaux. Vous avez peut-être entendu parler du scandale *Cambridge Analytica* : cette entreprise, qui récupérait et analysait les informations personnelles des utilisateurs Facebook, aurait aidé Trump à devenir président.

**Aude GG** : Dites-vous que ce type de programme utilisé par *Cambridge Analytica* permet, à partir des traces que vous laissez sur Facebook, de déterminer à plus de 80 % votre couleur de peau, votre orientation sexuelle et vos convictions politiques. Les équipes de campagne de Trump ont donc pu cibler très précisément leurs messages de propagande.

**Laurent Bignolas** : Dans le district de Little Haïti, les internautes ont vu par exemple apparaître dans leur flux Facebook une info, comme quoi Hillary Clinton, la concurrente de Trump, aurait échoué dans son aide aux habitants, après le tremblement de terre qui a secoué l'île.

**Aude GG** : Vous voyez comment ces informations extrêmement ciblées peuvent manipuler l'opinion des gens et mener à l'élection d'un candidat. Suite à ce scandale, Mark Zuckerberg, le président de Facebook, a assuré qu'il ferait tout pour éviter à nouveau une telle fuite des données. Mais...

**Laurent Bignolas** : Si vous préférez protéger vous-même vos données pour éviter que quiconque puisse s'en servir, voici quelques conseils. Lisez les accords de confidentialité d'utilisation des applications. Par exemple celles de Snapchat : voilà, c'est pas trop long à lire... OK, un vrai conseil alors : remplissez au minimum votre présentation, refusez la reconnaissance faciale, ce qui vous évite ensuite d'être identifié sur des photos ou des vidéos qui ne vous plairaient pas.

**Aude GG** : Pensez à vérifier régulièrement votre historique personnel de navigation. Repérez les posts identifiés comme « publics », que vous pouvez modifier en cliquant sur le crayon et la croix. D'ailleurs, je vous conseillerais plutôt de ne publier que pour une audience limitée.

**Laurent Bignolas** : Sur YouTube, vous avez aussi un historique des vidéos que vous visionnez et vous pouvez désactiver cette fonction.

**Aude GG** : Dernier conseil : vous pouvez choisir de surfer sur des navigateurs privés tels que Qwant ou DuckDuckGo, qui sont des moteurs qui ne gardent pas l'historique des recherches ni les données personnelles.

**Laurent Bignolas** : Souvenez-vous qu'Internet est un espace public, nos données personnelles sont potentiellement diffusables et utilisables dans le monde entier. Alors, sur le net, au maximum : restez in-vi-sibles. Au revoir !

**Aude GG** : Ah, donc c'est à moi de terminer toute seule... Bon eh bien, c'est la fin de cet épisode, n'hésitez pas à aller regarder les autres vidéos de la chaîne. Au revoir ! Et voilà, ça marche jamais avec moi...

## Leçon 3 : Torrent d'informations

### ► Vidéo n° 12. Activité 2

**Albert Moukheiber** : Les *fake news*, cela n'a rien à voir avec l'intelligence, on peut tous tomber dans le panneau. On a tendance à croire qu'on voit le monde avec nos yeux, qu'on entend le monde avec nos oreilles, mais au final, on fait tout ça avec notre cerveau. Notre cerveau est le centre de traitement d'une multitude d'informations et de stimuli du monde extérieur. Il agit comme un filtre qui va décider quelles sont les informations qui sont pertinentes pour nous et mettre de côté les informations qui ne le sont pas. Pour faire cela, notre cerveau utilise un procédé qui s'appelle des « modèles heuristiques ». C'est quoi, les « modèles heuristiques » ? C'est une façon approximative de résoudre un problème. Quand je serre la main à quelqu'un, mon cerveau ne fait pas de calculs précis pour calculer l'angle d'attaque, la force, etc. C'est juste qu'on a serré plein plein de mains dans notre vie, et au bout d'un moment, on s'adapte et on devient meilleur. Sans ces raccourcis, tous ces calculs qui nous sont invisibles, on ne pourrait pas fonctionner. Le problème, c'est que ces mécanismes de filtrage, des fois, se trompent et causent des erreurs. C'est pareil pour les news, on raisonne pas de façon objective, mais on raisonne plutôt de manière motivée. Quand je suis en train de lire un article, automatiquement, je vais être plus résistant à des informations qui viennent contredire mon opinion et moins vigilant aux informations qui vont venir renforcer ce en quoi je crois déjà. Si, par

exemple, moi j'suis quelqu'un qui croit que les OGM, c'est quelque chose qui est très mauvais pour la santé, et je tombe sur un article qui dit qu'en fait, les OGM, ça n'a pas tellement d'impact sur la santé, j'vais automatiquement résister à cet article, sans même prendre le temps de voir pourquoi est-ce que l'auteur de cet article tient cette hypothèse. Donc notre opinion spontanée est rarement basée sur les faits. On ne traite pas ces idées d'une manière objective. Je vais colorier ces informations par rapport à mes croyances précédentes, par rapport à mes a priori, et je n'vois pas vraiment le monde tel qu'il est, mais plutôt tel que moi je suis. Pourquoi est-ce que notre cerveau fait ça ? Notre cerveau fait ça pour nous éviter ce qu'on appelle la « dissonance cognitive ». C'est quoi la « dissonance cognitive » ? C'est la tension interne qu'on ressent quand on est en contradiction entre, par exemple, une pensée que j'ai et une information qui vient du monde extérieur. Dans notre exemple des OGM, c'est des informations qui viennent contredire ce en quoi je crois. Mon cerveau va automatiquement mettre en place des mécanismes pour réduire cette dissonance cognitive, indépendamment de la qualité de l'information qui est proposée. Notre cerveau va réarranger la réalité, pour garder cette cohérence intérieure. Et donc, les *fake news*, c'est pas quelque chose qui est du domaine de l'ignorance, mais plutôt du domaine de l'illusion de connaissances. Le problème, c'est qu'on croit qu'on sait, et le degré de confiance que moi j'ai en ces informations est souvent lié à mes a priori, à mon groupe social, à mon orientation politique, au pays où je suis né, et à plein d'autres facteurs qui viennent jouer un rôle, bien avant la qualité intrinsèque d'une certaine information. Pour lutter contre les *fake news*, la première chose à savoir, c'est que notre cerveau fait des raccourcis, et ça, c'est quelque chose qu'on ne peut pas toucher. En revanche, ce qu'on peut faire pour mitiger ces effets, c'est, par exemple, être plutôt attaché à « pourquoi » on a une certaine opinion, plutôt qu'à l'opinion en elle-même. Parce que je vais avoir plus de flexibilité mentale, avoir plus tendance à réévaluer mes opinions. Une autre recommandation qu'on peut avoir, c'est d'apprendre à cultiver le doute, vis-à-vis d'une multitude de sujets, surtout les sujets dont je suis certain, parce que c'est ces sujets-là qui sont le plus à risque de me bernier. Et un dernier conseil, c'est de pondérer nos opinions, d'attribuer un score de confiance aux différentes opinions. Je peux par exemple me dire : sur cette information-là, j'ai une confiance en mon opinion de 20 %, ou je suis bon à 30 %, et donc pouvoir avoir plus de flexibilité mentale, parce que c'est un sujet que je ne maîtrise pas très très bien. Et donc finalement, l'important, c'est de douter de nos pensées. Et se rappeler que « réfléchir », c'est juste une façon élégante de dire « changer d'avis ».

## Leçon 4 : Demain

### ► Piste 42. Activités 2 et 3

**Journaliste 1** : L'immortalité restera inatteignable car, comme pour l'intelligence artificielle, le problème n'est pas dans de simples évolutions techniques. Il y a une difficulté fondamentale : c'est nous qui sommes programmés pour mourir. Et Vincent Eden citait le psychologue Christophe Fauré dans son article qui rappelait que notre société d'hypercontrôle, de volonté, de maîtrise de tous les paramètres du vivant se berce d'illusions. Si je prévois tout, contrôle tout, anticipe tout, je finis par croire que rien ne peut m'arriver. La croyance messianique dans les machines s'inscrit dans ce registre, mais c'est une lourde erreur : la vie, c'est l'accident, c'est l'imprévu. Pierre-Jérôme Delage partagera avec nous son analyse afin de percevoir en quoi le transhumanisme n'est qu'une évolution des technologies. En effet, j'ouvrais mon propos en citant une de vos contributions dans un livre et votre article *H+, transhumanisme, eugénisme et droit* par une citation de l'article 1 de la Déclaration transhumaniste qui prophétise un changement radical de l'humanité par la technologie et cite un certain nombre d'applications comme le rajeunissement, l'accroissement de l'intelligence, la modification de son état psychologique, l'abolition de la souffrance. Ce n'est que cela, le transhumanisme ? Et globalement, que recouvre ce terme, Pierre-Jérôme ?

**Pierre-Jérôme Delage** : Alors, ce n'est sûrement pas que cela, mais c'est une partie de cela. L'idée générale – pour la poser –, l'idée générale du transhumanisme, c'est de permettre à l'homme de s'affranchir de ses limites biologiques naturelles grâce à la technologie. Ça veut dire que la technologie pourrait nous permettre, donc, de rajeunir, de ne pas vieillir, de ne pas être malade, à l'extrême de ne pas mourir, ce qui évidemment est une chimère, mais certains le croient. Donc l'idée est vraiment la transcendance – c'est d'ailleurs pour ça qu'on parle de « transhumanisme », on devrait même plutôt parler de « transhumanité » –, l'idée, c'est de transcender la condition humaine pour évoluer vers autre chose : vers un transhumain, vers un post-humain qui serait libéré de toutes les bornes, de toutes les limites biologiques dans lesquelles il est enfermé.

**Journaliste 1** : C'est une promesse incroyable.

**Journaliste 2** : Et alors cette idée est née quand, quand est né le

transhumanisme ?

**Pierre-Jérôme Delage** : Alors on discute un petit peu, mais pour certains, c'est la fin des années soixante-dix, pour d'autres, la fin des années quatre-vingt, en tout cas naissance relativement récente, aux États-Unis, dans la Silicon Valley. **Journaliste 1** : Alors pour prendre juste un des termes, on parlait d'intelligence augmentée, comme ça, y'a Elon Musk qui, avant d'envoyer les voitures dans l'espace – c'était assez intéressant –, a lancé parmi tous ses autres projets un projet qui est baptisé Neuralink et qui vise à implanter dans le cerveau une interface pour améliorer la mémoire et interagir avec d'autres appareils électroniques. Alors, j'imagine que son objectif n'est pas nécessairement de participer à *Questions pour un champion* ou de faire ses courses sur Amazon par la pensée... À votre avis, quel est le dessein de tels investissements ?

**Pierre-Jérôme Delage** : Faire ses courses sur Amazon par la pensée, je pense que ça plairait à beaucoup de monde et ça pourrait fonctionner avec Neuralink, peut-être, mais il y a trois questions qui sont posées avec Neuralink : c'est le quoi, le comment et le pourquoi. Et à mon sens, c'est surtout le pourquoi qui est intéressant. Alors, le quoi : le quoi, c'est effectivement l'idée de permettre une augmentation assez prodigieuse de l'intelligence humaine grâce à ce projet Neuralink. Le comment, ce serait grâce à des sortes de cordons neuronaux qui permettraient de créer des sortes d'interface homme-machine. Et le pourquoi : pourquoi ce projet Neuralink, pourquoi cette volonté d'augmentation de l'intelligence humaine, de la création de ces liens neuronaux ? Parce qu'on a peur, en tout cas parce qu'Elon Musk manifestement a peur de l'intelligence artificielle. Et ça, c'est très intéressant, c'est un des fondements idéologiques principaux du transhumanisme. C'est ce qu'on appelle « la honte prométhéenne », c'est-à-dire cette idée que dans le fond l'homme est de plus en plus honteux, affligé de constater les performances des machines qu'il a créées, notamment les performances de l'intelligence artificielle, et donc, pour ne pas être totalement dépassé, ben va falloir qu'il s'adapte. En gros, l'alternative, c'est mourir ou s'adapter, et donc pour s'adapter, eh bien Neuralink serait une des clés de cette adaptation et donc une des clés de l'absence de dépassement de l'homme par l'intelligence artificielle.

**Journaliste 1** : Oui, une concurrence. En plus, il y a eu une discussion de mémoire entre Elon Musk et Mark Zuckerberg, justement, où Elon Musk taçait son jeune collègue en disant : « Vous n'avez rien compris » – ou je sais pas s'ils se tutoyaient – sur l'intelligence artificielle, donc. Pour Elon Musk, ce serait remplir ce gap, finalement, peut-être ?

**Pierre-Jérôme Delage** : Oui, peut-être, ce serait certainement combler un manque, une faiblesse de l'être humain. Est-ce qu'il a tort, est-ce qu'il a raison ? J'en sais rien, mais en tout cas, ce qui est certain, c'est qu'il y a une peur très nette de cette montée de l'intelligence artificielle, et donc il faudrait absolument combler effectivement le trou, comme vous dites, pour ne pas disparaître, dans le fond.

**Journaliste 2** : Mais alors du coup, ces transhumanistes, ils entretiennent avec le corps un rapport très particulier. Comment ils considèrent le corps ?

**Pierre-Jérôme Delage** : Alors là, la conception elle est très claire : le corps, c'est un obstacle, c'est une entrave. Le corps, c'est tout ce qui nous enferme dans notre condition humaine inférieure. Parce que le corps, il est vulnérable, il est périssable, et donc c'est le signe le plus tangible de la finitude humaine. Donc ils ont une conception, une représentation très très négative du corps. L'idéal, pour un transhumaniste, c'est de se débarrasser du corps humain et c'est d'arriver à vivre au-delà de ce corps, et c'est notamment pour ça que s'engagent aussi des recherches en matière de téléchargement de l'esprit. C'est la dissociation absolue de notre corps vulnérable, mortel, et de notre esprit qui, lui, serait seul digne de protection.

## DOSSIER 10. Histoire vs mémoire

### Leçon 1 : Au tableau !

#### ► Piste 43. Activités 2 et 3

**Voix 1 (enregistrement)** : Charlemagne, fils de Pépin le Bref, 768-814, né Roi fainéant, et les maires d'Austrasie.

**Voix 2** : Les dates... Le Saint-Empire... Oh ! Tout est prévu !

**Voix 3 (extrait de film)** : Je parle à des gens qui font semblant de m'écouter, semblant de me regarder. Je suis là ! Vous... vous me voyez ?

**Voix 2** : Les dates... Le Saint-Empire... Oh ! Tout est prévu !

**Léopold Lagarde** : Est-ce que la porte est ouverte ?

**Voix off** : La fabrique de l'histoire scolaire.

**Léopold Lagarde** : Voulez-vous écouter s'il vous plaît ?

**Voix 4** : Il faut pas que ça soit un cours. L'histoire, il faut pas l'apprendre, il faut la comprendre.

**Léopold Lagarde** : Alors, pour commencer, on va avoir besoin d'ordinateurs. On va aller sur Gmail. Clara, vous avez...

**Voix off** : Léopold Lagarde enseigne l'histoire au lycée Jean-Zay à Aulnay-sous-Bois. Il s'agit ce matin de faire réfléchir ses élèves de terminale L sur ce qu'est l'histoire.

**Léopold Lagarde** : Alors, vous avez un mail qui s'appelle FQ. Sur le FQ, vous avez deux choses : la première, c'est la rencontre avec Abdel RER. Vous savez que j'aime bien parler aux gens, vous savez que je suis curieux, alors quand on me parle d'histoire dans le RER... Vous êtes prêts ?

[Message enregistré]

**Abdel** : Tous les ancêtres, ça... ça ne peut nous conduire que vers une certaine vérité qui est la vérité absolue, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de mensonge...

**Léopold Lagarde** : Euh...

**Abdel** : ... qui accompagne l'histoire de notre existence. Ça veut dire, si il y a des mensonges, ça veut dire ça été un peu...

**Voix off** : Drancy.

**Léopold Lagarde** : Je pense que vous mélangez deux choses.

**Abdel** : Non, non, je ne mélange pas !

**Léopold Lagarde** : J'peux ? J'peux ?

**Abdel** : Oui oui, allez-y, allez-y !

**Léopold Lagarde** : Je pense que vous ne distinguez pas très bien entre l'histoire et la mémoire. La mémoire, c'est ce que vous pensez, mais c'est aussi ce que vous portez.

**Voix off** : Drancy.

**Abdel** : Non non non ! Moi je pense que l'histoire, c'est ce que nous partageons en faisant conjuguer à l'ensemble... on conjugue au pluriel.

**Léopold Lagarde** : Non, moi je pense que ça, c'est la mémoire justement. [Fin du message enregistré] Maintenant, je vous propose, puisqu'on a France Culture avec nous, d'écouter l'émission d'Emmanuel Laurentin de cet été qui date du 3 août.

[Extrait de l'émission France Culture]

**Emmanuel Laurentin** : Présentation du témoin : « *Je n'écris pas ici mes souvenirs. Les petites aventures personnelles d'un soldat parmi beaucoup d'autres ne me semblent assez peu et nous avons d'autres soucis que de rechercher le chatouillement du pittoresque ou de l'humour. Mais un témoin a besoin d'un état civil. Avant même de faire le point de ce que j'ai pu voir, il convient de dire avec quels yeux je l'ai vu. Écrire et enseigner l'histoire : tel est, depuis tantôt trente-quatre ans, mon métier. Il m'a amené à feuilleter beaucoup de documents d'âges divers pour y faire, de mon mieux, le tri du vrai et du faux, à beaucoup regarder et observer aussi. Car j'ai toujours pensé qu'un historien a pour premier devoir, comme disait mon maître Pyréne, de s'intéresser à la vie.* » [Fin de l'extrait]

**Léopold Lagarde** : Alors, si on compare les dire de Abdelkader et de Marc Bloch, lu par Emmanuel Laurentin, est-ce que il y a quelques idées qui vous viennent en tête pour définir l'histoire ? Vous vous rappelez du questionnaire de début d'année que je vous ai donné ? Mais d'ailleurs, qu'est-ce que vous vient en tête ? C'est quoi, l'histoire ?

[Lecture des questionnaires]

Qu'est-ce que l'histoire selon vous ? « *C'est l'utilité de comprendre comment et pourquoi nous sommes arrivés à notre société... – j'arrive pas à lire – et aussi de ne pas faire les mêmes erreurs que nos prédécesseurs.* » C'est très bien, ne faites pas cette tête, Nadia, c'est bien ! Cyrine : qu'est-ce que l'histoire selon vous ? « *Des faits passés, racontés par le prof.* » À quoi sert-elle ? « *Je ne sais pas trop !* » Non mais, attendez, on va y venir : il faut vraiment partir de la base. « *L'histoire, c'est étudier les épisodes marquants de l'histoire française mais aussi mondiale.* » Ah ! Vous voyez, on change déjà d'échelle : française, mondiale, les faits passés, mais dans le monde. À quoi sert-elle ? « *Mieux comprendre l'évolution de la société.* » Ça, c'était... Mélanie. Marine : « *comprendre l'histoire passée pour pouvoir comprendre le monde d'aujourd'hui.* » Ouais. Et voilà : je peux tout vous lire, mais on va peut-être s'arrêter là. [Fin de la lecture des questionnaires]

Qu'est-ce que l'histoire selon vous ? Je vais l'écrire au tableau. « *C'est comprendre le monde.* » Il y a combien de personnes qui pensent ça, ici ? Levez la main ! Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix. À l'époque, c'était combien ? C'était... sept. « *L'histoire, c'est le passé... plus ou moins glorieux* », quelqu'un écrit, « *plus ou moins glorieux* ». Qui pense ça aujourd'hui ? Un, deux, trois, quatre, cinq, six. À l'époque, c'était cinq, donc kif-kif. Il y en a un qui a écrit : « *C'est le premier pas vers l'imagination.* » On ne citera pas William, mais c'était bien ! Alors ça, c'était une personne. Qui pense que c'est le premier pas vers l'imagination ? William ! Vous êtes fidèle à vos convictions, ça fait plaisir. « *Le passé qui nous construit* » : ça, c'est extrêmement révélateur et c'est aussi ce que disait Abdelkader, si vous avez bien noté. « *Le passé qui nous construit* » : qui pense ça ? Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze, treize, quatorze, quinze. À l'époque, c'était... cinq. En fait, moi, ce que je pense avec ce...

cet échange, c'est que vous n'aviez pas toutes les clés. Je vous ai donné ça et je vous l'ai fait faire en vingt minutes, ce petit questionnaire, où vous deviez remplir vos études futures, envisagées, etc. Donc je crois qu'on a fait tout le monde ? Alors, l'année dernière, j'ai des élèves qui m'ont fait l'histoire mondiale de la France. Donc, ce que je vous propose de faire aujourd'hui, c'est de relire le texte de Patrick Boucheron que vous avez en main. Est-ce que quelqu'un veut relire le texte de Boucheron, paragraphe par paragraphe ?

**Élève 1** : « *Nous avons besoin d'histoire, car il nous faut du repos. Une halte pour reposer la conscience pour que demeure la possibilité d'une conscience, non pas seulement le siège d'une pensée mais d'une raison pratique donnant toute latitude d'agir. Sauver le passé, sauver le temps de la frénésie du présent. Voici pourquoi cette histoire n'a, par définition, ni commencement ni fin. Il faut sans se lasser et sans faiblir opposer une fin de non-recevoir à tous ceux qui attendent des historiens qui les rassurent sur leurs certitudes cultivant sagement le petit lopin des continuités...* »

**Léopold Lagarde** : Ce qui se passe, c'est qu'on a trois textes ici, ou plutôt deux textes et une intervention orale dans le RER avec les bips du... du train. Donc ce qu'on peut faire, c'est essayer de les mettre en relation par rapport à ce qu'on vient d'écrire au tableau. Alors, « *comprendre le monde* » : qui dit ça ? Ouais, c'est Bloch et Boucheron. « *Le passé plus ou moins glorieux* », c'est qui ? C'est pas Abdel, c'est sûr, il ne dit pas ça. C'est Boucheron... et c'est qui ? C'est Bloch. « *Le premier pas vers l'imagination* » ? Ça, il y a que William qui le dit. Encore que, on pourrait interpréter un peu plus... un peu plus largement, mais bon. « *Le passé qui nous construit* », qui dit ça ? Boucheron, c'est vrai, et puis ? Bloch... oui... En fait il le dit pas dans le texte que je vous ai donné, il le dit un peu après, mais oui, dans l'absolu, et puis ?

**Élève 2** : Abdel.

**Léopold Lagarde** : Abdel, bien sûr, il le dit. Il dit ça : les ancêtres, la mémoire, machin truc, enfin, il n'est pas d'accord pour la mémoire, mais il ne m'écoutait pas. On reste encore cinq minutes !

**Les élèves** : Non monsieur ! Allez !

**Léopold Lagarde** : OK, vous prenez un bouquin de chaque et je tape sur mon ordinateur pour savoir lequel vous prenez. Demain je veux la fiche de lecture avec : c'est quoi l'histoire, c'est quoi les histoires ? Un de là, un de là... Non mademoiselle, écoutez-moi bien, écoutez-moi bien !

## Leçon 2 : Pays membres

### ► Vidéo n° 13. Activités 2 et 3

Parfois, on se demande à quoi ça sert l'Europe, en fait ? *Erasmus* ? Non mais OK, c'est toujours la même réponse, mais ça va bien plus loin que ça ! Moi, par exemple, j'ai l'impression que l'Union européenne a toujours existé, parce qu'on n'a pas connu autre chose, mais quand on regarde l'actu avec les Britanniques qui quittent l'Union, on réalise qu'un pays peut décider de partir comme ça. Mais est-ce que ça veut dire que demain l'Europe pourrait disparaître ? En fait, il suffit de remonter à la génération de nos grands-parents pour comprendre qu'à l'époque, les enjeux étaient importants. Le 9 mai 1950, le ministre français des Affaires étrangères Robert Schuman déclare : « *L'Europe n'a pas été faite, nous avons eu la guerre.* » *Et pas d'Erasmus du coup !* S'il dit ça, c'est parce que, après la Seconde Guerre mondiale, qui a ravagé le continent européen, et sous la pression des États-Unis en pleine guerre froide, l'Europe de l'Ouest cherche à se reconstruire et à garantir la paix. Comment ? *Erasmus* ? Non, en construisant une Europe politique, bien sûr. *Ah... je pensais que c'était Erasmus !*

En 1948, huit cents délégués de dix-huit pays européens se réunissent au congrès de La Haye. Il pose l'idée qu'il faut favoriser un rapprochement ou carrément une unification des États européens à partir de moyens politiques, économiques et culturels. Il faut se rendre compte qu'à l'époque, l'idée est assez ouf. Et près de soixante-dix ans plus tard, on en est où au juste ? En 2019, l'UE s'est bien agrandie puisqu'elle compte vingt-huit états, enfin, bientôt vingt-sept, puisque l'UE connaît aussi une sorte de crise, comme le montre la volonté des Britanniques d'en sortir. Alors nous, la question qu'on va se poser, c'est : comment le projet de construction européenne s'est mis en place depuis 1948 ? Et donc, comment il s'est transformé et a été remis en cause depuis 48 pour en arriver à ce qu'on connaît maintenant ?

En 1948, tout le monde est au moins d'accord sur une chose : il faut garantir la paix et la reconstruction économique de l'Europe. Mais tout le monde n'est pas d'accord sur le procédé. *En même temps, ça aurait été trop simple...* D'un côté, il y a le coin des confédéralistes – eux souhaitent une union fondée sur la coopération d'États pleinement souverains –, de l'autre, le camp des fédéralistes – eux veulent un État fédéral qui dépasse les États-nations – et on peut même distinguer un troisième camp, celui des fonctionnalistes, c'est celui de notre gars sûr, Jean Monnet, un des pères fondateurs de la construction européenne – eux pensent que la coopération économique est un préalable à l'intégration politique.

En même temps, son blaze, c'est Monnet [monnaie], donc c'est un peu écrit dessus... Mais il y a aussi ceux qui s'opposent au projet, bien sûr : les Britanniques, par exemple, qui à l'époque ont peur que la construction européenne affaiblisse leurs liens avec le Commonwealth. En fait, eux, ils ont toujours été couci-couça quoi ! Et il y a aussi les partis communistes, qui préfèrent l'élargissement de l'influence soviétique à toute l'Europe. Deux ans plus tard, en 1950, la construction européenne fait un grand pas en avant avec la création de la CECA, la Communauté européenne du charbon et de l'acier. C'est le ministre français des Affaires étrangères, Robert Schuman, qui en est à l'initiative sur une idée de Jean Monnet. On peut dire que la CECA a un objectif pacifiste parce qu'elle place sous une haute autorité commune les productions de charbon et d'acier de pays qui se sont fait la guerre : la France, l'Allemagne, la Belgique, le Luxembourg, l'Italie et les Pays-Bas. Ensuite, la CECA a aussi une dimension fédérale : elle comporte une cour de justice, un conseil spécial des ministres et une haute autorité. Et ces trois structures constituent le modèle des futures institutions européennes. Mais il y a une autre initiative, qui pour le coup fait un bide, c'est le projet de défense européenne : en 1954, la CED, Communauté européenne de défense, qui vise à créer une armée européenne, est rejetée par à peu près tout le monde. *Ah non, on va rester sur le charbon et l'acier plutôt, je préfère garder mon armée.* À l'époque, la supranationalité en matière militaire fait en effet très peur. Sous l'influence de Jean Monnet, la coopération européenne continue malgré tout de progresser. En 57, la RFA, la France, l'Italie, la Belgique, les Pays-Bas et le Luxembourg signent les traités de Rome qui instituent la Communauté économique européenne, la CEE, et créent un marché commun européen. À partir de là, les marchandises et les capitaux peuvent circuler librement au sein des États membres. Donc, vous voyez : ça avance toujours sur des projets très pragmatiques, ce qui évite les oppositions idéologiques.

Un an plus tard, en 58, Charles de Gaulle revient au pouvoir en France et relance le débat autour de la construction européenne. Lui mise à fond sur le rapprochement avec l'Allemagne : on appelle ça « le couple franco-allemand ». Par contre, de Gaulle s'oppose à deux reprises à l'entrée du Royaume-Uni dans la CEE, en 62 et en 67. Il accuse le Royaume-Uni d'être le cheval de Troie des USA. *Ah oui, il a peut-être pas gardé un si bon souvenir de Londres...* Enfin, il s'oppose carrément à l'idéal d'Europe fédéraliste proposé par les pères fondateurs. En fait, de Gaulle veut une Europe confédérale, et pour que tout le monde comprenne bien, il balance cette grosse punchline : on ne fait pas une omelette avec des œufs durs. Ouais, alors moi aussi j'ai eu du mal, mais en fait, ce qu'il veut dire, c'est qu'on ne peut pas faire une Europe supranationale, donc l'omelette, avec de vieilles nations européennes, les œufs durs. *Ah ouais, CDG, Charles de Gaulle.* Et dès qu'il y a un risque de renforcement de la supranationalité, la France s'y oppose. Elle provoque même un blocage des institutions communautaires en 1965. En gros, de Gaulle fait ça : c'est la politique de la chaise vide, enfin, le canapé vide, du coup, parce que ça, c'est un canapé, mais faut imaginer que c'était qu'une seule chaise et là c'aurait été la politique de la chaise vide. *C'était peut-être un peu spé l'ambiance des « réu » à l'époque, non ?* La situation bouge en 66 avec la chanson *Juanita banana* d'Henri Salvador. Non, en 66, c'est surtout le compromis du Luxembourg, qui confirme la règle du vote à l'unanimité des États membres pour toutes les décisions importantes. L'évolution vers une structure fédérale est donc a priori bloquée pour longtemps. C'est le président Georges Pompidou qui propose finalement de relancer la construction européenne en 1969, à la conférence de La Haye. Sa stratégie : éviter le débat fédéraliste-confédéraliste. Il est même d'accord pour intégrer le Royaume-Uni, l'Irlande et le Danemark. *Ah, ça c'est cool les gars, je voulais visiter l'Irlande justement !* Mais ce bel élan est freiné par la crise économique et les tensions entre les pays. *Oh non, non...* À partir des années soixante-dix et jusqu'au milieu des années quatre-vingt, la CEE est face à cinq défis : d'abord le défi de l'élargissement, puisqu'elle intègre en 1973 le Royaume-Uni, l'Irlande et le Danemark, en 81 la Grèce et en 86 l'Espagne et le Portugal. À ce moment-là, ces trois pays sont en pleine transition démocratique. Ensuite, il y a le défi de la démocratisation : le Parlement européen gagne en légitimité avec la première élection des députés au suffrage universel en 79, même s'il reste à ce moment-là majoritairement une assemblée consultative. Il y a aussi le défi de la coopération économique : là, c'est un peu un échec pour la CEE, car les États sont divisés sur les orientations économiques à adopter – je rappelle qu'à l'époque on en pleine crise économique suite au choc pétrolier de 73. Un autre défi dont on n'a pas fini d'entendre parler, c'est l'euroscpticisme : à l'époque, il se développe, entre autres, à cause de Margaret Thatcher qui cherche à réduire la contribution britannique au budget communautaire. *Ha, eux, de toute façon, depuis le début...* Et enfin, il y a le défi politique car la CEE ne parvient pas à trouver un modèle politique durable entre les logiques supranationales et les logiques intergouvernementales. *Ouais ouais, et pour l'Euro de foot, par contre, y a pas de problème !* À la fin des années quatre-vingt, je me souviens des soirées

où l'ambiance était chaude et les mecs rentraient Stan Smith aux pieds... Hé, les mecs, rien à voir là : c'est IAM, le mia, c'est pas du tout le bon prompteur ! À la fin des années quatre-vingt, l'intégration européenne se poursuit dans une perspective fédéraliste. En 85, c'est la signature de l'accord de Schengen : à la libre circulation des marchandises et des capitaux, l'accord de Schengen ajoute la libre circulation des personnes, ce qui est unique au monde. En 1992, le traité de Maastricht donne naissance à l'Union européenne et aboutira à la création de l'euro, en 99. En plus de ça, il donne de nouveaux pouvoirs au Parlement, notamment dans le domaine législatif.

## Leçon 3 : Souvenons-nous

### ► Piste 44. Activités 7 et 8

On n'est pas là pour philosopher, Carpentier... Quand même, incroyable !

**Adèle Van Reeth** : Bonjour Anastasia.

**Anastasia Colosimo** : Bonjour Adèle, bonjour à tous. La semaine dernière était celle, pour le président de la République, d'une – je cite – « itinérance mémorielle » dans le cadre du centenaire du 11 novembre 1918, c'est-à-dire de l'armistice qui a mis fin à la Première Guerre mondiale. Derrière cette expression étrange, qui rappelle le jargon des médecins de Molière ou ceux de certains textes programmatiques des spécialistes modernes de la pédagogie, se cache l'idée d'une sorte de tour de France, notamment du Nord-Est de celle-ci, ponctué par un ensemble de cérémonies commémoratives. Cette itinérance s'est conclue par une cérémonie à Paris, le 11 novembre, en présence notamment d'Angela Merkel et Donald Trump. Depuis quelques années, les présidents de la République semblent accorder une importance toute particulière aux cérémonies commémoratives, qui les haussent au-dessus des disputes politiques quotidiennes, les rattachent à la grande histoire et les mettent dans les pas des plus grands de leurs prédécesseurs. Pourtant, à y regarder de près, les commémorations de l'armistice de 1918, cette année, sont marquées par une ambiguïté fondamentale. Nous ne sommes pas sûrs de savoir ce que nous commémorons. Que commémorer, d'ailleurs, de la guerre de 14-18 ? Faut-il commémorer la défense nationale, le sacrifice héroïque de nos soldats, ce qu'à l'époque on appelait la « revanche » des « Poilus » contre les « boches » ? Mais comment le faire alors qu'on pense désormais que la Grande Guerre avait quelque chose d'absurde, qu'elle n'était qu'une gigantesque boucherie, que la réconciliation avec l'Allemagne est plus belle que la rivalité, que la France a utilisé les troupes venues de ses colonies comme chair à canon ? Mais si l'on pense vraiment tout cela, alors pourquoi commémorer ? Pourquoi la France a-t-elle mené cette guerre ?

Toutes ces confusions viennent sans doute du fait que quelque part vers la fin du xx<sup>e</sup> siècle, nous sommes passés de l'histoire à la mémoire. Deux livres, très différents, avaient très bien enregistré cette mutation : le recueil collectif *Les Lieux de mémoire*, dirigé par l'historien Pierre Nora et paru entre 1984 et 1992, et le livre de Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, paru en 2000. Comment Pierre Nora lui-même comprenait-il le passage de l'histoire à la mémoire, qu'il décrivait en même temps qu'il l'accomplissait ? L'histoire, c'est la science des historiens, le récit que ceux-ci mettent en place. Mais elle est aussi l'élément dans lequel une collectivité agit. Si un peuple parle de son histoire, il désigne la somme des combats qu'il a menés et qui lui ont permis de vivre jusqu'au moment présent, mais aussi la somme des combats qu'il doit continuer à mener pour survivre en tant que peuple. L'histoire est une longue série de vengeances et de revanches, elle nous place à un moment de son déroulement et nous oblige à prendre position pour la suite. La perfide Albion, Trafalgar, l'Alsace-Lorraine : autant de mots qui rappelaient aux petits Français que les combats n'étaient pas finis. Ainsi quand Marx et Engels, au début de leur *Manifeste du parti communiste*, écrivent que « l'histoire de toute société, jusqu'à nos jours, est l'histoire de la lutte des classes », c'est pour mieux enjoindre aux prolétaires de mener la bataille la plus importante de l'histoire, celle, justement, qui mettra fin à l'histoire. La mémoire, au contraire, ce n'est plus le récit des fracas du passé qui dictent l'avenir, c'est le récit d'un temps passé, révolu, enfoui à jamais dans les archives. La partie est terminée, il n'y a plus à se battre, et nous pouvons désormais découvrir, sous le récit unifiant qu'était l'histoire de France ou l'histoire mondiale, les différentes mémoires particulières : mémoire des Vendéens, mémoire des communards, mémoire royaliste, mémoire communiste, mémoire provençale, bretonne, mémoire des Juifs, des homosexuels, des femmes, des colonisés. L'histoire crée un peuple qui est un peuple combattant, souvent agressif, la mémoire insiste au contraire sur les groupes au sein d'un peuple, sur les traumatismes qu'ils ont vécus et qui sont aussi les nôtres. L'histoire parle de héros, la mémoire de victimes. De là vient une autre confusion : les mémoires s'entrechoquent et changent en fonction du moment. Car qui dit mémoire dit trou de mémoire. Dans son ouvrage

*La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Ricœur distinguait trois différentes formes de ce qu'il appelait « l'abus de mémoire » : la mémoire empêchée, la mémoire manipulée et la mémoire abusivement commandée. Nous connaissons bien, en France, ce sujet, quand nous pensons aux différentes façons qu'on a eues d'aborder la mémoire de la Seconde Guerre mondiale depuis 1945 : le mythe gaullo-communiste selon lequel tout le peuple français avait été résistant, dont une illustration pourrait être le discours épique de Malraux pour l'entrée des cendres de Jean Moulin au Panthéon, puis la sortie du film *Le chagrin et la pitié* et des ouvrages de Paxton, redécouverte progressive de la collaboration, des persécutions raciales, jusqu'au discours du Vel d'Hiv de Jacques Chirac en 1995. Il n'est pas improbable que notre mémoire de l'événement continue d'évoluer avec le temps. Toutes ces questions, on ne peut pas s'empêcher de penser que l'actuel président de la République les a bien en tête. Car quand Ricœur écrivait *La mémoire, l'histoire et l'oubli*, il était aidé par un jeune homme qui n'était autre qu'Emmanuel Macron.

**Adèle Van Reeth** : Merci beaucoup Anastasia, votre chronique est à réécouter en ligne sur le site du *Journal de la philo*.

## Leçon 4 : La cour !

### ➤ Piste 45. Activités 6 et 7

**Journaliste 1** : Qu'est-ce qu'une cour d'assises spécialement composée ? Parce que là... le procès aura lieu...

**Stéphane Durand-Souffland** : Alors, c'est une particularité du droit français dans les affaires de terrorisme et certaines affaires de très très grand banditisme.

**Journaliste 1** : Oui...

**Stéphane Durand-Souffland** : Il n'y a pas de jurés populaires, il y a que des magistrats professionnels, sept en tout, et ça remonte à une époque, au début des années quatre-vingt, quand il y avait un terrorisme très politique et notamment Action directe... À un procès Action directe, les accusés ont menacé de mort les jurés. Donc ça a évidemment perturbé le cours de l'audience, on a arrêté tout ça et on a dit qu'il fallait dans ces procès particuliers uniquement des magistrats professionnels. Ce qui change évidemment l'atmosphère des procès, les techniques des avocats : c'est pas pareil de s'adresser à sept magistrats professionnels qu'à neuf, enfin, qu'à six jurés populaires plus trois magistrats professionnels.

**Journaliste 2** : Et justement, Stéphane, puisque le contexte actuel de menace islamiste... Est-ce que ça peut peser sur la décision ? Est-ce que le procès peut dériver, parce que le contexte a quand même étrangement et considérablement été modifié ?

**Stéphane Durand-Souffland** : Alors, il y a un risque évidemment que le contexte actuel pèse sur les débats. A priori, en principe, une cour d'assises c'est un endroit qui est fermé, qui est clos et qui doit être... se tenir à l'écart de toutes les pressions, l'émotion populaire qui sont pas formidables pour rendre la justice... Je pense qu'il faut... il va falloir que les magistrats aient vraiment les nerfs pour se garder des pressions. Il faut pas oublier aussi qu'il va y avoir à ce procès des parties civiles très nombreuses, qui sont des familiers, des proches des victimes de Mohamed Merah qui, elles, à juste titre, réclament justice et sont...

**Journaliste 1** : Qu'est-ce qu'elles attendent exactement ?

**Stéphane Durand-Souffland** : C'est toujours assez ambigu... et souvent décevant pour les victimes, parce qu'elles attendent la vérité. Or là, elles vont être face à un accusé, qui jusqu'à preuve du contraire va nier les faits. Donc ça va être très dur pour elles. Et pour autant, l'émotion qui existe ne doit pas tordre la main du juge et forcer à condamner s'il n'y a pas de preuve. On parle en général, même si là c'est un sujet extrêmement douloureux – tout le monde a en tête ces massacres, on vit encore sous une menace terroriste – mais la grandeur de la justice, et pour tout le monde, aussi bien pour les victimes que pour les accusés, c'est de rendre un verdict qui soit inattaquable. Parce que si le verdict est sujet à controverse, ça repart pour un appel, éventuellement, et puis surtout une polémique et des douleurs, des plaies ravivées, aussi bien chez les proches des victimes de Mohamed Merah, mais que... Ce qu'il faut savoir aussi, c'est que ces affaires-là ravivent les plaies de toutes les victimes...

**Journaliste 2** : Bien sûr.

**Stéphane Durand-Souffland** : ... du terrorisme : Bataclan, etc. Donc c'est un procès intéressant dans la mesure où il est... En plus, c'est un peu le premier grand procès de ces grosses, grosses affaires de terrorisme qui ont marqué la France depuis 2012.

**Journaliste 1** : Juste une petite précision, à laquelle vous pouvez peut-être nous répondre : la justice a refusé la captation, le fait que le procès soit filmé, en considérant qu'il n'y avait pas de valeur historique particulière. Qu'est-ce que vous en pensez, vous, Stéphane ?

**Stéphane Durand-Souffland** : J'en pense que, a priori, en France, les procès ne sont pas filmés. Et donc il y a eu des dérogations pour des procès... les grands

procès des criminels contre l'humanité – Papon, Touvier, Barbie : là, on comprend très bien pourquoi – là, je pense qu'on peut aussi comprendre la décision des magistrats. C'est que, Abdelkader Merah, s'il est complice, il n'est pas l'auteur principal. Il ne fait pas de doute que Mohamed Merah est l'assassin. On le sait, il est mort. Donc on ne peut pas le juger. Lui, peut-être on aurait eu un intérêt à le juger pour l'entendre directement, si on peut dire. Mais à partir du moment où Abdelkader Merah dit « je ne suis pour rien dans cette histoire » et qu'il n'est pas l'auteur principal, c'est vrai que... pourquoi filmer ? Je précise que depuis quelques années, tous les procès d'assises, il y a une captation audio...

**Journaliste 2** : Audio.

**Journaliste 1** : Les archives... les sources...

**Stéphane Durand-Souffland** : Donc on aura de toute façon la bande-son qui permettra de vérifier si, dans le futur : « J'ai dit ça, j'ai pas dit ça... » « Ben écoutez, on a la bande. » Voilà.

**Pascal Légitimus** : C'est interdit de filmer avec un téléphone aussi ?

**Stéphane Durand-Souffland** : Ah oui !

**Pascal Légitimus** : Ah oui, c'est ça...

**Stéphane Durand-Souffland** : Il faut pas le faire ! Viré !

**Journaliste 1** : Merci beaucoup, Stéphane, on suivra vos comptes-rendus du procès Merah...

**Journaliste 2** : Très intéressant.

**Journaliste 1** : ... dans *Le Figaro* et sur le figaro.fr. Et pour préciser...

**Journaliste 2** : Oui, ça c'est important, de préciser... oui, exactement, que pendant tout le procès, Caroline Piquet, journaliste au figaro.fr, sera en direct du palais de justice de Paris où vous pourrez suivre les audiences... les audiences ?

**Stéphane Durand-Souffland** : Les audiences !

**Journaliste 2** : ... les audiences, en direct, avec Caroline Piquet.

**Journaliste 1** : Vous avez un mot à ajouter, Pascal ?

**Pascal Légitimus** : Non non ! C'était très intéressant.

## DOSSIER 11. Interculturel

### Leçon 1 : Tous curieux

#### ➤ Piste 46. Activités 2 et 3

**Journaliste** : Un lycée, un auteur, une association : c'est la règle de trois d'Abdelilah Laloui. Lorsqu'il entre en seconde au lycée Gutenberg de Créteil, Abdelilah Laloui s'imagine plus tard exercer la même profession que son père frigoriste, c'est-à-dire technicien du froid, mais ses professeurs l'incitent à tenter les concours de grandes écoles. Ça tombe plutôt bien, le lycée Gutenberg bénéficie d'un programme qui permet à des jeunes issus de quartiers dits défavorisés de passer le concours de Sciences Po<sup>2</sup>. Une convention d'éducation prioritaire qui a été mise en place en 2001 par Richard Descoings, ex-directeur de l'Institut d'études politiques.

**Richard Descoings** : Poursuivant un objectif d'égalité des chances en permettant à ceux qui ont le moins de chances de rétablir l'équilibre avec ceux qui ont le plus de chances. »

**Journaliste** : Les auteurs jouent un rôle décisif lorsqu'il prépare son entrée à Sciences Po. Puisqu'il n'a pas été imprégné par les références de la culture dominante, il se sent illégitime. Il découvre alors *Lettres à un jeune poète*, de Rilke : « Vous savez bien que vous êtes évolution et que vous ne désirez rien tant vous-mêmes que de vous transformer. » Abdelilah Laloui pense : « Fonce, ne te pose pas de questions. » Il lit Flaubert, Camus, Yasmina Khadra, Philippe Solers, s'intéresse à la musique classique, cultive sa curiosité. En 2017, avec une amie, il fonde l'association *Tous curieux*. Organisation de sorties au musée, au théâtre, interventions sous forme d'échanges dans des établissements classés en ZEP<sup>3</sup>, l'idée est justement de lutter contre le sentiment d'illégitimité, l'autocensure qui barre l'accès à la culture. Depuis septembre 2018, Jack Lang<sup>4</sup> est parrain.

**Jack Lang** : C'est une initiative généreuse, ouverte.

**Journaliste** : Aujourd'hui, la directrice de France Culture, Sandrine Treneir, fait partie du comité de soutien.

**Sandrine Treneir** : France Culture c'est ça, c'est une antenne qui s'adresse à tous ceux qui ont envie d'en savoir un peu plus que ce qu'ils savaient avant de nous écouter.

**Journaliste** : En 2018, quatre cents élèves vont bénéficier des actions menées par *Tous curieux*.

2. Science Po (« sciences politiques ») est un établissement public d'enseignement supérieur dont le programme est orienté sur les sciences sociales. Il accueille les étudiants après le bac et les forme jusqu'au doctorat.

3. ZEP : Zone d'Éducation Prioritaire.

4. Jack Lang est un ancien ministre de la Culture et de l'Éducation nationale.



**Renaud Dély (présentateur) :** Alors, Abdelilah Laloui, comment il vous est venu cette idée, donc cette association *Tous curieux* ? D'où vous est venue l'idée, comment ça fonctionne ? C'est quand vous prépariez Sciences Po, en fait, que vous vous êtes rendu compte que vous aviez ce besoin-là ?

**Abdelilah Laloui :** C'est ça, c'est à ce moment précis, lors de la préparation du concours dans le cadre de la Convention Éducation Prioritaire, comme vous l'expliquez, j'ai eu une prise de conscience. J'ai d'abord eu une claque sociale lorsque des professeurs m'ont dit : « Vous n'avez pas accès à la culture, il va falloir... »

**Renaud Dély :** Une claque sociale ?

**Abdelilah Laloui :** Une grosse claque sociale, oui, avec ma meilleure amie avec qui j'ai décidé de créer l'association. J'ai eu une grosse claque sociale lorsqu'on nous a dit : « Vous n'avez pas assez de culture pour préparer un concours comme Sciences Po. Il va falloir se bouger, il va falloir aller voir des expositions, aller au théâtre. » Et à ce moment-là, on s'est dit : « Mais on n'a pas besoin de l'aide des professeurs, on n'a pas besoin de l'aide de Sciences Po, on va le faire nous-mêmes, on va créer notre association, on va organiser nos propres discussions dans nos lycées et on va aller nous-mêmes dans ces lieux culturels dont on nous parle. » Et l'association s'est créée comme ça, petit à petit, puis elle est devenue ce qu'elle est devenue aujourd'hui, dans cinq écoles...

**Renaud Dély :** Parce que vous dites que vous avez eu honte un certain moment de votre manque de culture au contact de ce nouveau milieu, justement. C'est ça ? Un vrai sentiment de honte ?

**Abdelilah Laloui :** C'est ça, lorsqu'on y pense, c'est assez évident de dire à des élèves : « Aujourd'hui va falloir préparer un autre concours que vos camarades. »

## Leçon 2 : Les frontières du rire

### ► Piste 47. Activité 2

**Maylis Besserie :** C'est le premier jour d'une semaine consacrée au rire. Et nous allons commencer par une définition par la négative, car au plaisir de celui qui rit peuvent s'opposer des droits ou des limites, notamment quand le spectacle est livré sur la place publique des chaînes de télévision ou des réseaux sociaux. Il faut dire que le champ de l'humour est particulièrement difficile à circonscrire parce qu'il se frotte au principe de la liberté d'expression. Est-il pour autant sans limite ? C'est cette question que nous allons nous poser aujourd'hui en compagnie de Vincent Manilève. Bonjour.

**Vincent Manilève :** Bonjour.

**Maylis Besserie :** Vous êtes journaliste à *Slate*, auteur de nombreux articles sur les médias et sur l'émission de Cyril Hanouna, *Touche pas à mon poste*. Face à vous, Samuel Gontier, bonjour.

**Samuel Gontier :** Bonjour.

**Maylis Besserie :** Vous êtes journaliste à *Télérama* et auteur du blog *Ma vie au poste* ainsi que d'un ouvrage du même titre publié à *La Découverte*. Avec nous également, en lien par téléphone, l'avocate Caroline Mécarry, bonjour.

**Caroline Mécarry :** Bonjour.

**Maylis Besserie :** Bonjour à tous. Alors avant de parler des frontières de l'humour, on va peut-être parler de l'évolution du rire à la télévision. Samuel Gontier, qu'est-ce que vous diriez de cette évolution-là, vous qui êtes un observateur privilégié de la télévision ?

**Samuel Gontier :** Je ne sais pas si je peux faire un bilan de l'évolution depuis 1986, parce que ça fait pas...

**Maylis Besserie :** Pas forcément !

**Samuel Gontier :** ... si longtemps que ça que je regarde la télévision assidûment. Mais je pense que le problème fondamental de l'humour à la télévision, c'est que, pour reprendre l'adage de Pierre Desproges selon lequel « on peut rire de tout mais pas avec n'importe qui », ben le problème, c'est que cet adage ne s'applique pas à la télévision parce que justement à la télévision, on rit avec n'importe qui, c'est le principe même de la télévision, en tout cas de la télévision commerciale, de la télévision grand public, les télévisions généralistes qui s'adressent à un maximum de personnes et qui entendent rassembler, fédérer un maximum de téléspectateurs. Donc on est obligé de tomber dans un... d'aller dans un humour très fédérateur.

**Maylis Besserie :** Alors, avant de parler justement de cette phrase de Desproges, on va entendre.

**Pierre Desproges :** S'il est vrai que l'humour est la politesse du désespoir, s'il est vrai que le rire sacrilège blasphématoire que les bigots de toutes les chapelles taxent de vulgarité et de mauvais goût, s'il est vrai que ce rire-là peut parfois désacraliser la bêtise, exorciser les chagrins véritables et fustiger les angoisses mortelles, alors oui, à mon avis, on peut rire de tout, on doit rire de tout. De la guerre, de la misère et de la mort. Au reste, est-ce qu'elle se gêne, la mort, elle, pour se rire de nous ? Est-ce qu'elle ne pratique pas l'humour noir,

elle, la mort ? Regardons s'agiter ces malheureux dans les usines ! Regardons gigoter ces hommes puissants, boursoufflés de leur importance qui vivent à cent à l'heure ! Alors ils se battent, ils courent, ils caracolent derrière leur vie et tout d'un coup ça s'arrête, sans plus de raison que ça n'avait commencé. Et le militant de base, le pompeux PDG, la princesse d'opérette, l'enfant qui jouait à la marelle dans les caniveaux de Beyrouth, toi aussi, à qui je pense et qui a cru en Dieu jusqu'au bout de ton cancer : tous, tous, nous sommes fauchés un jour par le croche-pied rigolard de la mort imbécile, et les Droits de l'Homme s'effacent devant les droits de l'asticot. Alors... alors je vous le demande, mesdames et messieurs les jurés, quelle autre échappatoire que le rire sinon le suicide, poils aux rides. Deuxième point : peut-on – écoute-moi, Louise – peut-on rire avec tout le monde ? C'est dur ! Personnellement, il m'arrive de renâcler à l'idée d'inciter mes zygomatiques à la tétanisation crispée. C'est quelquefois au-dessus de mes forces dans certains environnements humains. La compagnie d'un stalinien pratiquant, par exemple, me met rarement en joie ; près d'un terroriste hystérique, je pouffe à peine ; et la présence à mes côtés d'un militant d'extrême droite assombrit couramment la jovialité monacale de cette mine réjouie dont je déplore en passant, mesdames et messieurs les jurés, de vous imposer quotidiennement la présence inopportune au-dessus de la robe austère de la justice sous laquelle... je ne vous raconte pas.

**Maylis Besserie :** Pierre Desproges, le Festival des flagrants délires. Alors quand on entend ce texte, sa maestria, mais aussi la subversion, on se dit que finalement il est compliqué d'imposer des limites parce que la moindre limite empêcherait peut-être cette expression-là d'intervenir.

**Samuel Gontier :** Oui, je ne sais pas quelles limites sont imposées, enfin... De quelles limites parle-t-on ? Là, j'ai un petit peu de mal à saisir votre question au sens où, pour moi, y a pas de limites, enfin, y a pas de limites qui sont fixées... enfin, dans la loi, à part les lois sur la discrimination, sur le racisme, sur la xénophobie, mais voilà : y a pas de limites clairement exprimées. Je pense aux gens qui font de la télévision, je ne sais pas quelles... si on leur a... si dans leur contrat il est... les limites de leur humour sont formulées.

**Maylis Besserie :** Caroline Mécarry, est-ce qu'on peut parler de... Il y a des limites juridiques qui existent, mais il y a... elles s'opposent tout de suite à la liberté d'expression.

**Caroline Mécarry :** Le principe, c'est la liberté d'expression. Mais comme pour tout principe, il y a des exceptions. Et dans les exceptions concernant donc la... les possibilités de s'exprimer, c'est la grande loi du 29 juillet 1881, qui a bien sûr été modifiée différentes fois, qui définit les limites. C'est-à-dire que dès lors qu'un propos peut être qualifié de diffamation ou d'injure ou encore de provocation à la haine, alors la liberté d'expression n'est plus de mise. Et toute la difficulté est justement de pouvoir qualifier un propos humoristique éventuellement d'injurieux ou de diffamatoire ou de provocation à la haine. Et donc c'est toujours une question de contexte. Souvenez-vous par exemple lorsque Raymond... Raymond Bedos, dans son spectacle, a traité madame Morano de conne. Elle l'a poursuivi et il a été relaxé aussi bien en première instance que devant la cour d'appel. Parce que certes, au sens strict du terme, le mot « conne » peut paraître injurieux, mais dans le contexte, il a perdu son caractère injurieux. Donc voilà, il y a des limites, mais elles sont fixées par la loi et elles sont toujours interprétées de manière stricte.

### ► Piste 48. Activité 3

**Pierre Desproges :** S'il est vrai que l'humour est la politesse du désespoir, s'il est vrai que le rire sacrilège blasphématoire que les bigots de toutes les chapelles taxent de vulgarité et de mauvais goût, s'il est vrai que ce rire-là peut parfois désacraliser la bêtise, exorciser les chagrins véritables et fustiger les angoisses mortelles, alors oui, à mon avis, on peut rire de tout, on doit rire de tout. De la guerre, de la misère et de la mort. Au reste, est-ce qu'elle se gêne, la mort, elle, pour se rire de nous ? Est-ce qu'elle ne pratique pas l'humour noir, elle, la mort ? Regardons s'agiter ces malheureux dans les usines ! Regardons gigoter ces hommes puissants, boursoufflés de leur importance qui vivent à cent à l'heure ! Alors ils se battent, ils courent, ils caracolent derrière leur vie et tout d'un coup ça s'arrête, sans plus de raison que ça n'avait commencé. Et le militant de base, le pompeux PDG, la princesse d'opérette, l'enfant qui jouait à la marelle dans les caniveaux de Beyrouth, toi aussi, à qui je pense et qui a cru en Dieu jusqu'au bout de ton cancer : tous, tous, nous sommes fauchés un jour par le croche-pied rigolard de la mort imbécile, et les Droits de l'Homme s'effacent devant les droits de l'asticot. Alors... alors je vous le demande, mesdames et messieurs les jurés, quelle autre échappatoire que le rire sinon le suicide, poils aux rides. Deuxième point : peut-on – écoute-moi, Louise – peut-on rire avec tout le monde ? C'est dur ! Personnellement, il m'arrive de renâcler à l'idée d'inciter mes zygomatiques à la tétanisation crispée. C'est quelquefois au-dessus de mes forces dans certains environnements humains. La compagnie d'un

stalinien pratiquant, par exemple, me met rarement en joie ; près d'un terroriste hystérique, je pouffe à peine ; et la présence à mes côtés d'un militant d'extrême droite assombrit couramment la jovialité monacale de cette mine réjouie dont je déplore en passant, mesdames et messieurs les jurés, de vous imposer quotidiennement la présence inopportune au-dessus de la robe austère de la justice sous laquelle... je ne vous raconte pas.

### Leçon 3 : Porteurs d'identité

#### ► Vidéo n° 14. Activités 3 et 4

**Journaliste** : Pour recontextualiser le sujet, en quelques mots, c'est quoi, l'appropriation culturelle ?

**Homme** : Ce serait prendre des codes, des mœurs, d'une culture, se l'approprier, comme le terme le dit, et puis négliger justement la communauté ou bien la culture d'où elle vient.

**Journaliste** : Si on reprend ce concept au niveau de la mode, de l'apparence, par des exemples concrets, on avait vu l'exemple de Griezmann qui s'était déguisé en Harlem Globe Trotter : est-ce que ces réactions étaient légitimes, pour vous ?

**Femme 1** : Pour moi, ce qui est de la black face, donc l'exemple de Griezmann, pour moi, je le mets hors de l'appropriation culturelle dans le sens où, là, c'est plutôt un acte qui est non informé.

**Femme 2** : C'est qui dérange, c'est le fait d'utiliser nos attraits physiques, notre culture comme un déguisement, et je pense qu'à partir du moment où on fait ça, c'est d'la moquerie pour moi.

**Femme 1** : C'est justement quand les gens se déguisent ; après, ils font ressortir tout un comportement raciste, mais qui est OK dans cet environnement, puis pour nous c'est pas OK.

**Journaliste** : Ben l'HEC, tu l'mets aussi dans le déguisement ? Ou bien... Parce que ça a eu aussi pas mal de réactions ?

**Femme 1** : J'dirais qu'oui, parce que c'est quand même une soirée organisée sur le thème Massaï, donc les gens seraient venus déguisés en se... Le pire, c'est qu'ils se sont pas renseignés sur la culture, donc c'qu'ils pensent être Massaï... et en fait avec tout ça, ça joue sur les stéréotypes à fond.

**Journaliste** : En quoi, pour vous, c'est une forme de racisme, ou ça frôle le racisme ?

**Femme 2** : Si on prend l'exemple afro, les choses qu'on s'approprie actuellement, c'est nos attributs physiques, disons : les fesses, les lèvres, etc.

**Femme 1** : On m'avait dit de me lisser les cheveux pour trouver un travail, ça faisait pas professionnel, les cheveux bouclés... Puis quand on voit cinq, dix ans après que c'est la mode... et puis c'est la mode con, des personnes blanches le font, ben ça fait un peu mal.

**Journaliste** : Tu reviens sur des exemples aussi récents. T'as vu ces femmes, justement, ces célèbres instagrammeuses qui se faisaient passer pour des femmes noires...

**Homme** : Ouais...

**Journaliste** : ... sur Instagram ?

**Homme** : La couleur noire n'est pas un effet de mode, déjà. Elles se disent que voilà, j'vais m'approprier ça, etc., mais sans avoir idée de ce que c'est d'être une femme noire dans la société. D'être une femme, déjà, c'est quelque chose de complexe, alors être une femme noire, c'est encore plus complexe parce qu'on vit une double voire une triple domination. Elles se maquillent, elles le postent, elles ont des likes, des compliments, etc., etc., et une fois que c'est fait, ben elles prennent une douche et puis après elles retournent à leur vie. Mais sauf que la femme noire, elle, elle reste noire toute sa vie.

**Journaliste** : Est-ce qu'à un moment donné, vous vous êtes pas dit : « Ah, c'est quand même flatteur, parce qu'elles reprennent... elles nous copient finalement, ça veut dire qu'on est... on est classe », tu vois ?

**Femme 2** : Au premier abord, on pourrait se dire : « Elles mettent en lumière notre culture, du coup, c'est bénéfique pour nous. » Et pour moi, en fait, pas du tout. C'est pas possible que quelqu'un d'autre le fasse pour nous, en fait.

**Journaliste** : Mais finalement, avant tu disais que quand t'étais petite, tu devais te défriser les cheveux, mais aujourd'hui, tu vois, c'est accepté que... que voilà, on ait des boucles, qu'on ait des tresses, etc. Est-ce que finalement on pourrait pas voir ça comme une évolution vers le positif ?

**Femme 2** : C'est pas si bien vu que ça, en réalité, parce que nous, on le subit encore de manière négative, j'pense quotidiennement... Toi aussi, Ève ? J'pense que nous deux, respectivement, au travail, on l'a subi encore, donc j'vois pas la réelle évolution. Parce que pour moi c'est à la mode... sur une blanche, en fait, mais pour nous, ça pose encore problème.

**Femme 1** : Et en fait, y'a toujours aussi cette image : quand y'a une femme noire qui fait quelque chose, on va donner d'autres adjectifs que quand c'est une femme blanche qui le fait : souvent « ghetto » pour une femme noire, ou « vulgaire »,

alors qu'une femme blanche, elle est « novatrice », « classe ».

**Homme** : La bonne question qu'il faudrait se poser, c'est pourquoi c'était mal vu avant et puis maintenant c'est quelque chose de cool. Ça veut dire que ça gênait chez la femme noire et puis maintenant, chez la femme blanche, c'est plus esthétique ? C'est ça la bonne question qu'il faut se poser.

**Journaliste** : Au niveau de l'appropriation entre populations issues des minorités, par exemple, moi, en tant que turque, musulmane, je serais plus légitime à porter un bindi sur le front ou bien un kimono... ?

**Femme 1** : Moi j'pense que ça reste délicat quand même. Particulièrement, moi, j'irais jamais me mettre un bindi justement sur le front, parce que j'me sens pas du tout légitime à faire ça.

**Femme 2** : Après, y'a quand même la notion où y'a pas... y'a moins ce rapport de domination, en fait, et qui est problématique dans l'appropriation culturelle.

**Journaliste** : Est-ce que, typiquement, on vous a déjà fait cette remarque : « Non mais, de toute façon, ce thème de l'appropriation culturelle, c'est juste du communautarisme extrême, ça renferme juste les cultures sur elles-mêmes, et limite, on joue même le même game que les nationalistes dans le sens où les cultures doivent pas se mélanger » ?

**Femme 1** : Oui, et surtout, le terme « communautarisme » : il aime bien être lancé un peu... partout.

**Femme 2** : Et « racisme », « racisme antiblanc ».

**Femme 1** : Ouais.

**Femme 2** : Pour moi, en fait, ces réponses en fait ne sont pas appropriées à la situation. Pour moi, c'est juste des boucliers qu'on nous lance. Pour moi, on n'est pas en train de se renfermer sur nous-mêmes, on ne veut juste pas que notre culture soit volée par autrui, en fait. On reste dans le cliché qu'on n'a rien apporté, on n'a rien créé. Et le fait que par exemple une personne comme Kim Ka débarque un jour et fasse des tutos où elle apprend aux gens comment faire des tresses, c'est... enfin c'est humiliant en fait, parce que c'est quelque chose qu'on a fait depuis tout temps.

**Femme 1** : C'est ça que aussi... y'a un manque d'éducation totale, ici. Ils apprennent la culture en fait du continent africain, disons à partir du colonialisme, et c'est quand en fait finalement on a été vraiment... on a perdu tout ce qu'on avait de culturel, et au final, du coup, les gens ont l'impression qu'on a rien à offrir.

**Journaliste** : Au quotidien, que ce soit à Lausanne, Genève, Berne, Fribourg, ou même Sion, est-ce que tu notes des exemples concrets d'appropriation qui t'énervent ?

**Homme** : C'est pas vraiment de l'appropriation, c'est plutôt de la maladresse. Un blanc avec un tee-shirt NWA, est-ce qu'il sait ce que ça veut dire, « NWA » ? Et est-ce qu'il sait l'historique de ça ? Etc., etc.

**Journaliste** : Entre potes, c'est un sujet de discussion qui arrive souvent ?

**Femme 1** : Dans notre association, on est tous plus ou moins du même avis.

**Femme 2** : À part après, y'en a qui pensent un peu plus poussé, à savoir que une personne lambda ne devrait pas se faire des tresses ou ce genre de choses.

**Journaliste** : Dans ces moments-là, est-ce que toi, tu confrontes cette personne en lui disant : « Nan mais attends, là, justement, tu vas dans les vibes communautaristes », tu vois ce que j'veux dire ?

**Femme 1** : Ben, en fait, c'qui est difficile dans tous ces sujets, c'est que, au final, nous, on parle à notre nom. Malgré tout, c'est quand même un débat, c'est pas... y'a pas de vraie définition ou de qu'est-ce qui est OK, qu'est-ce qui est pas OK, y'a pas de loi.

### Leçon 4 : Étrangéité

#### ► Piste 49. Activités 2 et 3

**Quitterie Simon** : Les enrichissements, pour la personne accueillie, clairement, c'est bien sûr le fait que vous lui offriez un toit, mais ce n'est pas simplement un accueil utilitaire, vous allez aussi lui permettre de faire énormément de progrès en langue et aussi d'acquérir à votre seul contact certains codes socioculturels de notre société. Mais l'enrichissement va aussi être pour vous : dans le mot « interculturel », il y a le préfixe « inter » qui parle de relations et donc, au contact de cette personne qui va venir avec vous, vous allez avoir l'occasion de découvrir une autre culture. Comment va se passer cette relation ? Tout d'abord par le seul fait de vivre ensemble. Si je devais expliquer ma culture, ce serait compliqué. D'une part parce que je ne suis pas forcément consciente des éléments de ma culture et qu'ensuite traduire sa culture dans le langage de l'autre n'est pas forcément évident. Ça va aussi passer par le dialogue et ce dialogue, pour être véritable, nécessite que parfois, pour un moment donné, chacun soit capable de se mettre dans la perspective de l'autre, à la place de l'autre.

Donc, dans les exemples de malentendus interculturels, par exemple, nous avons

celui de Carlos qui vient de Colombie et qui n'est pas du tout habitué à ce que les hommes se fassent la bise entre eux. Carlos est pas du tout homophobe, mais la première fois qu'un garçon est venu lui faire la bise, pour lui, ça a été un véritable choc culturel. Un autre exemple aussi dans une famille d'une jeune femme tibétaine : la personne qui l'accueillait avait souhaité laver son linge avec tout le linge de la famille et pour cette jeune personne accueillie, c'était impensable qu'on lui lave tout ce qui était ses dessous, son linge de corps, et elle a dit à la personne : « Non, non, j'ai déjà lavé mes chaussettes et mes petites culottes. » « Très bien, dit la dame, donc maintenant je vais te montrer où l'étendre. » Et elle a dit : « Mais c'est déjà fait ». « Ah bon, lui a dit la dame, mais où as-tu étendu tes culottes ? » Elle a dit : « Ben, dans l'arbre ! » Évidemment dans l'arbre ! Et donc cette personne qui a accueilli a beaucoup ri en imaginant la tête de son voisin voyant le laurier-sauce du jardin, les petites culottes étendues. Connaître quelques éléments de la culture de l'autre peut quand même être précieux. Ça peut permettre tout simplement de comprendre plus tôt quelle est la cause d'un éventuel malentendu, et aussi, tout simplement, d'être délicat et de faire preuve parfois de patience. Il faut savoir que la principale cause des malentendus interculturels serait... réside dans la différence de perception du temps. Nous, en Occident, nous avons une conception linéaire du temps. Pour vous le représenter, visualisez la frise chronologique qui était au-dessus du tableau noir quand vous étiez à l'école pendant de nombreuses années. Et en plus, dans nos langues, en Occident, nous conjuguons nos verbes avec un présent, un passé et un futur, ce qui nous donne l'impression que le temps est quelque chose de concret et aussi que, du coup, on peut le perdre ou on peut en gagner. Du coup, nous avons pris l'habitude de séquencer le temps. Par exemple, si nous avons décidé d'aller voir un ami, nous allons décider à l'avance de lui consacrer deux heures et puis nous passerons à autre chose. Dans d'autres cultures, le temps est vu plutôt sous forme de spirales avec des retours, par exemple l'alternance jour-nuit, l'alternance des saisons, et le temps est perçu de manière beaucoup moins concrète et surtout on n'a pas l'impression qu'il soit possible de perdre son temps ou de gagner du temps. Du coup, quand on fixe à l'avance un rendez-vous, le temps est vécu de manière beaucoup moins concrète et le rendez-vous peut être vécu de manière fluctuante. Le retard ne va pas du tout être perçu par les gens issus de cette culture comme par nous. Nous, si par exemple un ami est en retard à un rendez-vous, je vais peut-être me dire d'une part qu'il est peut-être impoli mais aussi qu'il ne m'accorde pas énormément de valeur, je vais me sentir peut-être remise un petit peu en question, ou que le projet que nous avons en commun n'a pas tant d'importance que ça pour lui. Rien de tout ça dans les retards que peuvent nous imposer – en tout cas nous le ressentons comme tel – des personnes de cultures différentes. Vous l'aurez compris, nos différences de comportements s'expliquent par le fait que pour certains, ce qui prime, c'est l'adhésion à des horaires préétablis, et pour d'autres, ça va être d'être pris dans des engagements perpétuels les uns vis-à-vis des autres, avec une place privilégiée pour la famille et les amis. Une différence de perception, aussi, peut se nicher au niveau même du sens des mots. Par exemple, le « oui » et le « non » peuvent ne pas avoir les mêmes significations selon nos différentes cultures. Généralement, le « oui » français est perçu de la part des personnes étrangères comme un oui relativement stable sur lequel on peut s'appuyer. Mais il faut avoir conscience que, dans certaines cultures, quand on vous dit « oui », ça peut être tout simplement : « Oui, j'ai entendu ce que vous avez à dire, mais maintenant, il faut que j'en réfère à ma famille, à mes collègues, à ma communauté. » Ça ne veut pas forcément dire qu'on est d'accord avec ce que vous venez de dire. Il y a aussi des cultures dans lesquelles on ne peut pas dire « non ». Par exemple, en Chine, dans certaines cultures asiatiques, on ne peut pas vous opposer un « non ». Tout simplement parce que ça va toucher quelque chose de très profond. Dans... chez nous, en France, par exemple, si je vous demande où est-ce que vous allez situer votre moi profond, corporellement, vous allez sans doute indiquer votre tête, ou votre poitrine ou votre ventre. Il faut savoir qu'une personne chinoise, son moi profond, il le situe sur son visage, sur sa face. Et si vous opposez un « non » à un Chinois, vous risquez de lui faire perdre la face, donc de l'atteindre très profondément. Et si une personne chinoise ne vous dit pas non plus « non », c'est pour vous éviter de perdre la face. Il est aussi intéressant d'avoir conscience de la part de l'implicite et de l'explicite dans nos modes de communication. Il est des cultures dans lesquelles la communication est très explicite et là, je prendrai l'exemple par exemple des États-Unis, où on a l'habitude d'être très cash, de vous dire les choses jusqu'au bout, et on attend de vous la même chose. En France, on est dans une culture de l'implicite : il n'est pas rare que nous ne terminions pas nos phrases, nous comptons énormément sur le contexte pour que l'autre comprenne ce qu'on a à lui dire. Or, ce fameux contexte, la personne étrangère qui est chez vous n'en possède pas forcément les clés. Donc c'est important

de faire attention, à aller jusqu'au bout de ce qu'on a à lui dire et d'expliquer de manière la plus simple et précise possible ce qu'on a à lui dire. Dans ces cultures, aussi, on peut placer l'Iran, l'Afghanistan, le Moyen-Orient. En Iran notamment, il y a un système qu'on appelle le « taarof », qui régit toutes les relations interpersonnelles et notamment les règles de l'hospitalité – donc dans CALM, nous sommes vraiment concernés – l'hôte, en Iran, doit tout à la personne accueillie et la personne accueillie est censée tout refuser. On va s'ajuster ensuite et trouver comment entrer en lien, par un système qui peut aller jusqu'à la supplication, un système de supplication réciproque. Par exemple, si vous amenez une corbeille de fruits dans un repas où vous mangez avec une personne iranienne, et que vous lui dites tout simplement « servez-vous », la personne iranienne risque de ne pas le faire et c'est à vous vraiment d'insister pour qu'il se serve. Si vous ne savez pas ça, votre hôte iranien risque de repartir de chez vous avec la faim au ventre. Je me souviens d'un repas auquel j'avais convié plusieurs amis afghans : j'avais investi dans ce repas énormément de temps, d'énergie et d'affect, et j'avais préparé notamment un merveilleux dessert. Au moment de l'amener à la, sur la, à table, je l'avais proposé en disant : « Qui en veut ? » Et là, ô stupeur, tout le monde me dit : « Non merci ! » J'étais extrêmement déçue, tellement j'avais investi de choses dans ce repas, moi-même j'avais très envie de goûter à mon propre gâteau et je l'avais ramené dans la cuisine. Aujourd'hui je sais que j'aurais dû tout simplement le poser sur la table, le partager et servir les personnes.

## DOSSIER 12. (R)évolutions écologiques

### Leçon 1 : Rapport alarmant

#### ► Piste 50. Activités 2 et 3

**Anne-Cécile Bras** : Cette semaine, le GIEC, le *Groupe intergouvernemental des experts sur le climat*, a publié lundi un rapport très attendu sur ce que sera notre monde si nous assistons à un réchauffement de 1,5 degré par rapport à la période préindustrielle – nous en parlions il y a un instant avec Henri Waismann. Mais la biodiversité, dont nous faisons partie, d'ailleurs, elle aussi est très impactée par un demi-degré de réchauffement de plus ou de moins. Bonjour, Wolfgang Cramer.

**Wolfgang Cramer** : Bonjour.

**Anne-Cécile Bras** : Vous êtes géographe, écologue, directeur de recherche au CNRS à l'Institut méditerranéen de biodiversité, d'écologie marine et continentale basé à Aix-en-Provence, c'est dans le sud de la France. Vous contribuez depuis plus de vingt ans aux travaux du GIEC. Alors nous dépendons étroitement de la biodiversité pour nous nourrir, pour respirer, pour avoir de l'eau, et – je le disais rapidement – un demi-degré de réchauffement du climat de notre planète de plus ou de moins, c'est ce qui ressort en tout cas de ce rapport, ça peut avoir des conséquences extrêmement importantes.

**Wolfgang Cramer** : Oui, effectivement, et ça... quand nous parlons de la biodiversité, nous parlons d'un sens large, c'est pas juste les espèces qui disparaissent ou qui vont voir leur aire de distribution réduite, mais on parle aussi de la biodiversité dans les systèmes agricoles et dans les systèmes marins... qui... sur lesquels... nous dépendons... comme espèce humaine assez directement. Et sur ces côtes-là, effectivement, le rapport est nouveau parce que c'est le premier rapport qui a analysé plus précisément la différence entre un degré et demi et deux degrés de réchauffement par rapport au préindustriel, et il a constaté que les conditions environnementales qu'ils vivent les espèces changent de façon importante entre ces deux niveaux, même si c'est qu'un demi-degré. Par exemple, le nombre de canicules et les sécheresses ou la profondeur des sécheresses va augmenter d'une façon importante entre un degré et demi et deux, et après c'est pareil en mer, que les périodes où les températures particulièrement élevées vont augmenter d'une façon importante.

**Anne-Cécile Bras** : Alors c'est vrai que le rapport pointe qu'il y aura deux fois plus d'animaux vertébrés, trois fois plus d'insectes, deux fois plus de plantes qui perdront plus de la moitié de leur aire naturelle de vie avec deux degrés par rapport à 1,5. Et alors les conséquences évidemment du réchauffement sur la biodiversité affecteront – vous le mentionnez – de nombreux secteurs économiques, le rapport en parle très clairement : les pêcheries, par exemple, verront leur chiffre d'affaires bien affecté.

**Wolfgang Cramer** : Oui, tout à fait. Il faut d'abord constater que les pêcheries effectives... actuellement, ils sont déjà impactés par le réchauffement, mais ils sont plutôt impactés par la surpêche, donc c'est un secteur qui est déjà dans des grosses difficultés, et... mais c'est vrai que le réchauffement, en combinaison avec l'acidification, ça risque à perturber le réseau trophique et rendre encore plus possible d'avoir des poissons en quantité suffisante.

**Anne-Cécile Bras** : Oui, les prises annuelles pourraient baisser de 1,5 million de

tonnes avec un réchauffement à un degré et demi et de plus de trois millions de tonnes avec un réchauffement à trois degrés. Et les grandes cultures céréalières, aussi, dont dépend la subsistance de milliards d'individus, seront elles aussi moins affectées, évidemment, si le climat se réchauffe moins. C'est notamment le cas en Afrique subsaharienne.

**Wolfgang Cramer** : Oui, effectivement, on a toujours constaté que le réchauffement en lui-même pose problème pour beaucoup de cultures, particulièrement pour le riz, et on peut, avec deux degrés de réchauffement, arriver à un niveau qui devient critique pour ces cultures dans beaucoup de régions. Mais le plus grand problème, c'est les sécheresses qui affectent des régions beaucoup plus importantes à deux degrés que c'est le cas pour un degré et demi.

**Anne-Cécile Bras** : Alors pour éviter la pire, les chercheurs ont calculé qu'il fallait que les émissions mondiales de gaz à effet de serre commencent à décroître bien avant 2030, en baissant d'ici 2030 d'au moins quarante pour cent par rapport à leur niveau de 2010. Est-ce que c'est jouable, selon vous, puisque les émissions de gaz à effet de serre sont réparties à la hausse en 2017 ?

**Wolfgang Cramer** : Oui, en fait la jouabilité ou la faisabilité, c'est un sujet particulièrement traité dans ce rapport-là : il faut faire une distinction très claire entre la faisabilité physique et biologique du système terre, où c'est tout à fait possible de s'imaginer que un arrêt total des émissions de gaz à effet de serre va... va nous faire éviter le réchauffement de plus que un degré et demi. Autre question, la faisabilité sociétale, économique, technologique : elle est plus difficile à y répondre, et les économistes nous disent actuellement que même si on peut faire de très grands progrès, une transformation de notre système énergétique, on va pas être capable dans quelques années de réduire nos émissions à l'effet zéro. Je pense que la conclusion pour la société, c'est que y a pas à attendre la technologie, il faut... il faut utiliser toutes les moyens possibles de changer les comportements et... en fait, il faut décarboniser absolument toutes les aspects de la société de nos fonctionnements et chaque kilo de CO2 qui est évité va nous amener dans le bon sens. Où est-ce qu'on arrive à la fin ? Ça dépend effectivement de l'effort fait par la société.

**Anne-Cécile Bras** : Merci beaucoup, Wolfgang Cramer, pour toutes ces précisions.

**Wolfgang Cramer** : Merci beaucoup madame.

## Leçon 2 : Consensus

### ► Vidéo 10. Activités 2, 3 et 4

Au pays des aveugles, les sceptiques sont rois. Bonjour. Non, le changement climatique n'existe pas. Enfin, en tout cas, il n'est pas lié aux activités humaines. Et puis, quand bien même, ses conséquences seront peut-être positives. En tout cas, ce qui est sûr, c'est que l'on pourra revenir au climat d'avant grâce à nos super-pouvoirs technologiques. Voici les quatre étages d'une fusée bien rodée, celle des climatoscéptiques. Quatre points de contestation rebattus à longueur de débats, de publications ou d'apparitions médiatiques. Regardons les arguments phares : « Ces quinze dernières années, les températures moyennes du globe ont stagné, donc le changement climatique est une illusion. » Sauf que prendre une période si courte revient à regarder un paysage grandiose à travers une nouille plate. Depuis 1980, chaque décennie est plus chaude que toutes les précédentes. Un ralentissement sur quinze ans ne modifie pas cette tendance longue. « Oui mais, au Moyen Âge, il a fait plus chaud. » Oui, mais non, il n'a fait plus chaud que dans l'hémisphère nord, pas sur le globe dans son ensemble comme aujourd'hui. « OK, il y a peut-être un réchauffement, mais c'est à cause des rayonnements solaires. » Toujours pas : depuis trente-cinq ans, l'activité solaire diminue alors que les températures, elles, continuent de grimper. Mais malgré les évidences scientifiques, le doute continue à infuser depuis des décennies. Aujourd'hui, 17 % des Australiens, 15 % des Norvégiens ou 12 % des Américains ne croient tout simplement pas qu'un changement climatique soit en cours. En France, 22 % de la population doute du lien entre les activités humaines et le changement climatique. Quel est donc le carburant des climatoscéptiques, alors que 97 % des scientifiques reconnaissent qu'il y a bien un changement climatique en cours lié à nos activités ? D'abord, il y a le doute, pierre angulaire de toute science. Les scientifiques ne sont jamais sûrs à 100 %, alors les sceptiques se glissent dans les pourcentages restants. Mais l'observation vaut parfois mieux que tous les discours. En 2010, le physicien américain Richard Muller doute des chiffres de l'évolution des températures présentés par le GIEC, le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat. Convaincu que des erreurs humaines se sont glissées dans les relevés utilisés par le GIEC, il conçoit une méthode entièrement automatisée du traitement des données. Deux ans plus tard, il obtient les résultats : ils sont identiques à ceux utilisés par le GIEC. Il abandonne alors les rangs des climatoscéptiques. L'autre carburant de cette fusée est financier. Willie Soon, astrophysicien américain, attribue le

changement climatique au rayonnement solaire. Pour mener ses recherches, il a reçu plus d'1,2 million de dollars d'entreprises comme la Southern Company, géant américain de l'énergie, ou ExxonMobil, l'un des plus grands groupes pétroliers au monde. Entre 2005 et 2008, ExxonMobil a d'ailleurs dépensé près de 9 millions de dollars pour financer différents think tanks niant le changement climatique. Koch Industries, géant du pétrole, de la chimie et des matières premières, leur a, quant à lui, généreusement légué près de 25 millions de dollars. Quand on aime, on ne compte pas. En Australie, le Parti libéral arrive au pouvoir en 2013. Tony Abbott devient alors Premier ministre. Climatoscéptique convaincu, il supprime, dès l'année suivante, la taxe carbone mise en place par le gouvernement précédent. En finançant à hauteur d'1,2 million de dollars la campagne du Parti libéral, les géants australiens des mines, du pétrole et du charbon ont misé sur le bon cheval. Au final, les climatoscéptiques ne rejettent pas le changement climatique, ils refusent surtout les conséquences de ce constat : changer notre modèle de société. Les risques pour le chiffre d'affaires des géants des énergies fossiles semblent plus palpables que les impacts du changement climatique. Peut-être plus pour longtemps.

## Leçon 3 : Doux dingues

### ► Piste 51. Activités 5 et 6

Est ce qu'on peut faire des plus grandes choses ? Ben certainement, on peut, mais la question, c'est de savoir si on veut. Donc moi, effectivement, je crois que l'important, c'est vraiment... Quand je disais qu'en fait l'écologie est une priorité absolue, en y réfléchissant, je crois que ce que ça signifie, c'est qu'il faut qu'on libère nos élus, en fait. C'est-à-dire que la plupart des élus, enfin la quasi totalité en fait, sauf Eric Piolle, n'ont pas été élus sur un projet écolo en fait. Alors il y a quelques... quelques... évidemment députés et sénateurs aussi, qui ne comptent pas pour rien, mais... loin de là, mais... et du coup, effectivement, moi, après mes petits appels, dont je sais absolument pas pourquoi ils ont été entendus d'ailleurs, mais il y a des représentants politiques qui m'ont appelé et certains étaient clairement sincères, parce que de toute façon c'était pas enregistré, je vous dirai pas leurs noms, donc ils avaient rien à gagner à me dire des choses. Et en fait je sentais qu'ils pouvaient rien faire parce que, en réalité, le peuple ne les suivait pas. C'est-à-dire que s'ils prenaient des mesures un peu... voilà... qui pouvaient nous enlever un tout petit peu de confort, ben, n'ayant pas été élus pour ça, ils se sentaient pas légitimes pour le faire. Donc là, je pense que le rôle qu'on a à jouer, c'est de dire : « N'importe quel élu qui ne fait pas de l'écologie sa priorité, on met le programme à la poubelle. Je veux dire, on le considère même pas parce que on ne peut pas ne pas mettre la vie en priorité numéro un. » Sauvegarder la vie, ça ne peut pas ne pas être notre priorité, voilà. Donc ça, je pense que... Alors si l'élu est ouvertement écolo, c'est encore mieux, mais s'il est pas ouvertement écolo, que il y ait au moins cette composante dans son programme, pour moi, qu'il soit en quelque sorte *sine qua non*. Voilà, si y a pas ça, il est juste pas sérieux. Alors le mot « sérieux », moi, j'adore, parce qu'effectivement comme... comme vous l'avez dit, je crois, tout à l'heure, on a tellement eu longtemps l'image de doux dingues que c'est quand même pas mal que le vent tourne un peu et qu'on leur rappelle que non, non, non, non, les doux dingues, c'est quand même les gens qui pensent que gagner 0 point, 0,5 point de croissance est la seule priorité légitime du devenir de l'humanité. C'est quand même eux les doux dingues, quoi, faut... il faut le dire. Alors... non, non, mais vous êtes gentils, mais je dis que des choses triviales, applaudissez pas, parce que en fait on est tous convaincus, donc je... voilà... je... bon, j'ai même un peu honte, voilà. Donc... alors... Bon, je reviens un instant quand même sur cette question de mesures coercitives, parce qu'on m'a tellement attaqué là-dessus que je me suis rendu compte que c'était un sujet sensible. Le mot « coercitif » est pas beau, le mot « liberticide » est pas beau, mais il faut vraiment quand même qu'on y réfléchisse de près, voilà. Quand même, j'ai l'impression que beaucoup de gens... ont créé un imagi... se sont créé un imaginaire dans lequel le monde actuel est un monde parfait, et donc en fait... ils croient être absolument libres, et donc dès qu'on leur dit : « Ben voilà, peut-être que pour le bien de la planète... » Je vais vous donner un exemple concr... Je vais faire un mea culpa : hier, j'ai pris un café avec Eric Piolle et je suis parti prématurément parce que je vendais ma voiture. Voilà, maintenant j'ai plus de voiture, j'ai décidé que j'en rachèterais pas, et pour vous dire la vérité, c'était même une voiture qui était relativement polluante. Eh ben en fait, en y réfléchissant, je me dis aujourd'hui que j'aurais même pas dû pouvoir l'acheter, en fait, cette voiture, parce que j'en avais pas besoin. Et je trouve que ça avait quelque chose de problématique. C'est-à-dire que moi, ça me générait pas qu'on me dise : « Écoute, t'en as les moyens, elle te plaît, ça t'amuse, bah oui, mais ça fait quand même trop de mal à la Terre, donc non. » Et ça, c'est quelque chose qui est complètement inaudible aujourd'hui. Pouvoir s'acheter une grosse bagnole si on en a envie, c'est considéré comme une liberté

fondamentale de l'être humain. Et en fait, donc, j'ai cédé à cette erreur, donc là, voilà, je fais vraiment un mea culpa public. Mais en y réfléchissant, je me dis quand même que finalement, on me l'aurait interdit, j'aurais probablement utilisé mes sous pour faire quelque chose de plus utile à mes proches et à ma famille, et ça aurait été pour le meilleur, en réalité. Et donc je crois quand même que se dire que des choses qui sont trop nocives au bien commun ne sont plus autorisées n'est pas en réalité liberticide : c'est une manière de s'assurer que un avenir est possible. Et c'est l'exemple que j'avais donné une fois : on n'a pas le droit de conduire en état d'ébriété, c'est une privation de liberté pour l'ivrogne qui veut rentrer chez lui, mais enfin, ça permet quand même au gamin qui va traverser la rue d'avoir la liberté de continuer à vivre, quoi. Et donc je crois qu'au total, on y gagne, voilà. Alors il s'agit pas hein, de faire ça brutalement, etc., il faut que les parlementaires en... travaillent, il faut que ça se fasse dans la douceur, mais un peu dans la vitesse quand même, parce que on n'a plus beaucoup de temps quoi. Donc moi, je pense qu'il faut aussi... comme... comme moi je suis pas politique et que je ne vais pas me lancer en politique, on peut dire les choses clairement – mais les politiques qui étaient là aujourd'hui n'étaient pas du tout langue de bois, donc c'est génial –, c'est que tout n'est pas compatible avec tout, voilà. Donc ça, il faut quand même l'accepter : euh, il est pas question de revenir à l'âge de pierre, personne ne veut ça, mais en même temps, un développement effréné de la surconsommation matérielle et de l'accumulation des richesses par un petit nombre n'est pas compatible avec un avenir de tous vivable et apaisé, voilà. Donc ça, je pense que c'est une vérité factuelle. On en, ce qu'on en fait dépend de nous, mais la vérité elle-même, on peut quand même pas la remettre en cause. Finalement, tout ça, ce que ça veut dire, c'est que enfin... Le pari, finalement, qui sous-tend tout ça, c'est le pari de la vie. C'est-à-dire que en fait, la décroissance, c'est un mot qui est un peu ambigu. Moi je crois qu'en termes effectivement matériels, il faut qu'on décroisse, oui, je pense que c'est une bonne chose. Mais le problème, c'est que le mot « décroissance », il est associé intellectuellement à une sorte d'ascétisme triste, en réalité. Et effectivement, ce que déjà tout le monde a dit avant, mais il faut le réenchanter, c'est-à-dire qu'il faut qu'on prenne conscience que dans cette forme de... d'attitude raisonnée, en fait, on n'y perd pas. On n'y perd pas, parce que ce n'est qu'une décroissance peut-être qu'en termes de biens matériels, et encore, pas forcément tous, mais globalement, en termes humanistes, en termes animalistes, en termes féministes – enfin moi je pense qu'il y a quand même une connivence entre tous ces combats d'émancipation – on peut complètement y gagner. Donc c'est pas un retour en arrière, d'ailleurs... d'ailleurs il ne faut pas que ce soit un retour en arrière, parce que moi j'ai étudié un peu ça en m'y intéressant : en fait y a jamais eu de temps béni où l'homme vivait en harmonie avec la nature. On voit bien que les chasseurs-cueilleurs, quand ils débarquaient quelque part, généralement ils décimaient toute la macrofaune. Donc l'idée, quand même, c'est d'inventer un devenir radicalement autre. Bon, c'est dur, mais voilà, je pense que c'est... c'est là qu'il faut le faire. Et donc, pour en revenir à la question systémique – puisque moi, donc, je me suis rendu compte que certains trouvaient que ce que je disais était nul parce que j'étais pas assez ouvertement anticapitaliste, et donc je m'attaquais pas à la racine du problème, et d'autres trouvaient que c'était nul parce que j'étais beaucoup trop radicalement antisystème, et donc un de ces révolutionnaires chevelus qu'il ne faut pas écouter non plus, donc on peut pas plaire à tout le monde, on est toujours trop ou pas assez extrêmes suivant nos interlocuteurs – en tout cas moi ce que je crois, c'est que en effet, c'est très clair qu'il faut une remise en cause économique qui va avec la remise en cause écologique. Est-ce que ça passe par quelque chose d'absolument radical ou par une inflexion ? J'en sais rien, mais l'idée que j'ai, c'est de se dire finalement, plutôt que de s'entretenir entre nous sur quel est le bon système, peut-être il faudrait inverser l'ordre et se dire : « On le fait, on le fait, on arrête d'émettre du CO<sub>2</sub>, on arrête d'envahir les espaces de vie, on arrête effectivement de suraccumuler les richesses, et on verra bien après quel est le système qui permet de le faire. C'est-à-dire : essayons ! » Alors je sais que c'est un peu facile de dire ça quand on n'a aucun pouvoir politique, si j'étais Premier ministre – mais je le serai pas, rassurons-nous ! – j'oserais jamais dire ça, mais je pense que ça serait quand même pas mal, en l'occurrence, que l'action précède quelque part l'idéologie systémique : on le fait, puis on verra bien comment le faire. Si on l'a fait pas, on va crever, donc on le fait, et puis le système permettant de le faire, quelque part, devrait, si tout se passe bien, émerger de lui-même. Voilà, on parle parfois de fin du monde. Moi, on m'a dit mille fois : « Ah, mais c'est pas vrai. La Terre va continuer de tourner... » Oui, merci, je suis astrophysicien, c'est peut-être le seul truc que je sais dans cette affaire : la Terre va continuer de tourner autour du soleil, même si on produit du CO<sub>2</sub>... Toujours est-il que : qu'est ce qui fait la beauté du monde ? Bah c'est pas une planète tellurique qui est un gros caillou, ça, on s'en fout complètement. La beauté du monde, c'est la beauté

de ce qui existe dans ce monde, et de ce point de vue-là, c'est pour moi pas du tout déraisonnable de parler d'une possible fin du monde. Merci.

## Leçon 4 : Échos logiques

### ► Piste 52. Activité 2

**Journaliste** : Anne Le Gall, bonjour.

**Anne Le Gall** : Bonjour.

**Journaliste** : Anne, la Fashion Week – je sais que vous adorez ce moment dans l'année – démarre après-demain, lundi, à Paris. Alors, certes on va en prendre plein la vue, mais il ne faut pas oublier que les dessous de la mode, notamment la mode de « monsieur Tout-le-Monde », eh bien, ces dessous ne sont pas toujours très reluisants. L'industrie textile, en effet, et je ne le savais pas, est la deuxième industrie la plus polluante au monde derrière celle du pétrole. Le problème, si je comprends bien, Anne, c'est que la durée de vie des vêtements, en particulier, c'est un des problèmes, est de plus en plus courte.

**Anne Le Gall** : Oui, parce que figurez-vous qu'en l'espace de quinze ans, la durée de vie des vêtements s'est réduite d'un tiers parce que, même si dans le monde du luxe on parle toujours de collections printemps-été, automne-hiver, avec le développement de la fast fashion, la mode jetable, les collections se renouvellent en permanence dans les rayons. Résultat : les vêtements sont jetés, portés vite, et un tiers des vêtements ne sont même jamais portés, ils ne sont jamais portés, ils n'ont pas le temps d'être achetés. Quand on sait qu'en moyenne les Français s'achètent trente kilos de vêtements par an, que c'est quatre fois plus que dans les années quatre-vingt, que l'industrie textile consomme énormément d'eau, de pesticides dans les champs de coton, qu'elle émet plus de gaz à effet de serre que les vols internationaux et le trafic maritime réunis...

**Journaliste** : ... dingue...

**Anne Le Gall** : ... franchement, ça pose la question de nos habitudes de consommation.

**Journaliste** : Et comment, nous, consommateurs, pouvons-nous favoriser une éventuelle mode plus éthique pour la planète ?

**Anne Le Gall** : Alors, première chose, il faut tout faire pour augmenter la durée de vie de nos vêtements, par exemple en les achetant d'occasion.

**Journaliste** : Ah ! Vous prêchez un converti !

**Anne Le Gall** : Voilà...

**Journaliste** : Je ne m'habille que chez Emmaüs !

**Anne Le Gall** : C'est vrai ? Eh bien voilà, on trouve de plus en plus de magasins, de friperies branchées et de sites Internet qui permettent d'acheter de belles marques, mais d'occasion. Les lignes sont en train de bouger sur cette question et d'après certaines études, dans dix ans, le marché du vêtement d'occasion pourrait même dépasser celui des vêtements neufs.

**Journaliste** : Quand on achète un vêtement neuf, Anne Le Gall, est-ce qu'on doit choisir de préférence untel ou untel ?

**Anne Le Gall** : Alors, choisir de préférence des vêtements qu'on aime vraiment, si possible en coton plutôt qu'en matière synthétique, parce que ça se recycle mieux, et surtout des vêtements de qualité pour pouvoir les porter plus longtemps. D'ailleurs, même les chaînes de prêt-à-porter grand public ont compris cette tendance et se mettent à proposer des collections désormais plus éthiques, plus respectueuses de l'environnement...

**Journaliste** : Avec des labels, d'ailleurs, qui sont assez clairs...

**Anne Le Gall** : ... avec des labels : il y a désormais, une vingtaine de labels de mode éthique qui existent.

**Journaliste** : Et qui peut-être permettront à tous ceux qui fabriquent tout ça, au Bangladesh, au Vietnam ou ailleurs, de vivre moins misérablement, en plus...

**Anne Le Gall** : Absolument.

**Journaliste** : Merci beaucoup, Anne Le Gall, bon week-end.

## Épreuve d'entraînement DALF C1 Compréhension de l'oral

### ► Piste 53. Première partie

**Journaliste** : Bonjour à tous ! L'idée que la mesure de la croissance, le PIB, chaque trimestre, ne suffit pas à épuiser la question du bien-être et du bonheur n'est pas nouvelle. Il faut d'autres indicateurs, en complément, pour peut-être orienter différemment les politiques. Comment mesurer le bonheur, qu'est-ce qui nous rend ou pas heureux et comment réorienter les politiques publiques en fonction de cet objectif ? C'est notre sujet du jour : en studio, Paul Périé, fondateur d'une association sur la question du bonheur, et l'économiste Florence Lepuit. Et nous attendons vos questions et réflexions.

**Journaliste** : Bonjour Paul Périé.

**Paul Périer :** Bonjour.

**Journaliste :** Les Français sont-ils heureux, maintenant que vous avez cet indicateur trimestriel du bonheur des Français ? Est-ce qu'ils sont heureux ?

**Paul Périer :** Ils sont plutôt heureux, on a une note de 5,9 sur 10. On a 56 % d'entre eux qui sont plutôt heureux. Après, la triste nouvelle, sans faire sans aller dans la morosité, on a découvert une grande disparité, on pourrait même parler de fracture du bonheur puisqu'on a 1,6 million de personnes qui répondent à 47 questions entre 0 et 1 sur 10, c'est-à-dire qui évaluent leur vie comme étant la pire vie possible et inimaginable, 1,6 million. Et à l'opposé du spectre, on a 28 % de Français qui sont vraiment heureux dans leur existence. Et là, on voit apparaître un nouveau type de fracture qui n'est pas celle du travail, qui n'est pas celle générationnelle, ou liée au logement : on a une fracture beaucoup plus profonde, plus intime, qui est celle du bonheur.

**Journaliste :** Fracture générationnelle, tout de même, parce que parmi les enseignements de cet indicateur, c'est que les retraités sont plus heureux, ou se disent plus heureux, que les jeunes.

**Paul Périer :** Oui, effectivement, c'est une... c'est quelque chose que l'on voit dans l'enquête. D'ailleurs Florence pourra en parler, mais la science du bonheur révèle systématiquement, dans la plupart des pays, que les personnes âgées sont plus heureuses. Alors, à interpréter, mais probablement lié au fait d'acquiescer une certaine sagesse, d'avoir un recul par rapport à son existence, faire son deuil de choses accomplies ou non accomplies, et puis également généralement lié à des revenus plus élevés qu'à d'autres moments de sa vie, et on sait qu'il y a un lien entre argent et bonheur, on pourra en parler ensemble.

**Journaliste :** Oui, c'est un des enseignements aussi de cette enquête. Bonjour Florence Lepuit.

**Florence Lepuit :** Bonjour.

**Journaliste :** Vous êtes donc professeure d'économie. On sait aujourd'hui mesurer le bonheur d'une population ? On sait le faire ?

**Florence Lepuit :** On sait. En fait, on sait depuis longtemps. Depuis les années soixante-dix, en tout cas, on essaie de mesurer autre chose que simplement le revenu par habitant, le PNB, qui mesure quand même une partie des conditions du bonheur, mais on essaie de mesurer aussi des autres aspects, la manière dont les choses sont organisées, sont produites, la répartition des richesses, et donc...

**Journaliste :** Et ça fait trente, quarante ans, vous le disiez, qu'on travaille là-dessus. Ça veut dire qu'aujourd'hui on maîtrise un peu mieux cette question qui est très volatile, cette question du bonheur collectif. C'est très subjectif, ça suppose que les économistes assument d'aller dans le subjectif et de dire : « C'est une matière pour nous. »

**Florence Lepuit :** Oui, exactement. En fait, les économistes sont entrés dans ce champ qui consiste finalement à vérifier que toutes leurs hypothèses et leurs représentations, et la mise en œuvre de ce qu'on pense être au fondement du bien-être, l'est effectivement. C'est-à-dire, bon, on croit à l'emploi, on croit à la croissance, et moi j'en suis persuadée aussi, mais finalement pourquoi ne pas poser la question aux gens puisqu'ils peuvent en répondre.

**Journaliste :** Est-ce qu'il y a un paradoxe français durable qui consisterait à dire que, vu l'état de richesse du pays, l'état de développement du pays, par rapport à d'autres, à situation comparable, les Français sont moins heureux que les autres ?

**Florence Lepuit :** Bah oui, c'est ce que j'ai découvert avec étonnement, en fait, en comparant les réponses des habitants de différents pays comparables au sein de l'Europe, par exemple, effectivement : à conditions d'existences identiques ou similaires, les Français ressentent un degré de bonheur moindre.

**Journaliste :** Et alors la clé de l'explication, c'est quoi ?

**Florence Lepuit :** La clé de l'explication, je pense que c'est dans la manière dont justement ils interprètent leurs conditions de vie, et moi je pense qu'une grande partie de l'explication est dans le rapport au temps, à la dynamique, c'est-à-dire : qu'est-ce qu'on peut anticiper, à quoi on peut s'attendre ? Est-ce qu'on va vers le mieux ? Est-ce que la situation est en train de s'améliorer ou au contraire de se dégrader ? Donc c'est ça, cette espèce de manque d'horizon, de manque de récit, de ce vers quoi on va.

**Journaliste :** Alors, Paul Périer, commençons par le début de ce reportage : au fond, ce qui émerge de cet indicateur, c'est que le revenu est un facteur important de différence entre ceux qui se disent heureux ou pas heureux ?

**Paul Périer :** Oui, ça, on le confirme dans beaucoup d'études. On sait que, alors que le revenu augmente, l'épanouissement, enfin le bien-être psychologique, lui, augmente jusqu'à un certain seuil. Et au-delà de ce seuil, il y a une stagnation, parce qu'on est déjà arrivé à ce seuil protégé des aléas de la vie. En revanche, l'effet social, le statut social et l'effet positif lié à la comparaison à d'autres gens qui gagnent moins d'argent que soi, alors lui il continue à avoir de l'influence, plus le revenu augmente. Par contre, là où c'est intéressant, c'est que l'argent

rend heureux, effectivement, mais sa poursuite rend malheureux. Et à titre d'illustration, on a une étude faite sur 41 pays, 7 000 personnes, où on s'aperçoit que les gens qui considèrent que l'argent est quelque chose d'important dans leur vie sont moins heureux que les autres. Et c'est la définition du matérialisme.

D'après un document audio France Inter.

## ► Piste 54. Deuxième partie – Document 1

**Journaliste :** Bonjour Frédéric Claro, bonjour.

**Frédéric Claro :** Bonjour.

**Journaliste :** Il paraît que des applications pour smartphone peuvent nous aider à méditer.

**Frédéric Claro :** Eh oui, aujourd'hui, de plus en plus de personnes s'y mettent. C'est peut-être d'ailleurs le symptôme d'une société qui va sans doute trop vite, on cherche des parenthèses, et la méditation peut être une solution pour se recentrer, mais pas que. De plus en plus d'études très sérieuses évoquent cette pratique comme un stimulant cognitif qui renforce notre mémoire, fait baisser le stress, la tension. Bref, méditer ferait du bien à notre cerveau à partir de quelques minutes de pratique par jour.

**Journaliste :** Et du coup, de nombreuses applications se sont lancées sur ce créneau.

**Frédéric Claro :** Exactement, ce qui a quelque chose, on peut dire, d'un peu paradoxal, parce que d'un côté il y a ce smartphone qui nous prend tout notre temps et sur lequel on en passe sans doute trop, et puis de l'autre, il nous aide à en regagner, à se recentrer sur nous. Bref, qu'importe, la fin justifiant les moyens, on va s'y intéresser.

**Journaliste :** Oui, et ça ressemble à quoi, une méditation via son smartphone ?

**Frédéric Claro :** Alors c'est à peu près toujours la même chose : vous avez une série de séances et ça commence par une voix très calme qui va nous embarquer dans une séance thématique d'une dizaine de minutes. En général, les premières sont gratuites, et puis si vous voulez aller plus loin, eh bien il faut payer, forcément. Quoi qu'il en soit, cela a l'avantage de nous aider à nous y mettre à notre rythme, avec un peu de soutien. Mais est-ce vraiment efficace et est-ce vraiment de la méditation : j'ai posé la question à Fabrice Rollet, il est enseignant en méditation de pleine conscience.

**Fabrice Rollet :** Eh bien je pense que oui, je pense que – et en tout cas c'est l'expérience que j'ai quand je vois arriver des personnes qui viennent s'inscrire à des formations plus intensives pour découvrir avec un instructeur la pratique de la méditation, je vois beaucoup de gens qui viennent, soit en ayant lu des bouquins, soit en ayant commencé à méditer par eux-mêmes avec un applicatif, Mind, Petit Bambou ou d'autres – et ce qui est très clair, c'est qu'au bout d'un moment, ces personnes se disent : « Bon bah là je sens que j'ai un peu besoin d'être accompagné et de me retrouver aussi en groupe », parce que même si c'est une pratique solitaire, on se rend compte, dans l'apprentissage, que c'est très précieux de se réunir et d'avoir le soutien du groupe.

D'après un document audio France Inter.

## ► Piste 55. Deuxième partie – Document 2

**Journaliste :** Damien, bonjour !

**Damien Dumot :** Bonjour.

**Journaliste :** Alors, Agnès Buzyn a reçu ce matin un rapport attendu sur l'amélioration de l'information sur le médicament : c'est bien ça ?

**Damien Dumot :** Eh oui, c'est ça, c'est la synthèse d'une mission mise en place cet hiver suite au scandale et crise de confiance entourant la dépakine, le lévothyrox ou les vaccins : leurs utilisateurs souffrent d'un défaut d'information et, donc, comment peut-on améliorer cette information ?

**Journaliste :** Alors que dit ce rapport ?

**Damien Dumot :** Il commence par faire un constat sévère. Les autorités sanitaires françaises n'ont pas su anticiper le problème, ni détecter leur montée en puissance malgré les signaux envoyés par les réseaux sociaux. La réponse officielle à ces crises a été tardive, incomplète et trop technique, ne faisant qu'aggraver le ressentiment des victimes. La mission propose ensuite plusieurs pistes d'amélioration plutôt bienvenues.

**Journaliste :** Alors lesquelles ?

**Damien Dumot :** Tout d'abord, regrouper sur un site unique toutes les informations officielles et validées qui concernent les médicaments. Il est clair que l'éparpillement actuel n'est pas satisfaisant. Une autre proposition me paraît importante : mieux intégrer les représentants des patients au sein de l'Agence du médicament. Or ça suppose d'avoir des représentants compétents et crédibles, ce qui est bien difficile pour les associations qui refusent d'être financées par les industriels et qui ne vivent donc que de leurs cotisations. Alors le rapport propose

donc de soutenir financièrement les associations de patients indépendantes des lobbys pour en faire de véritables partenaires associés à toutes les étapes de l'élaboration et de la diffusion de l'information. Personnellement, ça me paraît absolument fondamental. Enfin, il y a une dernière suggestion qui est très pertinente de la part de la mission : créer des espaces de dialogues sur le web pour répondre en temps réel aux questions du public sur le médicament. Alors à mon avis, ça représente quoi, allez, dix médecins à temps plein, soit une goutte d'eau par rapport aux effectifs actuels des agents et à l'enjeu de ce type de services.

D'après un document audio France Inter.

## Épreuve d'entraînement DALF C2 Compréhension de l'oral

### ► Piste 56.

**Emmanuelle Bastide** : Bonjour, bienvenue, 7 milliards de voisins et de voisines. Aujourd'hui, peut-on vraiment déconnecter ? Pas seulement aujourd'hui, d'ailleurs, mais dans notre vie. Nous consultons notre téléphone près de 2 716 fois par jour, soit près de deux fois par minute, cinq heures par jour en moyenne devant les écrans, hors temps de travail pour ce qui est de la France. Alors est-il encore possible de se déconnecter, dans sa vie privée comme dans sa vie professionnelle ? Pas de doute, en tout cas, vous avez conscience du problème, les voisins et les voisines, où que vous soyez dans le monde. Vous avez posté de très nombreux messages. Comment organiser une déconnexion partielle ? Peut-être faut-il réduire nos ambitions. Des entreprises se dotent maintenant de chartes du droit à la déconnexion. Est-ce que c'est une bonne piste ? On vous propose en tout cas d'en discuter avec nos invités. Cette émission est réalisée en partenariat avec le site d'information *The Conversation*. Bonjour Thibault Lieurade.

**Thibault Lieurade** : Bonjour Emmanuelle.

**Emmanuelle Bastide** : Vous êtes chef de la rubrique économie à *The Conversation*, qui est un média en ligne à partir d'articles de chercheurs – et c'est vrai que sur un tel sujet, on a tous un point de vue, sur la déconnexion, c'est pas mal d'aller au-delà de nos impressions ! – et vous publiez régulièrement des articles sur ce sujet.

**Thibault Lieurade** : Tout à fait, c'est un sujet qui interpelle les chercheurs puisque c'est, comme vous l'avez dit, un sujet qui concerne tout le monde et qui est particulièrement important aujourd'hui dans les entreprises.

**Emmanuelle Bastide** : Et puis qui concerne plein de disciplines différentes – la sociologie, la psychologie, le management –, qui touche les sphères de l'économie, des problèmes de société, de famille, etc.

**Thibault Lieurade** : Et puis de santé également...

**Emmanuelle Bastide** : Exactement.

**Thibault Lieurade** : ... puisqu'on sait qu'une des conséquences extrêmes de ce qu'on appelle la cyberaddiction aujourd'hui, ce sont la dépression, ce sont des phénomènes comme ça qui entraînent du mal-être. [...]

**Emmanuelle Bastide** : Avec nous, Dominique Boullier, bonjour.

**Dominique Boullier** : Bonjour.

**Emmanuelle Bastide** : Vous êtes sociologue à Sciences Po Paris, vous avez publié *Sociologie du numérique*, chez Armand Colin, et vous êtes déjà bien connecté sur votre smartphone pendant qu'on commence l'émission. On sera également en ligne avec Hajer Kéfi, professeure. On est en ligne déjà avec Hajer Kéfi, bonjour Hajer Kéfi.

**Hajer Kéfi** : Bonjour.

**Emmanuelle Bastide** : Vous êtes professeure de gestion à Paris School of Business et vous avez réalisé une étude sur l'hyperconnexion des cadres. Et puis vous enseignez aussi à l'université nationale de Singapour, vous avez travaillé sur le cas de Taïwan, je crois, aussi. [...] On a reçu beaucoup, beaucoup de messages sur ce sujet. [...] Je vais vous lire le message de Lamar, à Nouadhibou, en Mauritanie, qui nous dit qu'il confisque le téléphone portable de ses petits frères et sœurs, il leur coupe le wifi pendant la semaine, ils se connectent uniquement le week-end, ils boudent, ils refusent parfois de manger. « Je me demande si c'est une bonne idée de confisquer leur smartphone », nous dit Lamar. Moi, je répondrais à Lamar : « C'est vous qui voyez. » Le week-end dernier, en France, dans un village de l'Aveyron, une adolescente de 13 ans a poignardé ses parents parce qu'ils lui avaient confisqué son téléphone portable. Je ne sais pas si vous avez vu ce fait divers.

**Thibault Lieurade** : Non, je dois dire que non.

**Emmanuelle Bastide** : Thibault Lieurade, comment ça, vous n'êtes pas

suffisamment connecté ?! En tout cas, les parents sont tous les deux hospitalisés, c'est grave. [...] Laurence Allard, vous êtes bien en ligne avec nous ? Laurence Allard ?

**Laurence Allard** : Oui, oui... [...]

**Emmanuelle Bastide** : Laurence Allard, vous êtes à l'université de Lille et vous avez publié un livre sur *Mobiles, enjeux esthétiques et artistiques*, vous travaillez beaucoup sur la question des jeunes. Qu'est-ce que vous en pensez de ce fait divers, de cette adolescente – puisque vous avez beaucoup travaillé sur les ados – qui poignarde ses parents parce qu'elle pète les plombs, comme disait une auditrice, parce qu'elle n'a plus son téléphone portable ?

**Laurence Allard** : Oui, ça fait partie des faits divers que l'on met en avant, mais toutes les pratiques des mobiles et des téléphones, smartphones, sont pas aussi excessives. Donc il y a des régulations individuelles et collectives qui sont à trouver et qui se trouvent mais, de fait, ça illustre la façon dont la société aujourd'hui est totalement numérisée et qu'il est difficile d'avoir une quelconque activité hors de la connexion, et que ça fait partie aujourd'hui chez les plus jeunes, notamment, d'un des besoins fondamentaux que d'être connecté, voilà. Et donc bon...

**Emmanuelle Bastide** : Alors besoin ou droit fondamental, c'est toute la question, d'ailleurs. [...] Alors je vais vous poser la question à vous tous, Thibault Lieurade, Dominique Boullier, Hajer Kéfi et Laurence Allard, comment... Jusqu'à il y a peu de temps, on évaluait surtout les conséquences positives de l'Internet, c'est-à-dire l'accès à l'information, l'ouverture sur le monde, l'éducation, la possibilité de s'élever... Comment on en est arrivé là, finalement, sans même s'en rendre compte ? Thibault Lieurade ?

**Thibault Lieurade** : Alors pour moi, c'est particulièrement bien révélé par les témoignages qu'on a eus et ce terrible fait divers que vous avez rappelé : c'est tout simplement qu'on est dans des comportements qui relèvent de l'addiction. [...] Et pour bien comprendre ce phénomène d'addiction, il faut comprendre ce qui se passe dans le cerveau quand on est confronté à ces outils numériques. Il y a une étude de plusieurs psychologues de UCLA, aux États-Unis, qui explique que lorsqu'on découvre un contenu digne d'intérêt sur les réseaux sociaux, la première région du cerveau qui s'active, c'est celle qui nous pousse à échanger avec nos semblables, c'est-à-dire que notre réaction inconsciente, c'est tout simplement de se demander si ça va pas intéresser d'autres personnes. Et d'ailleurs Facebook l'a très très bien compris avec sa fonctionnalité du share. Ensuite, la deuxième réaction qui vient ensuite, c'est quand on a partagé, très simplement, on est en attente de likes, de commentaires, de réactions, et en fait, ces likes, ils vont déclencher le circuit de la récompense dans le cerveau, ils vont simplement libérer les neurotransmetteurs qui vont être responsables du bien-être et du sentiment de bonheur dans le cerveau.

**Emmanuelle Bastide** : Le partage, donc, et le like, le bravo, finalement. Vous partagez ce point de vue, Dominique Boullier ?

**Dominique Boullier** : Oui, avec cette nuance peut-être qu'il est surtout important de noter comment les plateformes ont été elles-mêmes configurées pour développer ça. Donc ces ressorts psychologiques qu'on peut considérer comme généraux et valides en toute généralité, en réalité, ont été au cœur même du business modèle, du modèle économique de ces entreprises, et de fait, quand on dit par exemple le bouton retweet qui est inventé en 2011, si vous voulez, c'est un vecteur extraordinaire de réactivité. Donc on se met en posture de ne pas sélectionner ou hiérarchiser l'information, etc., mais, précisément, de renvoyer quelque chose sans mesurer les conséquences, parce que ça veut dire que c'est nous qui alimentons ce qu'on appelle quelquefois l'infobésité, mais surtout un rythme oppressant, j'insiste là-dessus. [...]

**Emmanuelle Bastide** : Sulaiman, qui a vingt ans et qui est étudiant à N'Djamena, au Tchad, nous poste ce message : « J'utilise trop mon téléphone, même en classe, si j'ai du crédit, et souvent je ne retiens pas ce que dit le prof. » Laurence Allard, il y a un vrai phénomène chez les jeunes de déficit de l'attention ?

**Laurence Allard** : C'est-à-dire... sur ces problématiques, il n'y a que des psychocognitivistes qui sont convoqués pour élucider un petit peu et questionner et puis diagnostiquer en fait ce type de pratiques. Et c'est logique puisque, comme l'a dit Dominique Boullier, en effet, l'ingénierie de l'attention est totalement sous la domination du neuromarketing, et donc c'est non pas à des individus que l'on s'adresse, mais à des cerveaux, en fait, etc..

**Emmanuelle Bastide** : Le neuromarketing, attendez : le neuromarketing, est-ce qu'on peut expliquer en quelques mots ce que c'est ? Dominique Boullier, vous en avez dit un mot, on peut bien réexpliquer ce que c'est ?

**Dominique Boullier** : Alors le principe, c'est de ne pas viser forcément seulement des individus mais de viser des microcomportements que l'on est capable de susciter de façon à générer ce que l'on appelle de l'engagement sur

les réseaux sociaux et, à partir de ce moment-là, de récupérer un certain nombre de données sur des traces de comportements qui vont nous permettre de mieux comprendre et d'anticiper la façon dont on peut placer des publicités. [...]

**Emmanuelle Bastide** : Est-ce que cette hyperconnexion dont on parle, ça touche toutes les catégories sociales, Dominique Boullier ?

**Dominique Boullier** : Eh bien écoutez, il y a peu de...

**Emmanuelle Bastide** : Si tant est qu'on soit connecté, bien sûr.

**Dominique Boullier** : Voilà, évidemment, et une fois que vous avez cet a priori là, de fait, on voit bien que c'est un renforcement social, donc c'est collectif. Vous évoquez les jeunes, par exemple, et l'enjeu pour eux : c'est l'équivalent de la famille qui interdit à l'enfant d'utiliser son téléphone portable, c'est comme si on lui interdisait de voir son groupe de pairs. Or s'il y a quelque chose d'essentiel à l'adolescence, c'est effectivement ce groupe de pairs, pour expérimenter, pour se tester, etc. Donc tous les âges sont à peu près concernés, pour des raisons différentes : certains parce qu'ils sont justement dans cette logique de groupe de pairs, d'autres parce que c'est de la reconnaissance sociale, de la visibilité professionnelle qu'il faut en permanence avoir, d'autres parce que professionnellement...

**Emmanuelle Bastide** : Une existence, finalement...

**Dominique Boullier** : Oui, c'est ça, c'est se sentir exister. [...] C'est quelque chose qui s'est diffusé, mais professionnellement aussi. [...] La pression est telle du point de vue du management que vous êtes amené à être vigilant, tout le temps, tout le temps, tout le temps. Donc cet état d'alerte – ce que j'appelle moi un état d'alerte mentale –, il s'est diffusé à peu près partout et dans tous les milieux et de façon étonnante, quelquefois sur des familles les plus ordinaires comme à des professionnels de l'information qui, évidemment, on se dit c'est normal pour eux, mais le problème, c'est : est-ce que c'est normal à ce seuil et à ce rythme ? [...]

**Emmanuelle Bastide** : Hajer Kéfi, est-ce que vous, qui avez travaillé sur les cadres et l'hyperconnexion, est-ce que quand on est dépendant, on finit par être moins productif, moins performant ? Parce qu'on a parlé des conséquences de l'hyperconnexion, tout à l'heure : est-ce que ça pose un problème au travail ?

**Hajer Kéfi** : Alors déjà, j'aimerais rappeler quelques faits qui sont issus de notre enquête qui a visé des hauts cadres en France. On a 62 % de ces cadres qui regardent leurs courriers électroniques et autres outils qui les relient à leur entreprise, 62 % qui regardent ces outils juste avant de dormir. Donc 26 % se réveillent la nuit en fait pour se connecter. [...] Donc on essaye de comprendre qu'est-ce qui est relié à ce phénomène de dépendance à ces outils, et donc on a identifié des phénomènes de psychoses psychosociologiques liées aussi au travail, qui sont notamment liées à ce qu'on appelle le technostress. [...] Et il y a aussi ce qu'on appelle la techno-invasion, c'est à-dire on a ce sentiment, cette perception de l'empiètement de sa vie professionnelle par rapport à sa vie privée, et là on a aussi constaté qu'on n'est pas égaux, en fait, par rapport à cette techno-invasion.

**Emmanuelle Bastide** : Et puis aussi en fonction des générations, Thibault Lieurade. [...]

**Thibault Lieurade** : Oui, effectivement, parce qu'aujourd'hui on a aussi le smartphone dans l'entreprise. On parle souvent de déconnexion sur le temps privé, l'invasion de la vie professionnelle dans la vie privée, mais l'inverse est également vrai. Aujourd'hui, si vous travaillez dans les entreprises, au lieu de faire une pause-café, vous allez peut-être faire vos courses en ligne, vous allez peut-être répondre à des messages personnels sur Facebook, souhaiter l'anniversaire d'un proche, et ça aussi ça interrompt et ça dégrade la productivité. Parce que c'est un autre élément qui est dans l'étude d'Hajer Kéfi : elle rappelle que quand on est

interrompu par une notification, pour retrouver le même temps de concentration qu'on avait avant cette interruption, il faut trois minutes. Donc vous imaginez : mis bout à bout, toutes ces trois minutes, ça fait un sacré temps de perdu.

**Emmanuelle Bastide** : Des entreprises organisent maintenant un droit à la déconnexion. Qu'est-ce que c'est exactement ? Ça part de textes réglementaires, Thibault Lieurade ?

**Thibault Lieurade** : Tout à fait. Alors la France est le premier pays à avoir légiféré en la matière. Le droit à la déconnexion est inscrit dans la loi depuis le 1<sup>er</sup> janvier 2017. Alors la limite, on va dire, de ce texte, c'est qu'il n'a pas de valeur contraignante et en conséquence, j'ai des chiffres ici qui rappellent que simplement 16 % des grandes entreprises ont instauré des mesures en faveur de ce droit à la déconnexion. Donc on peut se demander si c'est vraiment efficace ou pas.

**Emmanuelle Bastide** : Avec notamment une charte, c'est ça ? [...]

**Thibault Lieurade** : Tout à fait, mais alors il y a quand même encore une limite, c'est : qu'est-ce qui se passe en termes de management, derrière ? Aujourd'hui, on est sur un culte de l'immédiateté. Et la réactivité, la capacité à traiter les tâches très rapidement, c'est bien vu des managers, c'est bien vu de la hiérarchie. Et un salarié qui va être sur un projet important, qui va être en concurrence peut-être pour une promotion, pour une prime, il va oublier le droit à la déconnexion, et s'il faut qu'il surtravaille, il va surtravailler. Donc on a ces deux phénomènes qui sont un peu contradictoires, et j'ai bien peur que ce soit le deuxième qui soit en train de l'emporter pour le moment. [...]

**Emmanuelle Bastide** : Les GAFAs, dans l'histoire, les géants du numérique : alors quelles sont les prises de conscience, où est-ce qu'on en est ? Il y a des suppressions de bouton like à l'horizon, déjà réelles ou pas, Dominique Boullier ?

**Dominique Boullier** : Oui, je pense qu'il y a la prise de conscience que l'effet d'amplification des systèmes qu'ils ont mis en place produit en réalité cette propagation massive de tout et n'importe quoi, qui détruit la valeur même de ces échanges-là. [...] Je suis très conscient que l'important, c'est l'autocontrôle, dans cette affaire, ce que disait notre auditeur à propos de la méditation. En même temps, beaucoup de gens vont avoir besoin de béquilles, ils ont besoin d'appuis et d'aides pour cela.

**Emmanuelle Bastide** : Donc un nouveau business pour aider à lutter contre l'hyperconnexion avec de nouveaux outils numériques ?

**Dominique Boullier** : Complètement. C'est à-dire que... vous savez que sur les téléphones portables, par exemple, vous avez maintenant la possibilité de mesurer le temps de toutes les applications, vous pouvez l'afficher. Et on pourrait imaginer qu'on puisse aller au-delà, c'est à-dire, c'est pas seulement le temps : vous pourriez définir des seuils, avec des alertes, et puis après, petit à petit, vous pourriez aller plus finement en disant... – moi c'est ce que je propose, effectivement – qu'on ait une forme de limitation de vitesse – parce que c'est le rythme qui compte pour moi, c'est pas forcément seulement le temps qu'on y passe, mais c'est aussi le rythme – et donc une limitation de vitesse qui fait que vous n'aurez droit, à terme... Au début vous ne... vous vous donnez le droit, et puis peut-être qu'on peut implémenter ça collectivement, dans une entreprise ou dans un collectif, ou au niveau social en général, de dire : « Vous n'aurez plus le droit qu'à un tweet par jour. » Alors là, je prends cet exemple-là, vous aurez du coup à réfléchir en disant : « Mais... ça vaut vraiment le coup que je le retweete, celui-là ? » Et donc vous rehierarchyez l'information, vous prenez une vraie décision. Alors vous me direz : « Non, c'est inadmissible, c'est une atteinte à la liberté, etc. » Bah oui, mais enfin, la limitation de vitesse, on a fait comme ça.

**Emmanuelle Bastide** : Encore faut-il que cette limitation soit vécue collectivement.

5  
Cosmopolite  
Méthode de français C1-C2